THE UNIVERSITY

OF ILLNIOIS

LIBRARY

843B63
IP28
v.1

Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

University of Illinois Library

DEC -2 1966

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/oeuvrestextede1701boil

ŒUVRES

DE

BOILEAU-DESPRÉAUX

I

Il a été tiré de ce livre :

120 exemplaires sur papier Whatman.
35 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

CH_COURTRY_SC

ŒUVRES

DE

BOILEAU-DESPRÉAUX

TEXTE DE 1701

AVEC

Notice, Notes & Variantes

PAR

ALPHONSE PAULY

TOME PREMIER

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

31, PASSAGE CHOISEUL, 31

M DCCC LXXV

843863
IP 28
2. Disom
256 24.
260915

AVERTISSEMENT

Cette édition ne comprend pas les œuvres complètes de Boileau, mais les œuvres diverses, telles qu'elles ont été publiées en 1701 dans l'édition dite favorite, la dernière qui ait paru du vivant de l'auteur [1].

Tout en reproduisant le texte de l'édition favorite in 12, nous n'avons pas cru devoir réimprimer la traduction du Traité du Sublime de Longin, *ni les écrits faits à l'occasion des ouvrages de Boileau, qui forment le complément du second volume; mais nous avons donné, comme appendice aux Satires, la*

1. En 1710 Boileau songeait à faire une nouvelle édition définitive de ses œuvres, avec de nombreuses notes marginales. N'ayant pas obtenu l'autorisation d'imprimer la *Satire XII sur l'Equivoque*, il renonça à son projet, pour ne pas mutiler son œuvre.

320422

Satire XII ſur l'Equivoque, *publiée seulement en 1701 après la mort de l'auteur, et nous avons complété notre édition par le* Dialogue des Heros de Roman, *que Boileau voulait faire paraître en 1710.*

Quant aux notes marginales préparées pour la dernière édition et recueillies, dit-on, par les éditeurs de 1713, nous les avons insérées parmi les notes et variantes avec l'indication de leur origine; nous n'avons mis au bas des pages que les annotations de Boileau en 1701.

Fidèle au système suivi dans le La Fontaine et le Molière, nous n'avons rien négligé pour arriver à une reproduction aussi exacte que possible du texte de l'édition favorite; nous avons indiqué les variantes des éditions antérieures à 1701, et nous y avons joint les notes historiques et bibliographiques nécessaires à l'intelligence du texte.

A. P.

NOTICE

UE sept villes se soient disputé l'honneur d'avoir donné le jour à Homère, cela ne peut pas étonner quand on songe a l'époque reculée où vivait le chantre de *l'Iliade* et de *l'Odyssée;* mais qu'on soit resté longtemps indécis sur le lieu de naissance de Boileau et de La Bruyère, que des historiens et des géographes aient, jusqu'en ces dernières années, continué à faire naître le premier à Crosne, près Villeneuve-Saint-Georges, et le second à Dourdan, c'est plus inexplicable : les témoignages contemporains de leur naissance à Paris ne manquaient pourtant pas.

En ce qui concerne Boileau, les assertions de Brossette, son ami, la notice de Des Maizeaux en 1712, celle de l'abbé Goujet en tête de l'édition de 1735, d'autres documents du

temps et surtout cette réflexion de Boileau : « Bien qu'il n'y ait pas peut-être d'homme en France si Parisien que moi[1], » étaient plus que suffisants pour lever tous les doutes à ce sujet avant la découverte d'un témoignage officiel du 26 janvier 1699, dont l'authenticité est incontestable.

Nicolas Boileau, sieur Despréaux, est un Parisien comme Molière, La Bruyère, Regnard, etc., ces gloires littéraires de Paris au XVIIe siècle. Il naquit le 1er novembre 1636 dans la Cité, rue de Jérusalem, près le Palais de Justice. C'est à tort que les habitants de Crosne, près Villeneuve-Saint-Georges, s'appuyant sur un dire de Louis Racine qui l'avait confondu avec son père, prétendent qu'il a vu le jour dans leur pays; les travaux de MM. Berriat Saint-Prix et Jal[2]

1. Lettre à Brossette du 8 septembre 1700.

2. « Après M. Berriat, dit M. Jal dans son *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, il n'y a rien d'essentiel à faire pour la biographie de Boileau. Il n'a pu donner l'acte de naissance de Despréaux, puisque dans l'incendie de la Sainte-Chapelle, le registre des baptêmes faits en 1636 fut consumé; mais il a publié la déposition écrite de Binet, curé de la basse Sainte-Chapelle, qui, le 26 janvier 1699, dans une enquête faite à propos de la noblesse de Boileau, déclara qu'Anne Boileau, sœur de Boileau Despréaux, lui avait présenté le journal autographe de Gilles Boileau, leur père, et qu'il résultait de ce recueil digne de foi, que Nicolas, auteur des *Satires*, était né le 1er novembre 1636 et avait été baptisé le lendemain à la Sainte-Chapelle basse. »

ont dissipé toutes les hésitations qui pouvaient encore exister. Par un singulier hasard, Boileau est né dans la chambre même où s'était élaborée *La Satire Ménippée*, qui, comme une seconde bataille d'Ivry, acheva de gagner la cause de Henri IV, et dans la maison qui faisait face à celle où, cinquante-huit ans plus tard, Voltaire devait voir le jour.

C'était le quinzième et avant-dernier enfant de Gilles Boileau, greffier de grand'chambre au Parlement de Paris, et de sa seconde femme, Anne de Niellé. Pour le distinguer de ses freres, on lui donna le surnom de Despréaux, à cause d'un petit pré attenant au jardin de la maison de campagne de son père, à Crosne, où il fut élevé par une servante ignorante et acariâtre, après la mort de sa mère en mai 1638.

A l'âge de sept ans, on le mit au collége d'Harcourt (aujourd'hui Saint-Louis), qu'il quitta en 1647, par suite d'une affection calculeuse qui nécessita l'opération de la taille et dont il se ressentit toute sa vie. Quand il fut rétabli, il entra au collége de Beauvais, situé rue du Clos-Bruneau, où il termina ses études. Sa philosophie achevée, le jeune Boileau, tonsuré depuis la fin de décembre 1647 et titulaire d'un bénéfice, (le prieuré de Saint-Paterne, d'un revenu annuel de 800 livres) dut suivre un cours de théologie en Sorbonne pour obéir à son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique.

Les études théologiques ne pouvaient convenir à la nature de son esprit; aussi ne tarda-t-il pas à les abandonner pour se tourner vers le barreau; il se fit recevoir avocat le 4 décembre 1656 et plaida sa première cause le 4 janvier suivant.

En 1657, Boileau perdit son père, qui lui laissa une somme de 12,000 écus. Cette mort lui donnait une indépendance et une liberté d'action dont il n'abusa pas, malgré ses vingt et un ans; il alla demeurer avec son frère aîné Jérôme, en face de la Sainte-Chapelle, dans une espèce de guérite située au-dessus du grenier. Il se contenta d'abandonner le barreau pour lequel il ne se sentait pas l'inclination, c'est-à-dire le premier de tous les talents, comme il l'écrivait à Brossette en juin 1704[1]; il reprit la lecture assidue des poésies et des romans qui l'avaient passionné pendant les der-

1. « J'ai naturellement peu d'inclination pour la ſcience du droit civil, & il m'a paru, étant jeune, & voulant l'étudier, que la raiſon qu'on y cultivoit n'étoit point la raiſon humaine & celle qu'on appelle bon ſens; mais une raiſon particuliere fondée ſur une multitude de lois qui ſe contrediſent les unes les autres, & où l'on ſe remplit la memoire ſans ſe perfectionner l'eſprit. Je me ſouviens même que dans ce temps-là je fis ſur ce ſujet des vers latins qui commençoient par :

O mille nexibus non deſinentium
Fecunda rixarum parens,
Quid intricatis juribus jura impedis ? »

nières années de son séjour au collége de Beauvais, et put donner un libre essor aux penchants satiriques qui l'attiraient vers Horace et Juvénal.

Boileau renonça alors à son bénéfice de Saint-Paterne et restitua tous les revenus dont il avait joui. Pour combler ce déficit, il profita de l'emprunt favorable aux prêteurs fait par la ville de Lyon, et il plaça une partie de son avoir (12,000 livres) à fonds perdus sur l'Hôtel de ville de Lyon, au taux de 12 1/2 pour 100, ce qui lui produisit 1,500 livres de rente. Avec ce revenu, que par une faveur spéciale[1] on ne diminua pas quand plus tard un arrêt du Conseil réduisit les rentes d'un quart, le jeune Despréaux se trouvait à l'abri du besoin et n'avait pas à craindre le triste sort de Colletet qui,

Crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

A partir de cette époque, Boileau, qui avait, comme tant d'autres, débuté, étant écolier, par un essai de tragédie et composé plusieurs pièces

1. Lorsqu'un arrêt du Conseil ordonna que les rentes seraient réduites d'un quart, le maréchal de Villeroy décida que Boileau continuerait cependant à être payé au même taux que par le passé. Aussi notre poëte, dans une Lettre à Brossette, du 15 mai 1705, appelle-t-il la ville de Lyon, « la mere nourrice de mes Muses naissantes ».

de vers, laissa tout de côté pour ne plus s'occuper que de poésie.

Son début fut l'énigme suivante sur une puce, improvisée dans une excursion à Montmartre où son père possédait une maison[1] :

Du repos des Humains implacable ennemie,
J'ay rendu mille Amans envieux de mon ſort.
Je me repais de ſang, & je trouve ma vie
Dans les bras de celuy qui recherche ma mort.

De 1653 à 1660 datent ces essais poétiques dont quelques-uns seulement figurent dans l'édition favorite de 1701 ; en voici l'indication : *Chanſon à boire* (*Philoſophes rêveurs...*) faite en 1653, au sortir de la philosophie ; autre *Chanſon à boire* (*Soupirez jour & nuit...*), 1654 ; *Sonnet* (*Parmi les doux tranſports*), inspiré en 1655 par la mort d'une de ses nièces, âgée comme lui de dix-huit ans[2] ; *Ode Sur un bruit qui courut en 1656, que Cromwel & les Anglois alloient faire la guerre à la France*[3] ;

1. Lettre à Brossette du 29 septembre 1703.

2. Plus tard, en 1692, Boileau se reprochant une « certaine tendreſſe tirant à l'amour qui y eſt marquée, qui ne convient point à un Oncle pour ſa Niece » et voulant réparer cette faute et « montrer en vers même de l'amitié enfantine » (Lettre à Brossette du 24 novembre 1707), fit le sonnet : *Nourri dès le Berceau...* que nous reproduisons t. II, p. 112.

3. Voir t. II, p. 117.

deux *Epigrammes latines* (*In novum Cauſſidicum* et *In Marullum*)[1]; *Quatrain Sur un Portrait de Rocinante Cheval de Dom Guichot*[2]; *Epigramme ſur le Voyage à Saint-Prix; Epigramme, A Climène*, 1656[3]; *Vers pour le Portrait de M. d'Hozier*, 1660.

La première œuvre importante de Boileau fut la *Satire I*, composée en 1660; elle comprenait d'abord la Deſcription des embarras de Paris, qui devint la *Satire VI*. Dans cette *Satire I*, le jeune satirique de vingt-quatre ans montra une grande hardiesse: les partisans, les procureurs, les avocats, les courtisans de mauvais goût furent ses premières victimes; et l'on sait s'il les ménageait dans l'édition de 1666, notablement remaniée et adoucie en 1674[4]. Cette composition eut un très-grand succès: depuis Regnier, on n'était plus habitué à un langage aussi ferme et aussi mordant. L'académicien Furetière, qui s'en était procuré une copie, fut frappé de son mérite: « Voilà qui eſt bon, dit-il; mais cela fera du bruit. » Il engagea l'auteur à persévérer dans la voie où il était entré et se chargea de répandre cette production, qui fut presque un événement littéraire.

1. Voir t. II, p. 121.
2. Voir t. II, p. 115.
3. Voir t. II, p. 116.
4. Voir les Variantes de la Satire I, t. I, p. 228-232.

Peu de temps après commença la liaison de Despréaux avec Molière. La représentation de *L'École des Femmes* (26 décembre 1662) ayant donné naissance à une cabale pour faire tomber cette « œuvre licencieuſe & offenſant les bonnes mœurs », Despréaux n'hésita pas à en prendre la défense et composa les *Stances à Mr. Moliere* (1663). De la fin de cette même année date la *Satire VII* (sur les inconvénients du genre satirique), bientôt suivie (1664) de la *Satire II, A M. de Moliere* (sur la rime et la raison), et de la *Satire IV, A M. l'abbé Le Vayer* (sur les folies humaines).

De 1664 à 1665, Boileau s'occupa du dialogue : *Les Heros de Roman,* « compoſé à l'occaſion de cette prodigieuſe multitude de romans qui parurent vers le milieu du ſiècle precedent ». Ce dialogue « à la maniere de Lucien » est une critique des romans de d'Urfé, de Gomberville, de La Calprenède, de Des Marais, de Scudéri, etc., de *l'Aſtrate* de Quinault, de *l'Oſtorius* de l'abbé de Pure et de *La Pucelle* de Chapelain ; il y attaque « non ſeulement leur peu de ſolidité, mais leur affeterie pretieuſe de langage, leurs converſations vagues & frivoles, les portraits avantageux faits à chaque bout de champ de perſonnes de tres-mediocre beauté, & quelquefois meſmes laides par exces, & tout ce long verbiage d'Amour qui n'a point de

fin[1] ». Comme Mlle de Scudéri vivait encore au moment de la composition de ce Dialogue, Boileau, « ne voulant pas donner ce chagrin à une Fille, qui apres tout avoit beaucoup de merite, » ne le mit pas d'abord par écrit et ne songea à le faire imprimer qu'en 1710 dans l'édition qu'il projetait alors et à laquelle il dut renoncer; aussi le Dialogue et le Discours qui le prècède parurent-ils seulement en 1713.

Les critiques de Boileau, qui lui attirèrent tant d'ennemis, amenèrent sa liaison avec Racine; car les remarques sur l'*Ode de la Renommée* les mirent en relation, et alors commença cette inébranlable amitié qui dura trente-quatre ans. La *Dissertation sur la Joconde* (1665), résultat d'un pari de cent pistoles sur la question de savoir lequel valait mieux, du conte de La Fontaine ou de celui de Bouillon, secrétaire de Gaston d'Orléans, fit faire à Boileau la connaissance de La Fontaine, un des amis de Racine. C'est ainsi que se nouèrent les liens de bonne amitié, qui unirent jusqu'à leur mort Molière, Racine, La Fontaine et Boileau, et donnèrent lieu à ces réunions périodiques auxquelles prenait part Chapelle, et dont il est question dans la *Psyché* de La Fontaine, réunions dans lesquelles Racine s'appelait Acante, Molière, Gé-

1. *Discours sur les Heros de Roman*, t. II, p. 243.

laste, La Fontaine, Polyphile, et Boileau Ariste.

Le *Diſcours au Roy* (1665) est le premier hommage de notre poëte à Louis XIV. On ne peut s'étonner des eloges parfois exagérés qu'il renferme : on sait quelles limites atteignit la flatterie dans ce siècle, et on n'ignore pas que les ennemis de Boileau lui faisaient un crime de n'avoir pas encore composé de vers en l'honneur du souverain, et lui reprochaient d'affecter une indépendance de caractère déplacée et dangereuse à cette époque. La *Satire V* (sur la noblesse), *A M. le Marquis de Dangeau*, adressée d'abord au duc de La Rochefoucauld, et la *Satire III* (sur un repas ridicule), suivirent de près le *Diſcours au Roy*.

Le succès obtenu par les lectures qu'il faisait de ses compositions à quelques amis, le refus de les livrer à l'impression, avaient engagé certaines personnes à en répandre des copies manuscrites le plus souvent fort incorrectes. Boileau ne s'en préoccupa point tout d'abord, mais quand il vit paraître en 1665 et en 1666 deux éditions « monſtrueuſes » de ses œuvres, remplies de fautes grossières et d'additions ridicules, « ſa tendreſſe de père s'eſt reveillée à l'aſpect de ſes enfans ainſi defigurez & mis en pieces. Surtout lors qu'il les a veus accompagnez de cette Proſe fade & inſipide, que tout le ſel de ſes vers ne pourroit pas

relever[1]; » il se décida alors à publier lui-même, mais en y mettant seulement l'initiale de son surnom, D***, les sept premières satires précédées d'une préface, dans laquelle il désavouait toutes les autres reproductions manuscrites et imprimées, et dans laquelle il faisait « ſes excuſes aux auteurs qui pourront eſtre choquez de la liberté qu'il s'eſt donnée de parler de leurs Ouvrages, en quelques endroits de ſes Eſcrits », priant ceux qui voudront faire des satires contre ces satires, de ne se point cacher. « Cette édition, dit l'abbé Goujet[2], excita de grands mouvemens ſur le Parnaſſe François. Les Auteurs qu'on attaquoit dans cet Ouvrage, irrités de ſe voir tournés en ridicule, après avoir joui d'une réputation qu'ils croyoient mériter, s'en vengerent par des critiques & des libelles ſans nombre. »

Pour répondre à ces attaques, Boileau fit la *Satire IX*, (à son esprit) (1667), où il allègue pour sa justification, la conduite tenue par Lucilius, Horace, Perse, Juvénal et les autres satiriques; Fontanes considérait cette satire comme le chef-d'œuvre du genre. De la même année datent la *Satire VIII* (sur l'Homme), *A M. M** Docteur de Sorbonne*, et les épigrammes sur l'*Ageſilas* et l'*Attila* de Cor-

1. Préface de l'édition de 1666.

2. *Abregé de la vie de M. Deſpréaux*, dans l'édition de 1735.

neille. L'année suivante furent composés l'*Epiſtre I, Au Roy* (sur les avantages de la paix), et le *Diſcours ſur la Satire,* qui parurent en 1669 avec les satires I-IX dans une nouvelle édition des *OEuvres diverſes du Sieur D****. En 1669, il mit aussi au jour l'*Epiſtre II, A M. l'abbé Des Roches,* pour utiliser la fable de l'Huître et les Plaideurs, qui faisait d'abord partie de l'Épître I et qui fut retranchée sur les conseils du grand Condé; puis il commença *L'Art Poëtique* et entreprit la traduction du *Traité du Sublime ou du Merveilleux dans le Diſcours Traduit du Grec de Longin,* ouvrages qu'il ne termina que plus tard.

En 1671, plusieurs vieux docteurs de l'Université de Paris, voulant exclure de l'enseignement la philosophie de Descartes et s'efforçant d'obtenir du Parlement un arrêt contre ceux qui enseignaient dans les écoles de philosophie d'autres principes que ceux d'Aristote, Boileau composa l'*Arreſt Burleſque*, qui amena la suppression de la requête que l'Université songeait à présenter au Parlement.

La même année, un démêlé au sujet d'un lutrin étant survenu entre le trésorier et le chantre de la Sainte-Chapelle, Boileau entreprit la composition du *Lutrin,* sur les instances du premier président de Lamoignon, qui lui avait demandé s'il ne pourrait pas faire sur ce sujet un poëme comique, dans le genre de la *Secchia rapita* du Tassoni.

La période qui s'étend de 1671 à 1674 fut très-bien employée : outre les deux ouvrages dont nous venons de parler, Boileau fit l'*Epiſtre IV, Au Roy* (sur le Passage du Rhin) (1672); *l'Epiſtre III, A M. Arnauld* (sur la mauvaise honte qui empêche de faire le bien) (1673); et il s'occupa d'une nouvelle édition de ses œuvres [1], dont le privilége offre une rare particularité; le roi y fit insérer cette mention : « deſirant favorablement traiter ledit Sieur D*** & donner au Public par la lecture de ſes Ouvrages la meſme ſatisfaction que Nous en avons reçue... » ; glorieuse marque de l'estime et même de l'affection du souverain qui, cette même année, lui accorda une pension.

La reconnaissance du poëte se manifesta dans les vers suivants de l'*Epiſtre V, A M. de Guilleragues, Secretaire du Cabinet* (1674) :

Mais du plus grand des Rois la bonté ſans limite,
Toûjours preſte à courir au devant du merite,
Creut voir dans ma franchiſe un merite inconnu,
Et d'abord de ſes dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains Adverſaires,
Ne pûrent dans leur courſe arreſter ſes bienfaits.
C'en eſt trop : mon bonheur a paſſé mes ſouhaits.

1. Cette édition de 1674 comprend les *Satires* I-IX, les *Epiſtres* I-IV, *L'Art Poëtique, Le Lutrin,* chants I-IV et la traduction du *Traité du Sublime de Longin.*

A partir de ce moment, Boileau se montra moins acerbe, il laissa pendant quelques années les satires de côté, pour ne s'occuper que d'épîtres; de 1675 à 1677, nous le voyons faire l'*Epiſtre IX, A M. le Marquis de Seignelay, Secretaire d'Etat*, sur cette maxime : Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable (1675); *l'Epiſtre VIII, Au Roy*, dite Mon Remerciment (1675); l'*Epiſtre VII, A M. Racine*, à l'occasion de la tragédie de *Phèdre* (1677); l'*Epiſtre VI, A M. de Lamoignon*, (sur les douceurs de la vie à la campagne) (1677).

Nommé avec Racine historiographe du roi à la fin de 1677, Boileau employa presque tout son temps à étudier l'histoire générale de France et l'histoire particulière de Louis XIV, afin de se préparer à remplir dignement les devoirs de sa nouvelle fonction. Pendant plusieurs années, il négligea la poésie; car, à part une *Inſcription pour le Portrait du Duc du Maine* (1678), et le *Prologue d'un Opera* (1680), il ne s'occupa que de l'achèvement du *Lutrin* (chants V-VI) et d'une édition nouvelle de ses ouvrages (1683).

La relation des campagnes du roi fut-elle entreprise sérieusement? Suivant Louis Racine, les travaux déjà commencés furent détruits dans un incendie; mais on raconte qu'un commis du trésor disait en parlant de Racine et de Boileau : « On n'a encore rien vu de la main

de ces Messieurs, en leur qualité d'historiographes, que leurs noms au bas des quittances[1]; ce que l'on sait, c'est que Racine suivit le roi dans la campagne de Gand et que Boileau l'accompagna en Flandre et en Alsace. Probablement, comme le dit Daunou, « les deux poëtes, apres avoir essayé ce travail, sentirent qu'il était tout à fait opposé a leur génie, » et Boileau craignit surtout d'être obligé de suivre les traces de Pellisson, qui « loue, a-t-il dit, le Roi ſur un buiſſon, ſur un rien; & quand on lui fait quelque remontrance à ce Sujet, répond qu'il veut louer le Roi ».

Louis XIV, qui avait une affection particulière pour Boileau, regrettait de ne pas le voir à l'Académie française, dont Racine faisait partie depuis 1673. Le roi, qui avait dit : « Je veux que vous soyez de l'Académie, » aurait désiré le faire nommer en 1682, après la mort de l'abbé Cotin, dont La Fontaine avait demandé la place, et en 1683, après le décès de Colbert; cependant Despréaux ne fut élu que le 15 avril 1684, comme successeur du conseiller d'Etat Bezons; la réception officielle eut lieu le 1er juillet suivant. Peu de temps après, Louvois l'admit avec Racine dans ce qu'on appelait la Petite Académie, fondée en 1663 par Colbert, et qui, sous le ministère de Pontchartrain, prit le titre

1. Boileau touchait 2010 livres et Racine 4000.

d'Académie des Inscriptions et des Médailles. Le seul fait important du passage de Boileau à l'Académie française fut la proposition d'employer l'Académie et les presses du Louvre à faire de bonnes éditions des classiques français, idée fort goûtée par Voltaire et renouvelée par Victor Cousin dans son *Rapport sur la nécessité d'une nouvelle édition des* PENSÉES *de Pascal*[1].

Boileau, depuis le mois d'octobre 1683, logeait chez son neveu Dongois, dans le Cloître Notre-Dame; il acheta, à Auteuil, une maison où il pût être seul et vivre tranquille, sans être fatigué par les cris des deux petits enfants de Mme Gilbert des Voisins, fille de son neveu, qui habitait avec son père. Notre poëte était devenu chagrin et morose par suite de ses infirmités qui augmentaient avec l'âge. L'asthme, dont il souffrait depuis près de vingt-deux ans, s'aggrava tellement qu'il fut obligé d'aller, en 1687, prendre les eaux de Bourbon; mais il n'en retira pas un mieux réel. Sa querelle avec Charles Perrault au sujet des anciens et des modernes[2]

1. *Journal des Savants*, 1842.

2. Cette querelle littéraire, qui prit naissance à l'occasion de la lecture, faite par Perrault, de son poëme *Le Siècle de Louis le Grand*, dans la séance extraordinaire de l'Académie française, le 27 janvier 1687, ne se termina qu'en 1694. On sait que cette querelle a donné lieu à une *Epigramme* de Boileau (voir t. II, p. 112), aux *Parallèles des Anciens & des Modernes*, de Perrault (1688-1692) et aux *Reflexions sur Longin*, de Boileau (1693).

n'était pas favorable à son rétablissement; aussi, de 1684 à 1691, ne produisit-il que quelques épigrammes et des poésies sans importance, et se contenta-t-il de donner, en 1685, une nouvelle édition de ses ouvrages, « beaucoup plus exacte que les precedentes[1] ».

La *Satire X* (contre les femmes) (1692) montre que Boileau n'avait pas renoncé au genre satirique, qu'il avait laissé de côté depuis 1667. Cette Satire, « œuvre, dit Sainte-Beuve, d'un célibataire valétudinaire, orphelin en naissant, à qui sa mère n'avait jamais souri, et que jamais personne n'avait dédommagé depuis de ces tendresses absentes d'une mère, » fit beaucoup de bruit, même avant de devenir publique par l'impression; les amis auxquels Boileau en avait donné connaissance en parlaient d'une façon si avantageuse, que tout le monde souhaitait d'en entendre la lecture. Le ton mordant qui règne dans cette pièce, la verve avec laquelle le poëte s'attaque aux vices et aux travers des femmes, causèrent un véritable tumulte dans les *ruelles* de Paris et ravivèrent la colère des nombreux ennemis du satirique. Perrault profita de l'occasion pour faire une *Apologie des Femmes*, et Regnard essaya de riposter par

1. Cette édition de 1685 contient de plus que les précédentes, les chants V et VI du *Lutrin*, la *Lettre au Duc de Vivonne*, cinq *Epigrammes* et le *Remerciment à Meſſieurs de l'Academie Françoiſe*.

une satire contre les maris[1]. Le grand Arnauld seul prit en mains la défense de Boileau; Perrault lui ayant envoyé à Bruxelles, où il était exilé, un exemplaire de son *Apologie des Femmes*, l'illustre janséniste lui répondit en 1694 par cette lettre que Boileau inséra dans son édition de 1701, lettre qui est une apologie de l'auteur de la Satire X.

Ce secours inattendu ranima le courage de Boileau de plus en plus démoralisé par le mauvais état continuel de sa santé et par sa querelle avec Perrault. Depuis quelques années, il semblait avoir perdu le goût du travail, et il n'avait produit, en 1693, que l'*Ode sur la Prise de Namur* et les *Reflexions critiques* (I-IX) *sur le Traité du Sublime, de Longin*, cette cruelle réponse aux amères critiques faites par Perrault dans l'*Apologie des Femmes*; et en 1694 il s'était contenté de faire imprimer la *Satire X*, le *Traité du Sublime, traduit de Longin*, et une nouvelle édition de ses œuvres diverses. Le retour de Boileau à la poésie fut marqué par l'*Epistre X, A mes Vers* (1695), cette apologie de sa conduite et de ses ouvrages qu'il se plaisait à nommer : Mes Inclinations; par l'*Epistre XI, A mon Jardinier* (1696) et l'*Epistre XII* (sur l'Amour de Dieu), *A M. l'Abbé Renaudot* (1696). Cette dernière pièce excita une vive émotion parmi

1. En 1705, Regnard se réconcilia avec Boileau à qui il dédia sa comédie des *Ménechmes*.

quelques théologiens qui crièrent au scandale, malgré les approbations de plusieurs illustres évêques.

Boileau avait retrouvé son ancienne verve satirique. Aussi, quand en 1698 le commis à la recherche des usurpateurs du titre de noblesse intenta à Gilles Boileau un procès auquel prirent part l'abbé Boileau et Despréaux, ce dernier composa la *Satire XI, A M. de Valincour* (sur le vrai et le faux honneur).

La lettre apologétique d'Arnauld, et surtout l'envoi fait par le comte d'Ericeyra d'une traduction en vers portugais de l'*Art Poëtique*, accompagnée d'une lettre « très-obligeante » et de vers français à sa louange, avaient causé un sensible plaisir à Boileau et adouci l'amertume des odieuses invectives auxquelles il avait été en butte à l'occasion de la *Satire contre les Femmes* et de l'*Epiſtre ſur l'Amour de Dieu*, mais il ne tarda pas à être cruellement éprouvé par la mort de Racine en 1699. La perte de son meilleur ami après une longue et douloureuse maladie le plongea dans une grande affliction. Il devint de plus en plus triste; il ne voulut plus retourner à la cour, malgré les pressantes invitations du roi, et se retira dans sa maison d'Auteuil, où il recevait quelques amis. A part l'*Epitaphe de Racine* et trois petites pièces de poésie, Boileau, pendant quelques années (1700-1703), ne produisit rien; il rédigea seulement

une préface pour l'édition dite favorite qu'il publia en 1701, in-4° et in-12[1].

L'admiration que Boileau professait pour les *Lettres provinciales*, les éloges qu'il prodiguait à Port-Royal, ses relations avec Arnauld et plusieurs autres célèbres jansénistes, & l'*Epiſtre ſur l'Amour de Dieu* avaient indisposé les jésuites contre lui, quoiqu'il les eût toujours épargnés dans ses Satires. Les Pères cherchaient l'occasion d'en tirer vengeance, aussi saisirent-ils avec empressement le prétexte que leur fournissait une édition des œuvres de Boileau publiée à Amsterdam en 1701 par le libraire Schelte, édition qui reproduisait tous les passages imités des anciens. Dans un article du mois de septembre 1703 du *Journal de Trévoux*[2], le Père Buffier, rendant compte de cette édition publiée depuis deux ans, représenta Boileau « comme un copiſte, ou ſi vous voulez, un Plagiaire, qui devoit toute ſa réputation & tout ſon merite aux plus beaux endroits des Anciens qu'il avoit fait paſſer dans ſes Ouvrages[3] ». L'intention malveillante qui a dicté cet article rétrospectif perce à chaque ligne de la mordante et spiri-

1. Cette édition, que nous reproduisons, est la première que Boileau donna sous son nom.

2. Sur le *Journal de Trévoux*, voir la note du t. I, p. 257.

3. Des Maizeaux, *La Vie de Monſieur Boileau Deſpreaux*, 1712.

tuelle prose du père jésuite, comme on peut s'en convaincre par les extraits suivants : « On voit au bas des pages les vers des Poëtes Latins qu'il a fait paſſer dans ſes ouvrages. On peut apprendre par ce moyen à l'exemple de ce grand Poëte le premier Satyrique de nôtre temps, à imiter les plus beaux endroits des Anciens & à en profiter pour ſe faire à ſoy-même du merite & de la reputation... En parcourant ce volume on trouve que les pages ſont plus ou moins chargées de vers Latins imitez, ſelon que certaines pieces de Mr Deſpreaux ont été communément plus ou moins eſtimées... D'ailleurs on pouvoit faire ce recüeil de citations quelque utile qu'il ſoit déja, beaucoup plus ample & plus exact qu'il n'eſt... ».

Boileau, à qui Brossette avait signalé cet article perfide dans une lettre du 4 octobre, lui répondit le 7 novembre : « Vous n'avez pas moins bien deviné quand vous avez cru que je ne digérerois pas fort aiſément l'inſulte ironique que m'ont faite de gaieté de cœur, & ſans que je leur en aie donné aucun ſujet, MM. les Journaliſtes de Trévoux. Comme j'ai fait profeſſion juſqu'ici de ne me point plaindre de ceux qui m'attaquent & que je les ai toujours rendus complaignans, j'ai cru en devoir encore uſer de même en cette occaſion, & je les ai d'abord ſervi d'une Epigramme, ou plutôt d'une eſpece de petite Epître en ſeize vers, où je leur ai

marqué ma reconnoiſſance ſur leur fade raillerie [1] ».

Cette épigramme amena une réplique du père Buffier en huit ou dix vers (recueil de décembre 1703), dirigés contre l'*Epiſtre ſur l'Amour de Dieu;* Boileau riposta par l'épigramme :

Non, pour montrer que Dieu veut être aimé de nous,
Je n'ai rien emprunté de Perſe, ni d'Horace,
Et je n'ai point ſuivi Juvénal à la trace [2].

. . . . . .

. . . . . .

Les jésuites ne voulant pas continuer une lutte qui pouvait tourner contre eux, garde-

1. C'est l'épigramme dont voici les premiers et les derniers vers :

Mes Revérends Peres en Dieu,
Et mes Confreres en Satire,
Dans vos Ecrits, en plus d'un lieu,
Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire.
. . . . . .
. . . . . .
Apprenez un mot de Regnier
Notre célèbre Devancier :
Corſaires attaquant Corſaires,
Ne font pas, dit-il, leurs affaires.

2. Ces deux derniers vers font allusion aux deux passages suivants de l'article du père Buffier du mois de septembre : « Dans ſon *Art Poëtique*, par exemple, qui luy

rent le silence, et même, désirant peut-être arriver à une réconciliation, représentèrent, dans leur journal de mai 1704, Boileau comme « le chef du parti défenseur des Anciens contre les Modernes ». Mais il était trop tard, le Satirique avait été pique au fond du cœur et il visait à une vengeance plus complète. Il songea d'abord à faire pour les *Lettres provinciales* de Pascal, ce qu'il avait tenté avec succès pour Balzac et Voiture dans sa *Lettre à M. le Duc de Vivone*. N'ayant pas réussi à son gré, il composa la *Satire XII, Sur l'Equivoque*, dont il parle à Brossette dans une lettre du 20 novembre 1705.

Quoiqu'il eût eu la précaution de consulter les plus habiles docteurs de l'Église et qu'il eût obtenu l'approbation de l'archevêque de Paris et du chancelier, cette Satire lui attira beaucoup d'ennemis qui ne pouvaient voir sans dépit les passages qui, comme l'a si bien dit Sainte-Beuve, sont « une pure et entière récapitulation des *Provinciales* », et dont la fin « est presque une table des chapitres des *Pro-*

a tant fait d'honneur, ſur tout par rapport aux Regles generales de la Poëſie, on trouve ici imprimé un grand quart de l'*Art Poëtique*, d'Horace... Dans ſa cinquiéme (Satire) *ſur la vraye Nobleſſe*, où l'on voit une longue ſuite des vers de Juvénal traduits preſque mot à mot ; & neanmoins ſi heureuſement, & avec tant de genie, qu'il n'y a pas aſſurément de plus beaux endroits dans le reſte des Ouvrages de M. Deſpreaux. »

vinciales, assez élégamment résumée et rimée ».

Le scandale que quelques théologiens cherchèrent à exciter à cette occasion, et surtout la perte de sa maison d'Auteuil, vendue en 1705 à Le Verrier, n'étaient pas faits pour remettre la santé d'un septuagénaire accablé d'infirmités, affaibli par une bronchite chronique, une fièvre continue et de fréquentes syncopes, contrarié par la surdité, l'affaiblissement de la vue, la perte de la mémoire et la difficulté de marcher[1]. Cependant, il trouva encore des forces pour essayer d'empêcher l'élection à l'Académie du marquis de Saint-Aulairé, qu'une brigue de femmes, soutenue par Fontenelle, portait comme successeur de l'abbé Têtu (1706).

Retiré à Paris, au cloître Notre-Dame, chez le chanoine Le Noir son confesseur, depuis la perte de sa maison d'Auteuil, Boileau passa tristement les dernières années de sa vie, préparant une nouvelle édition de ses œuvres complètes[2]; mais il avait compté sans les jé-

1. Voir Lettre à Brossette du 7 janvier 1709.

2. Malgré les dix éditions qu'il avait données lui-même et les nombreuses contrefaçons qui en avaient été faites à l'étranger, il était difficile de se procurer les ouvrages de Boileau, et une nouvelle édition était devenue nécessaire. Le succès des premières éditions avait été tel qu'en 1712 Des Maizeaux crut devoir reproduire intégralement la préface de 1666, « cette preface ne se trouvant, dit-il, que dans les premieres éditions de M. Despreaux, qui sont extremement rares. »

suites, qui n'avaient pas oublié les deux épigrammes dirigées contre eux et la *Satire ſur l'Equivoque*. Cinq feuilles de la nouvelle édition qu'il projetait (1710) étaient déjà imprimées, quand Louis XIV, circonvenu par le père Le Tellier, retira le privilége antérieurement accordé pour l'impression, défendit la publication de la Satire XII et ordonna même de lui en remettre le manuscrit; le cardinal de Noailles et le comte de Pontchartrain essayèrent en vain d'intervenir en faveur de Boileau; le roi demeura inflexible et ne voulut pas revenir sur sa défense. Boileau dut obéir, mais cette rigueur du roi à son égard lui porta un coup terrible; comme il ne pouvait pas donner suite à son intention de publier avant sa mort une édition complète et définitive de ses ouvrages, il préféra renoncer à son projet plutôt que de mutiler son édition.

La Satire XII fut la dernière œuvre poétique de Boileau; car il ne s'occupa plus que de l'Avertissement ou Discours apologétique de la Satire XII (1708), du *Diſcours ſur le Dialogue des Heros de Roman* et des trois dernières *Reflexions ſur le Traité du Sublime de Longin*, qui devaient figurer dans l'édition projetée en 1710.

Les émotions et les secousses causées par les démêlés avec les jésuites et la disgrâce royale qui en fut la conséquence, étaient trop fortes

pour un vieillard aussi affaibli par de longues souffrances et de pénibles infirmités; il s'éteignit quelques mois après, le 13 mars 1711.

Il y eut à son convoi une telle affluence de monde, qu'une femme du peuple ne put retenir son étonnement et s'écria : « Il avoit donc bien des amis? on aſſure cependant qu'il diſoit du mal de tout le monde. » Il fut enterré dans la chapelle basse de la Sainte-Chapelle du Palais. Ses restes, qui, pendant la révolution, avaient été portés au Museum des monuments français, rue des Petits-Augustins, furent inhumés en 1819 dans l'église Saint-Germain-des-Prés, où ils reposent maintenant dans la chapelle Saint-Pierre et Saint-Paul à la gauche du chœur.

Boileau est trop connu comme poëte satirique et comme auteur des *Epiſtres*, de *L'Art Poëtique* et du *Lutrin*, pour que nous ayons besoin de nous arrêter sur son mérite littéraire. Que pourrions-nous dire de nouveau sur ce sujet, après les remarquables travaux de MM. Daunou, Nisard, Sainte-Beuve et Gidel? On est d'accord sur le rang que l'on doit lui attribuer parmi les grands écrivains du siècle de Louis XIV et sur l'influence qu'il a exercée sur la littérature française. En est-il de même pour ce qui concerne son portrait moral? Nous ne le croyons pas. En général, on regarde Boileau comme un homme sévère, morose,

sourcilleux, fuyant le monde, ne s'étant fait que des ennemis par son mauvais caractère et la causticité de ses attaques, et même on est allé jusqu'à lui reprocher d'avoir manqué de cœur envers les petits et d'avoir montré une basse complaisance dans ses relations avec le roi et les grands; en un mot, on n'a pas toujours rendu à Boileau la justice qu'il méritait, et on s'est beaucoup mépris sur la bonté de son cœur, sur la vivacité de son esprit, sur l'amabilité de ses manières et sur l'indépendance et la noblesse de son caractère.

Le plus bel éloge que l'on puisse faire de Boileau comme homme et comme poëte, c'est de comparer la liste de ses protecteurs et de ses amis, avec celle de ses détracteurs et de ses victimes. Parmi les premiers, qui voit-on? Le roi, le grand Condé, Pontchartrain, Lamoignon, de Pomponne, le marquis de Seignelay, La Rochefoucauld, Fléchier, le duc de Vivonne, Racine, Molière, La Fontaine, Arnauld, Corneille [1], Regnard, etc., etc. Parmi les der-

1. On sait que malgré ses épigrammes contre l'*Attila* et l'*Agésilas*, Boileau fut toujours l'un des plus sincères admirateurs de Corneille et que son amitié pour Racine ne l'a pas empêché de rendre justice au mérite de l'auteur du *Cid;* on ne doit pas oublier que Boileau, ayant appris à Fontainebleau que l'on venait de retrancher la pension de Corneille, alla prier Mme de Montespan d'intervenir auprès du roi pour lui faire réparer cette injustice.

niers, qui rencontre-t-on? Perrault, Quinault, Pradon, l'abbé Cotin, Chapelain, Cassaigne, Ménage, Desmarets-Saint-Sorlin, Bonnecorse, Boursault, Neufgermain, La Serre, Linière, etc. Quel contraste! D'un côté, l'élite de la société et les plus grands écrivains de son siècle; de l'autre côté, des auteurs plus ou moins inconnus, dont quelques curieux seulement lisent maintenant les ouvrages et pour lesquels la postérité a ratifié en grande partie les jugements de l'auteur des Satires.

Boileau n'était pas, comme l'a écrit Perrault, « un medifant, un envieux, un calomniateur, un homme qui n'a fongé à établir fa réputation que fur la ruine des autres. » Un de ses contemporains s'est chargé de répondre à cette injuste accusation: « Simple & naturel dans fes manieres, a dit Des Maizeaux, plein de fentimens d'humanité, de douceur & de droiture; il a fortement cenfuré le Vice & attaqué vivement le mauvais goût, fans y être porté par aucun mauvais mouvement d'envie, ou par aucun efprit de médifance. »

C'est aussi à tort que Voltaire l'a traité de « flatteur de Louis ». Un flatteur se serait-il permis, comme lui, de conseiller la paix à un souverain aussi amoureux de la guerre? Était-il un courtisan celui qui n'hésitait pas à dire au roi, lui demandant son avis sur des vers de sa composition : « Sire, rien n'eft impoffible à

Votre Majeſté, elle a voulu faire de mauvais vers & elle y a réuſſi. » Était-ce le fait d'un habile homme, de critiquer Scarron en présence de Mme de Maintenon, et de déclarer ouvertement à la cour son amitié pour Arnauld, que le roi faisait rechercher pour le mettre à la Bastille? Enfin peut-on accuser de complaisance et de platitude celui qui, dans une discussion avec le grand Condé, au sujet du mérite d'une tragédie, voyant le vainqueur de Rocroi impatienté de rencontrer un contradicteur, s'écria: « Déſormais, je ſerai toujours de l'avis de M. le Prince, & même quand il aura tort? »

Tous ceux qui connaissent tant soit peu le XVIIe siècle, n'ignorent pas que Boileau comptait parmi les écrivains les moins prodigues de louanges envers Louis XIV et que ses ennemis lui ont plus d'une fois reproché sa tiédeur en ce genre et ont dénoncé son indépendance de caractère comme un crime de lèse-majesté; certes, les éloges qu'il a accordés au roi semblent bien froids et bien modestes quand on les compare à toutes ces louanges outrées et hyperboliques, qui fourmillent dans les écrits de cette époque.

Du reste, les contemporains de Boileau surent lui rendre justice : l'auteur de l'article nécrologique, qui lui est consacré dans la *Gazette* du 21 mars 1711, se faisait l'écho de

l'opinion publique quand il écrivait : « Ses ouvrages qui luy ont acquis avec juſtice la reputation d'un des plus grands Poëtes & des plus judicieux Critiques de noſtre ſiecle, le rendront recommandable à la poſterité, comme ils l'ont deja rendu celebre par toute l'Europe : ſes autres belles qualitez, ſa droiture & ſa probité, & la charité envers les pauvres, auſquels il a donné la plus grande partie de ſes biens, ne le font pas moins regretter. »

ALPHONSE PAULY.

PREFACE.

OMME *c'eſt ici vrai-ſemblablement la derniere Edition de mes Ouvrages que je reverrai; & qu'il n'y a pas d'apparence, qu'âgé, comme je ſuis, de plus de ſoixante & trois ans, & accablé de beaucoup d'infirmités, ma courſe puiſſe eſtre encore fort longue, le Public trouvera bon que je prenne congé de lui dans les formes, & que je le remercie de la bonté qu'il a euë d'acheter tant de fois des ouvrages ſi peu dignes de ſon admiration. Je ne ſçaurois attribuer un ſi heureux ſuccez qu'au ſoin que j'ay pris de me conformer toûjours à ſes ſentimens, & d'attraper, autant qu'il m'a eſté poſſible, ſon gouſt en toutes choſes. C'eſt effectivement à quoy il me ſemble que les Ecrivains ne ſçauroient trop s'étudier. Un ouvrage a beau eſtre approuvé d'un petit nombre de Connoiſſeurs, s'il n'eſt plein d'un cer-*

tain agrément & d'un certain ſel propre à piquer le gouſt general des Hommes, il ne paſſera jamais pour un bon ouvrage, & il faudra à la fin que les Connoiſſeurs eux-meſmes avoüent qu'ils ſe ſont trompez en luy donnant leur approbation. Que ſi on me demande ce que c'eſt que cet agrément & ce ſel; Je répondray, que c'eſt un je ne ſçay quoy qu'on peut beaucoup mieux ſentir, que dire. A mon avis neanmoins, il conſiſte principalement à ne jamais preſenter au Lecteur que des penſées vraies & des expreſſions juſtes. L'Eſprit de l'Homme eſt naturellement plein d'un nombre infini d'idées confuſes du Vrai, que ſouvent il n'entrevoit qu'à demi; & rien ne lui eſt plus agreable que lorſqu'on lui offre quelqu'une de ces idées bien éclaircie, & miſe dans un beau jour. Qu'eſt-ce qu'une penſée neuve, brillante, extraordinaire? Ce n'eſt point, comme ſe le perſuadent les Ignorans, une penſée que perſonne n'a jamais euë, ni dû avoir. C'eſt au contraire une penſée qui a dû venir à tout le monde, & que quelqu'un s'aviſe le premier d'exprimer. Un bon mot n'eſt bon mot qu'en ce qu'il dit une choſe que chacun penſoit, & qu'il la dit d'une maniere vive, fine & nouvelle. Conſiderons, par exemple, cette replique ſi fameuſe de Loüis Douziéme à ceux de ſes Miniſtres qui lui conſeilloient de faire punir pluſieurs Perſonnes, qui ſous le regne precedent, & lorſqu'il n'eſtoit encore que Duc d'Orleans, avoient pris à tâche de le deſſervir. Un Roy de France, *leur répondit-il,* ne venge point les injures d'un Duc d'Orleans. *D'où vient que ce*

mot frappe d'abord? N'eſt-il pas aiſé de voir que c'eſt parce qu'il preſente aux yeux une verité que tout le monde ſent, & qu'il dit mieux que tous les plus beaux diſcours de Morale, Qu'un grand Prince, lorſqu'il eſt une fois ſur le thrône, ne doit plus agir par des mouvemens particuliers, ni avoir d'autre veuë que la gloire & le bien general de ſon Eſtat? *Veut-on voir au contraire combien une penſée fauſſe eſt froide & puerile? Je ne ſçaurois rapporter un exemple qui le faſſe mieux ſentir, que deux vers du Poëte Theophile dans ſa Tragedie intitulée Pyrâme & Thyſbé; lorſque cette malheureuſe Amante ayant ramaſſé le poignard encore tout ſanglant dont Pyrâme s'eſtoit tué, Elle querelle ainſi ce poignard,*

Ah! voici le poignard qui du ſang de ſon Maiſtre
S'eſt foüillé lâchement. Il en rougit le Traître.

Toutes les glaces du Nord enſemble ne ſont pas, à mon ſens, plus froides que cette penſée? Quelle extravagance, bon Dieu! de vouloir que la rougeur du ſang, dont eſt teint le poignard d'un Homme qui vient de s'en tuer lui-meſme, ſoit un effet de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué? Voici encore une penſée qui n'eſt pas moins fauſſe, ni par conſequent moins froide. Elle eſt de Benſerade dans ſes Métamorphoſes en rondeaux, où parlant du Déluge envoyé par les Dieux pour châtier l'inſolence de l'Homme, il s'exprime ainſi,

Dieu lava bien la teſte à ſon Image.

Peut-on à propos d'une auſſi grande choſe que le Déluge, dire rien de plus petit, ni de plus ridicule que ce quolibet, dont la penſée eſt d'autant plus fauſſe en toutes manieres, que le Dieu dont il s'agit à cet endroit, c'eſt Jupiter, qui n'a jamais paſſé chez les Payens pour avoir fait l'Homme à ſon image : L'Homme dans la Fable eſtant, comme tout le monde ſçait, l'ouvrage de Promethée.

Puis donc qu'une penſée n'eſt belle qu'en ce qu'elle eſt vraye ; & que l'effet infaillible du Vray, quand il eſt bien énoncé, c'eſt de frapper les Hommes ; Il s'enſuit que ce qui ne frappe point les Hommes, n'eſt ni beau, ni vray, ou qu'il eſt mal énoncé : & que par conſequent un ouvrage qui n'eſt point goûté du Public, eſt un tres-méchant ouvrage. Le gros des Hommes peut bien, durant quelque temps, prendre le faux pour le vrai, & admirer de méchantes choſes : mais il n'eſt pas poſſible qu'à la longue une bonne choſe ne lui plaiſe ; & je deffie tous les Auteurs les plus mécontens du Public, de me citer un bon Livre que le Public ait jamais rebutté : à moins qu'ils ne mettent en ce rang leurs écrits, de la bonté deſquels Eux ſeuls ſont perſuadez. J'avouë neanmoins, & on ne le ſçauroit nier, que quelquefois, lors que d'excellens ouvrages viennent à paroître, la Caballe & l'Envie trouvent moyen de les rabbaiſſer, & d'en rendre en apparence le ſuccez douteux : mais cela ne dure guéres ; & il en arrive de ces ouvrages comme d'un morceau de bois qu'on enfonce dans l'eau avec la main : il demeure au

fond tant qu'on l'y retient, mais bientoſt la main venant à ſe laſſer, il ſe releve & gagne le deſſus. Je pourrois dire un nombre infini de pareilles choſes ſur ce ſujet, & ce ſeroit la matiere d'un gros Livre : mais en voilà aſſez ce me ſemble, pour marquer au Public ma reconnoiſſance, & la haute idée que j'ay de ſon gouſt & de ſes jugemens.

Parlons maintenant de mon édition nouvelle. C'eſt la plus correcte qui ait encore paru ; & non ſeulement je l'ay revûë avec beaucoup de ſoin, mais j'y ay retouché de nouveau pluſieurs endroits de mes ouvrages. Car je ne ſuis point de ces Auteurs fuians la peine, qui ne ſe croient plus obligez de rien racommoder à leurs écrits, dés qu'ils les ont une fois donnés au Public. Ils alleguent pour excuſer leur pareſſe, qu'ils auroient peur en les trop remaniant de les affoiblir, & de leur oſter cet air libre & facile qui fait, diſent-ils, un des plus grands charmes du diſcours : mais leur excuſe, à mon avis, eſt tres-mauvaiſe. Ce ſont les ouvrages faits à la hâte, &, comme on dit, au courant de la plume, qui ſont ordinairement ſecs, durs & forcés. Un ouvrage ne doit point paroiſtre trop travaillé, mais il ne ſçauroit eſtre trop travaillé ; & c'eſt ſouvent le travail meſme qui en le poliſſant luy donne cette facilité tant vantée qui charme le Lecteur. Il y a bien de la difference entre des vers faciles, & des vers facilement faits. Les Ecrits de Virgile, quoi qu'extraordinairement travaillez, ſont bien plus naturels que ceux de Lucain, qui écrivoit, dit-

on, avec une rapidité prodigieuſe. C'eſt ordinairement la peine que s'eſt donnée un Auteur à limer & à perfectionner ſes Ecrits, qui fait que le Lecteur n'a point de peine en les liſant. Voiture qui paroiſt ſi aiſé, travailloit extrêmement ſes ouvrages. On ne voit que des gens qui font aiſément des choſes mediocres; mais des gens qui en faſſent, meſme difficilement, de fort bonnes, on en trouve tres-peu.

Je n'ay donc point de regret d'avoir encore employé quelques-unes de mes veilles à rectifier mes Ecrits dans cette nouvelle Edition, qui eſt, pour ainſi dire, mon Edition favorite. Auſſi y ai-je mis mon nom, que je m'eſtois abſtenu de mettre à toutes les autres. J'en avois ainſi uſé par pure modeſtie : mais aujourd'hui que mes ouvrages ſont entre les mains de tout le monde, il m'a paru que cette modeſtie pouroit avoir quelque choſe d'affecté. D'ailleurs j'ai eſté bien aiſe, en le mettant à la teſte de mon Livre, de faire voir par là quels ſont préciſément les ouvrages que j'avoüe, & d'arreſter, s'il eſt poſſible, le cours d'un nombre infini de méchantes piéces qu'on répand par tout ſous mon nom, & principalement dans les Provinces & dans les Païs étrangers. J'ay meſme, pour mieux prévenir cet inconvenient, fait mettre au commencement de ce volume, une liſte exacte & detaillée de tous mes Ecrits, & on la trouvera immediatement aprés cette Préface. Voila dequoy il eſt bon que le Lecteur ſoit inſtruit.

Il ne reſte plus preſentement qu'à luy dire

quels ſont les ouvrages dont j'ay augmenté ce volume. Le plus conſiderable eſt une onziéme Satire que j'ay tout recemment compoſée, & qu'on trouvera à la ſuite des dix precedentes. Elle eſt adreſſée à Monſieur de Valincour mon illuſtre Aſſocié à l'Hiſtoire. J'y traite du vray & du faux Honneur, & je l'ay compoſée avec le meſme ſoin que tous mes autres Ecrits. Je ne ſçaurois pourtant dire ſi elle eſt bonne ou mauvaiſe: car je ne l'ay encore communiquée qu'à deux ou trois de mes Amis, à qui meſme je n'ay fait que la reciter fort vîte, dans la peur qu'il ne luy arrivaſt ce qui eſt arrivé à quelques autres de mes pieces, que j'ay vû devenir publiques avant meſme que je les euſſe miſes ſur le papier: pluſieurs perſonnes, à qui je les avois dites plus d'une fois, les ayant retenuës par cœur, & en ayant donné des copies. C'eſt donc au Public à m'apprendre ce que je dois penſer de cet ouvrage, ainſi que de pluſieurs autres petites pieces de Poëſie qu'on trouvera dans cette nouvelle Edition, & qu'on y a mêlées parmy les Epigrammes qui y eſtoient déja. Ce ſont toutes bagatelles que j'ay la plûpart compoſées dans ma premiere jeuneſſe: mais que j'ay un peu rajuſtées, pour les rendre plus ſupportables au Lecteur. J'y ay fait auſſi ajoûter deux nouvelles Lettres, l'une que j'écris à M. Perrault, & où je badine avec lui ſur noſtre démêlé Poëtique, preſque auſſi-toſt éteint qu'allumé. L'autre eſt un Remercîment à Monſieur le Comte d'Ericeyra, au ſujet de la Traduction de mon Art Poëtique, faite par luy en vers Portugais, qu'il

*a eu la bonté de m'envoyer de Lisbonne avec une Lettre & des vers François de ſa compoſition, où il me donne des loüanges tres-delicates, & auſquelles il ne manque que d'eſtre appliquées à un meilleur ſujet. J'aurois bien voulu m'acquitter de la parole que je luy donne à la fin de ce Remercîment, de faire imprimer cette excellente traduction à la ſuite de mes Poëſies; mais malheureuſement un de mes Amis à qui je l'avois preſtée m'en a égaré le premier Chant, & j'ay eu la mauvaiſe honte de n'oſer r'écrire à Lisbonne pour en avoir une autre copie. Ce ſont là à peu prés tous les ouvrages de ma façon bons ou méchans, dont on trouvera icy mon Livre augmenté. Mais une choſe qui ſera ſeurement agreable au Public, c'eſt le preſent que je luy fais dans ce meſme Livre, de la Lettre que le celebre Monſieur Arnauld a écrite à Monſieur P** à propos de ma dixiéme Satire, & où, comme je l'ay dit dans l'Epître à mes vers, il fait en quelque ſorte mon apologie. J'ay mis cette Lettre la derniere de tout le Volume, afin qu'on la trouvaſt plus aiſément. Je ne doute point que beaucoup de Gens ne m'accuſent de temerité, d'avoir oſé aſſocier à mes écrits l'ouvrage d'un ſi excellent Homme, & j'avouë que leur accuſation eſt bien fondée. Mais le moyen de reſiſter à la tentation de montrer à toute la Terre, comme je le montre en effet par l'impreſſion de cette Lettre; que ce grand Perſonnage me faiſoit l'honneur de m'eſtimer & avoit la bonté* meas eſſe aliquid putare nugas?

Au reſte comme malgré une apologie ſi authen-

tique, & malgré les bonnes raiſons que j'ay vingt fois alleguées en vers & en prôſe, il y a encore des gens qui traitent de médiſances les railleries que j'ay faites de quantité d'Auteurs modernes, & qui publient qu'en attaquant les défauts de ces Auteurs, je n'ay pas rendu juſtice à leurs bonnes qualitez; je veux bien, pour les convaincre du contraire, repeter encore ici les mêmes paroles que j'ai dites ſur cela dans la Préface de mes deux Editions précedentes. Les voici. Il eſt bon que le Lecteur ſoit averty d'une choſe: C'eſt qu'en attaquant dans mes ouvrages les defauts de pluſieurs Ecrivains de noſtre Siecle, je n'ay pas prétendu pour cela oſter à ces Ecrivains le merite & les bonnes qualitez qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ay pas prétendu, dis-je, nier que Chappelain, par exemple, quoique Poëte fort dur, n'ait fait autrefois, je ne ſçay comment, une aſſez belle Ode; & qu'il n'y ait beaucoup d'eſprit dans les ouvrages de Monſieur Quinaut, quoique ſi éloigné de la perfection de Virgile. J'ajoûteray meſme ſur ce dernier, que dans le temps où j'écrivis contre luy, nous eſtions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'ouvrages, qui lui ont dans la ſuite acquis une juſte reputation. Je veux bien auſſi avoüer qu'il y a du genie dans les écrits de Saint-Amand, de Brebeuf, de Scuderi, de Cotin meſme, & de pluſieurs autres que j'ay critiquez. En un mot, avec la meſme ſincerité que j'ay raillé de ce qu'ils ont de blâmable, je ſuis preſt à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà ce me ſemble leur rendre juſtice, & faire bien

voir, que ce n'eſt point un eſprit d'envie & de médiſance qui m'a fait écrire contre eux.

Aprés cela, ſi on m'accuſe encore de médiſance, je ne ſçai point de Lecteur qui n'en doive eſtre accuſé: puis qu'il n'y en a point qui ne diſe librement ſon avis des écrits qu'on fait imprimer, & qui ne ſe croye en plein droit de le faire du conſentement meſme de ceux qui les mettent au jour. En effet, qu'eſt-ce que mettre un ouvrage au jour? N'eſt-ce pas en quelque ſorte dire au Public, Jugez-moy? Pourquoi donc trouver mauvais qu'on nous juge? Mais j'ai mis tout ce raiſonnement en rime dans ma neuviéme Satire, & il ſuffit d'y renvoyer mes Cenſeurs.

DISCOURS

AU ROY.

DISCOURS

AU ROY.

Jeune & vaillant Heros, dont la haute ſageſſe
N'eſt point le fruit tardif d'une lente vieilleſſe,
Et qui ſeul, ſans Miniſtre, à l'exemple des Dieux,
Soûtiens tout par Toi-même, & vois tout par Tes yeux,
Grand Roi ; ſi juſqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour Toy dans un humble ſilence,
Ce n'eſt pas que mon cœur vainement ſuſpendu
Balance pour T'offrir un encens qui T'eſt dû.
Mais je ſçai peu loüer, & ma Muſe tremblante
Fuit d'un ſi grand fardeau la charge trop peſante,
Et dans ce haut éclat où Tu Te viens offrir,
Touchant à Tes lauriers craindroit de les flétrir.
  Ainſi, ſans m'aveugler d'une vaine manie,
Je meſure mon vol à mon foible genie :
Plus ſage en mon reſpect, que ces hardis Mortels
Qui d'un indigne encens profânent Tes Autels ;
Qui dans ce champ d'honneur, où le gain les ameine,
Oſent chanter Ton nom ſans force & ſans haleine ;

Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du recit de tes propres exploits.
L'Un en ſtile pompeux habillant une Eglogue,
De ſes rares vertus Te fait un long prologue,
Et meſle, en ſe vantant ſoi-meſme à tout propos,
Les loüanges d'un Fat à celles d'un Heros.
L'Autre envain ſe laſſant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,
Grand & nouvel effort d'un eſprit ſans pareil!
Dans la fin d'un Sonnet Te compare au Soleil.
Sur le haut Helicon leur veine mépriſée,
Fut toûjours des neuf Sœurs la fâble & la riſée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pegâſe pour eux refuſe de voler.
Cependant à les voir enflés de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnaſſe,
On diroit, qu'ils ont ſeuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils diſpoſent de tout dans le ſacré Vallon.
C'eſt à leurs doctes mains, ſi l'on veut les en croire,
Que Phebus a commis tout le ſoin de Ta gloire:
Et Ton nom du Midi juſqu'à l'Ourſe vanté,
Ne devra qu'à leurs vers ſon immortalité.
Mais plûtoſt ſans ce nom, dont la vive lumiere
Donne un luſtre éclatant à leur veine groſſiere,
Ils verroient leurs écrits honte de l'Univers
Pourir dans la pouſſiere à la merci des vers.
A l'ombre de Ton nom ils trouvent leur azile,
Comme on voit dans les champs un arbriſſeau debile
Qui ſans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languiroit triſtement ſur la terre couché.
Ce n'eſt pas que ma plume injuſte & temeraire,
Veüille blâmer en eux le deſſein de Te plaire:

Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avoüer,
Apollon en connoiſt qui Te peuvent loüer.
Oui, je ſçai, qu'entre Ceux qui t'adreſſent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers on conte des Corneilles.
Mais je ne puis ſouffrir qu'un Eſprit de travers
Qui, pour rimer des mots, penſe faire des vers,
Se donne en Te loüant une geſne inutile.
Pour chanter un Auguſte, il faut eſtre un Virgile.
Et j'approuve les ſoins du Monarque guerrier *,
Qui ne pouvoit ſouffrir qu'un Artiſan groſſier
Entrepriſt de tracer d'une main criminelle,
Un portrait reſervé pour le pinceau d'Apelle.
Moy donc qui connois peu Phebus & ſes douceurs :
Qui ſuis nouveau ſevré ſur le mont des neuf Sœurs :
Attendant que pour Toy l'âge ait mûri ma Muſe,
Sur de moindres ſujets je l'exerce & l'amuſe :
Et tandis que Ton bras des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les Méchans par la peur des ſupplices :
Moy, la plume à la main, je gourmande les vices,
Et gardant pour moi-meſme une juſte rigueur,
Je confie au papier les ſecrets de mon cœur.
Ainſi, dés qu'une fois ma verve ſe réveille,
Comme on voit au printemps la diligente Abeille,
Qui du butin des fleurs va compoſer ſon miel,
Des ſottiſes du temps je compoſe mon fiel.
Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine,
Et, ſans geſner ma plume en ce libre métier,
Je la laiſſe au hazard courir ſur le papier.

* Alexandre.

Le mal eſt, qu'en rimant, ma Muſe un peu legere
Nomme tout par ſon nom, & ne ſçauroit rien taire.
C'eſt là ce qui fait peur aux Eſprits de ce temps,
Qui tout blancs au dehors, ſont tout noirs au dedans.
Ils tremblent qu'un Cenſeur, que ſa verve encourage,
Ne vienne en ſes écrits démaſquer leur viſage,
Et foüillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du Puits tirer la verité.
Tous ces gens éperdus au ſeul nom de ſatire,
Font d'abord le procez à quiconque oſe rire.
Ce ſont eux que l'on voit, d'un diſcours inſenſé,
Publier dans Paris, que tout eſt renverſé,
Au moindre bruit qui court, qu'un Auteur les menace
De joüer des Bigots la trompeuſe grimace.
Pour eux un tel ouvrage eſt un monſtre odieux;
C'eſt offenſer les loix, c'eſt s'attaquer aux Cieux :
Mais bien que d'un faux zele ils maſquent leur foibleſſe,
Chacun voit qu'en effet la Verité les bleſſe.
Envain d'un lâche orgueil leur eſprit revêtu
Se couvre du manteau d'une auſtere vertu :
Leur cœur qui ſe connoiſt, & qui fuit la lumiere,
S'il ſe mocque de Dieu, craint Tartuffe & Moliere.
Mais pourquoy ſur ce point ſans raiſon m'écarter?
Grand Roi, c'eſt mon defaut, je ne ſçaurois flatter.
Je ne ſçai point au Ciel placer un Ridicule,
D'un Nain faire un Atlas, ou d'un Lâche un Hercule :
Et ſans ceſſe en eſclave à la ſuitte des Grands,
A des Dieux ſans vertu prodiguer mon encens.
On ne me verra point d'une veine forcée,
Meſme pour Te loüer, déguiſer ma penſée :
Et quelque grand que ſoit Ton pouvoir ſouverain,
Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main,

Il n'eſt eſpoir de biens, ni raiſon, ni maxime,
Qui pût en Ta faveur m'arracher une rime.
Mais lorſque je Te voi, d'une ſi noble ardeur,
T'appliquer ſans relâche aux ſoins de Ta grandeur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne :
Et qui ſont accablez du faix de leur Couronne :
Quand je voi Ta ſageſſe, en ſes juſtes projets,
D'une heureuſe abondance enrichir Tes ſujets;
Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre,
Nous faire de la mer une campagne libre;
Et Tes braves Guerriers, ſecondant Ton grand cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu ſa premiere vigueur :
La France ſous Tes loix maiſtriſer la Fortune ;
Et nos vaiſſeaux domtant l'un & l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or malgré l'onde & le vent,
Aux lieux où le Soleil le forme en ſe levant :
Alors, ſans conſulter ſi Phebus l'en avouë,
Ma Muſe toute en feu me prévient & Te louë.
Mais bien-toſt la Raiſon arrivant au ſecours,
Vient d'un ſi beau projet interrompre le cours,
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton, ni la voix aſſez forte.
Auſſi-toſt je m'effraye, & mon eſprit troublé
Laiſſe là le fardeau dont il eſt accablé :
Et ſans paſſer plus loin, finiſſant mon ouvrage,
Comme un Pilote en mer qu'épouvante l'orage,
Dés que le bord paroiſt, ſans ſonger où je ſuis,
Je me ſauve à la nage, & j'aborde où je puis.

DISCOURS

SUR

LA SATIRE.

DISCOURS

SUR

LA SATIRE.

QUAND je donnai la premiere fois mes Satires au Public, je m'eſtois bien préparé au tumulte que l'impreſſion de mon Livre a excité ſur le Parnaſſe. Je ſçavois que la nation des Poëtes, & ſur tout des mauvais Poëtes, eſt une nation farouche qui prend feu aiſément, & que ces Eſprits avides de loüanges ne digereroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle puſt eſtre. Auſſi, oſerai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux aſſez Stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiez contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir, quelques faux bruits qu'on ait ſemez de ma perſonne, j'ai pardonné ſans peine ces petites vengeances, au déplaiſir d'un Auteur irrité, qui ſe

voyoit attaqué par l'endroit le plus ſenſible d'un Poëte, je veux dire, par ſes ouvrages.

Mais j'avouë que j'ai eſté un peu ſurpris du chagrin bizarre de certains Lecteurs, qui au lieu de ſe divertir d'une querelle du Parnaſſe, dont ils pouvoient eſtre ſpectateurs indifferens, ont mieux aimé prendre parti, & s'affliger avec les Ridicules, que de ſe réjoüir avec les honneſtes gens. C'eſt pour les conſoler que j'ay compoſé ma neuviéme Satire, où je penſe avoir montré aſſez clairement, que ſans bleſſer l'Etat ni ſa conſcience, on peut trouver de méchans vers méchans, & s'ennuyer de plein droit à la lecture d'un ſot Livre. Mais puiſque ces Meſſieurs ont parlé de la liberté que je me ſuis donnée de nommer, comme d'un attentat inoüi & ſans exemple, & que des exemples ne ſe peuvent pas mettre en rimes; il eſt bon d'en dire ici un mot, pour les inſtruire d'une choſe qu'eux ſeuls veulent ignorer, & leur faire voir, qu'en comparaiſon de tous mes Confreres les Satiriques, j'ai eſté un Poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius inventeur de la Satire, quelle liberté, ou plûtoſt quelle licence ne s'eſt-il point donnée dans ſes ouvrages? Ce n'eſtoit pas ſeulement des Poëtes & des Auteurs qu'il attaquoit : c'eſtoit des gens de la premiere qualité de Rome; c'eſtoit des perſonnes Conſulaires. Cependant Scipion & Lelius ne jugerent pas ce Poëte, tout déterminé Rieur qu'il eſtoit, indigne de leur amitié; & vrai-ſemblablement dans les occaſions ils ne luy refuſerent pas leurs conſeils ſur ſes écrits, non plus qu'à Terence. Ils

ne s'aviſerent point de prendre le Parti de Lupus & de Metellus, qu'il avoit joüez dans ſes Satires; & ils ne crûrent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les Ridicules de la Republique.

Num Lælius, aut qui
Duxit ab oppreſſa meritum Carthagine nomen,
Ingenio offenſi aut læſo doluêre Metello,
Famoſiſve Lupo cooperto verſibus?

En effet, Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands : & ſouvent des Nobles & des Patriciens il deſcendoit juſqu'à la lie du peuple :

Primores populi arripuit, populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivoit dans une Republique, où ces ſortes de libertez peuvent eſtre permiſes. Voyons donc Horace qui vivoit ſous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il eſt bien plus dangereux de rire qu'en un autre temps. Qui ne nomme-t-il point dans ſes Satires? & Fabius le grand cauſeur, & Tigellius le fantaſque, & Naſidienus le ridicule, & Nomentanus le débauché, & tout ce qui vient au bout de ſa plume. On me répondra que ce ſont des noms ſuppoſez. O la belle réponſe! comme ſi ceux qu'il attaque n'eſtoient pas des gens connus d'ailleurs : comme ſi l'on ne ſçavoit pas que Fabius eſtoit un Chevalier Romain qui avoit compoſé un Livre de Droit : que Tigellius fut en ſon temps un Muſicien cheri d'Auguſte : que Naſidienus Rufus eſtoit un ridicule celebre dans Rome : que Caſſius

Nomentanus eſtoit un des plus fameux débauchez de l'Italie. Certainement il faut que ceux qui parlent de la ſorte, n'ayent pas fort lû les Anciens, & ne ſoient pas fort inſtruits des affaires de la Cour d'Auguſte. Horace ne ſe contente pas d'appeller les gens par leur nom : il a ſi peur qu'on ne les méconnoiſſe, qu'il a ſoin de rapporter juſqu'à leur ſurnom, juſqu'au métier qu'ils faiſoient, juſqu'aux charges qu'ils avoient exercées. Voyez, par exemple, comme il parle d'Aufidius Luſcus Preteur de Fondi :

Fundos Aufidio Luſco Prætore libenter
Linquimus, inſani ridentes præmia Scribæ,
Prætextam & latum clavum, &c.

Nous abandonnâmes, dit-il, *avec joye le bourg de Fondi, dont eſtoit Preteur un certain Aufidius Luſcus : mais ce ne fut pas ſans avoir bien ri de la folie de ce Preteur auparavant Commis, qui faiſoit le Senateur & l'Homme de qualité.* Peut-on deſigner un homme plus préciſément, & les circonſtances ſeules ne ſuffiſoient-elles pas pour le faire reconnoiſtre ? On me dira peut-eſtre, qu'Aufidius eſtoit mort alors : mais Horace parle là d'un voyage fait depuis peu. Et puis comment mes Cenſeurs répondront-ils à cet autre paſſage ?

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput : hæc ego ludo.

Pendant, dit Horace, *que ce Poëte enflé d'Alpinus, égorge Memnon dans ſon Poëme, & s'embourbe dans la deſcription du Rhin, je me jouë en ces*

Satires. Alpinus vivoit donc du temps qu'Horace ſe joüoit en ces Satires; & ſi Alpinus en cet endroit, eſt un nom ſuppoſé, l'Auteur du Poëme de Memnon pouvoit-il s'y méconnoiſtre? Horace, dira-t-on, vivoit ſous le regne du plus poli de tous les Empereurs : mais vivons-nous ſous un regne moins poli? Et veut-on qu'un Prince qui a tant de qualitez communes avec Auguſte, ſoit moins dégoûté que lui des méchans livres, & plus rigoureux envers ceux qui les blâment?

Examinons pourtant Perſe, qui écrivoit ſous le regne de Neron. Il ne raille pas ſimplement des ouvrages des Poëtes de ſon temps : il attaque les vers de Neron même. Car enfin tout le monde ſçait, & toute la Cour de Neron le ſçavoit, que ces quatre vers, *Torva Mimalloneis, &c.* dont Perſe fait une raillerie ſi amere dans ſa premiere Satire, eſtoient des vers de Neron. Cependant on ne remarque point que Neron, tout Neron qu'il eſtoit, ait fait punir Perſe, & ce Tyran ennemi de la raiſon, & amoureux, comme on ſçait, de ſes ouvrages, fut aſſez galant homme pour entendre raillerie ſur ſes vers, & ne crût pas que l'Empereur en cette occaſion, deuſt prendre les intereſts du Poëte.

Pour Juvenal qui floriſſoit ſous Trajan, il eſt un peu plus reſpectueux envers les grands Seigneurs de ſon ſiecle. Il ſe contente de répandre l'amertume de ſes Satires ſur ceux du regne précedent : mais à l'égard des Auteurs, il ne les va point chercher hors de ſon ſiecle. A peine eſt-il entré en matiere, que le voilà en mauvaiſe humeur contre

tous les Ecrivains de ſon temps. Demandez à Juvenal ce qui l'oblige de prendre la plume. C'eſt qu'il eſt las d'entendre & la *Thezeïde* de Codrus, & l'*Oreſte* de celui-cy, & le *Telephe* de cet autre, & tous les Poëtes enfin, comme il dit ailleurs, qui recitoient leurs vers au mois d'Aouſt, *& Auguſto recitantes menſe Poëtas.* Tant il eſt vrai que le droit de blâmer les Auteurs eſt un droit ancien, paſſé en coûtume parmi tous les Satiriques, & ſouffert dans tous les ſiecles. Que s'il faut venir des anciens aux modernes; Regnier qui eſt preſque noſtre ſeul Poëte Satirique, a eſté veritablement un peu plus diſcret que les autres. Cela n'empêche pas neanmoins qu'il ne parle hardiment de Gallet ce celebre joüeur, qui *aſſignoit ſes creanciers ſur ſept & quatorze,* & du ſieur de Provins *qui avoit changé ſon balandran en manteau court,* & du Couſin *qui abandonnoit ſa maiſon de peur de la reparer,* & de Pierre du Puis, & de pluſieurs autres.

Que répondront à cela mes Cenſeurs? Pour peu qu'on les preſſe, ils chaſſeront de la Republique des lettres tous les Poëtes Satiriques, comme autant de perturbateurs du repos public. Mais que diront-ils de Virgile, le ſage, le diſcret Virgile, qui dans une Eglogue, où il n'eſt pas queſtion de Satire, tourne d'un ſeul vers deux Poëtes de ſon temps en ridicule?

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi :

dit un Berger ſatirique dans cette Eglogue. Et qu'on ne me diſe point que Bavius & Mævius en

cet endroit ſont des noms ſuppoſez : puiſque ce ſeroit donner un trop cruel démenti au docte Servius, qui aſſure poſitivement le contraire. En un mot, qu'ordonneront mes Cenſeurs de Catulle, de Martial, & de tous les Poëtes de l'antiquité, qui n'en ont pas uſé avec plus de diſcretion que Virgile? Que penſeront-ils de Voiture, qui n'a point fait conſcience de rire aux dépens du celebre Neuf-Germain, quoi-qu'également recommandable par l'antiquité de ſa barbe, & par la nouveauté de ſa Poëſie? Le banniront-ils du Parnaſſe, lui & tous les Poëtes de l'antiquité, pour établir la ſeureté des Sots & des Ridicules? Si cela eſt, je me conſolerai aiſément de mon exil : il y aura du plaiſir à eſtre relegué en ſi bonne compagnie. Raillerie à part, ces Meſſieurs veulent-ils eſtre plus ſages que Scipion & Lelius, plus délicats qu'Auguſte, plus cruels que Neron? Mais eux qui ſont ſi rigoureux envers les Critiques, d'où vient cette clemence qu'ils affectent pour les méchans Auteurs? Je voi bien ce qui les afflige : ils ne veulent pas eſtre détrompez. Il leur fâche d'avoir admiré ſerieuſement des ouvrages que mes Satires expoſent à la riſée de tout le monde, & de ſe voir condamnez à oublier, dans leur vieilleſſe, ces meſmes vers qu'ils ont autrefois appris par cœur comme des chefs-d'œuvres de l'art. Je les plains ſans doute : mais quel remede? Faudra-t-il, pour s'accommoder à leur goût particulier, renoncer au ſens commun? Faudra-t-il applaudir indifferemment à toutes les impertinences qu'un Ridicule aura répanduës ſur le papier? Et au lieu qu'en certains païs

on condamnoit les méchans Poëtes à effacer leurs écrits avec la langue, les livres deviendront-ils deformais un azyle inviolable, où toutes les fottifes auront droit de bourgeoifie, où l'on n'oferoit toucher fans profanation? J'aurois bien d'autres chofes à dire fur ce fujet. Mais comme j'ai déja traité de cette matiere, dans ma neuviéme Satire, il eft bon d'y renvoyer le Lecteur.

SATIRES.

SATIRE I.

Damon ce grand Auteur, dont la Muſe fertile
Amuſa ſi long-temps & la Cour & la Ville :
Mais qui n'eſtant vétu que de ſimple bureau,
Paſſe l'été ſans linge, & l'hyver ſans manteau :
Et de qui le corps ſec, & la mine affamée,
N'en ſont pas mieux refaits pour tant de renommée :
Las de perdre en rimant & ſa peine & ſon bien,
D'emprunter en tous lieux, & de ne gagner rien,
Sans habit, ſans argent, ne ſçachant plus que faire,
Vient de s'enfuir chargé de ſa ſeule miſere;
Et bien loin des Sergens, des Clercs & du Palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais :
Sans attendre qu'icy la Juſtice ennemie
L'enferme en un cachot le reſte de ſa vie;
Ou que d'un bonnet vert le ſalutaire affront
Flétriſſe les lauriers qui luy couvrent le front.
  Mais le jour qu'il partit, plus défait & plus blême
Que n'eſt un Pénitent ſur la fin d'un Carême,

La colere dans l'ame, & le feu dans les yeux,
Il diſtila ſa rage en ces triſtes adieux.
Puiſqu'en ce Lieu jadis aux Muſes ſi commode,
Le merite & l'eſprit ne ſont plus à la mode,
Qu'un Poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la Vertu n'a plus ni feu ni lieu;
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque roche,
D'où jamais ni l'Huiſſier, ni le Sergent n'approche;
Et ſans laſſer le Ciel par des vœux impuiſſans,
Mettons-nous à l'abri des injures du temps.
Tandis que libre encor, malgré les deſtinées,
Mon corps n'eſt point courbé ſous le faix des années :
Qu'on ne voit point mes pas ſous l'âge chanceler,
Et qu'il reſte à la Parque encor dequoy filer.
C'eſt là dans mon malheur le ſeul conſeil à ſuivre.
Que George vive ici, puiſque George y ſçait vivre,
Qu'un million comptant par ſes fourbes acquis,
De Clerc jadis Laquais a fait Comte & Marquis.
Que Jaquin vive ici, dont l'adreſſe funeſte
A plus cauſé de maux que la guerre & la peſte,
Qui de ſes revenus écrits par alphabet,
Peut fournir aiſément un Calepin complet.
Qu'il regne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris ; Eh, qu'y voudrois-je faire?
Je ne ſçay ni tromper, ni feindre, ni mentir,
Et quand je le pourois, je n'y puis conſentir.
Je ne ſçai point en lâche eſſuyer les outrages
D'un Faquin orgueilleux qui vous tient à ſes gages;
De mes Sonnets flatteurs laſſer tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens & mes vers.
Pour un ſi bas employ ma Muſe eſt trop altiere.
Je ſuis ruſtique & fier, & j'ai l'ame groſſiere.

Je ne puis rien nommer, ſi ce n'eſt par ſon nom.
J'appelle un chat un chat, & Rolet un frippon.
De ſervir un Amant, je n'en ay pas l'adreſſe.
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtreſſe,
Et je ſuis à Paris, triſte, pauvre & reclus,
Ainſi qu'un corps ſans ame ou devenu perclus.
Mais pourquoi, dira-t-on, cette vertu ſauvage,
Qui court à l'hoſpital, & n'eſt plus en uſage?
La richeſſe permet une juſte fierté;
Mais il faut eſtre ſouple avec la pauvreté.
C'eſt par là qu'un Auteur, que preſſe l'indigence,
Peut des aſtres malins corriger l'influence,
Et que le Sort burleſque, en ce ſiecle de fer,
D'un Pédant, quand il veut, ſçait faire un Duc & Pair.
Ainſi de la Vertu la Fortune ſe jouë.
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de ſa rouë,
Qu'on verroit de couleurs bizarrement orné,
Conduire le carroſſe où l'on le voit traîné,
Si dans les droits du Roi ſa funeſte ſcience,
Par deux ou trois avis n'euſt ravagé la France.
Je ſçay qu'un juſte effroy l'éloignant de ces lieux,
L'a fait pour quelques mois diſparoiſtre à nos yeux:
Mais envain pour un temps une taxe l'exile:
On le verra bien-toſt pompeux en cette ville,
Marcher encor chargé des dépoüilles d'autruy,
Et jouïr du Ciel meſme irrité contre luy.
Tandis que Colletet crotté juſqu'à l'échine,
S'en va chercher ſon pain de cuiſine en cuiſine:
Sçavant en ce métier ſi cher aux beaux Eſprits,
Dont Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.
Il eſt vray que du Roy la bonté ſecourable
Jette enfin ſur la Muſe un regard favorable,

Et reparant du ſort l'aveuglement fatal,
Va tirer deſormais Phebus de l'hoſpital.
On doit tout eſperer d'un Monarque ſi juſte.
Mais ſans un Mecenas, à quoy ſert un Auguſte?
Et fait comme je ſuis, au ſiecle d'aujourd'huy,
Qui voudra s'abaiſſer à me ſervir d'appuy?
Et puis, comment percer cette foule effroyable
De Rimeurs affamez dont le nombre l'accable?
Qui, dés que ſa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et raviſſent un bien qu'on devoit aux derniers.
Comme on voit les Frelons, troupe lâche & ſterile,
Aller piller le miel que l'Abeille diſtile.
Ceſſons donc d'aſpirer à ce prix tant vanté,
Que donne la faveur à l'importunité.
Saint-Amand n'eut du ciel que ſa veine en partage :
L'habit qu'il eut ſur luy, fut ſon ſeul heritage :
Un lit & deux placets compoſoient tout ſon bien,
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avoit rien.
Mais quoy, las de traîner une vie importune
Il engagea ce rien pour chercher la Fortune,
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain eſpoir il parut à la Cour.
Qu'arriva-t-il enfin de ſa Muſe abuſée?
Il en revint couvert de honte & de riſée;
Et la Fiévre au retour terminant ſon deſtin,
Fit par avance en luy ce qu'auroit fait la Faim.
Un Poëte à la Cour fut jadis à la mode :
Mais des Fous aujourd'huy c'eſt le plus incommode:
Et l'Eſprit le plus beau, l'Auteur le plus poly,
N'y parviendra jamais au ſort de l'Angely.
Faut-il donc deſormais joüer un nouveau rôle?
Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole,

Et feüilletant Loüet alongé par Brodeau,
D'une robbe à longs plis balayer le Barreau?
Mais à ce feul penfer, je fens que je m'égare.
Moi? que j'aille crier dans ce païs barbare,
Où l'on voit tous les jours l'Innocence aux abois
Errer dans les détours d'un Dédale de lois,
Et dans l'amas confus des chicanes énormes,
Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes;
Où Patru gagne moins qu'Uot & Le Mazier,
Et dont les Cicerons fe font chez Pé-Fournier?
Avant qu'un tel deffein m'entre dans la penfée,
On poura voir la Seine à la Saint Jean glacée,
Arnauld à Charenton devenir Huguenot,
Saint-Sorlin Janfeniſte, & Saint-Pavin bigot.
Quittons donc pour jamais une Ville importune,
Où l'honneur eſt en guerre avecque la Fortune :
Où le Vice orgueilleux s'érige en Souverain,
Et va la mitre en teſte & la croſſe à la main :
Où la Science triſte, affreufe & délaiſſée,
Eſt par tout des bons lieux comme infame chaſſée:
Où le feul art en vogue eſt l'art de bien voler :
Où tout me choque : Enfin, où... je n'ofe parler.
Et quel Homme fi froid ne feroit plein de bile,
A l'afpect odieux des mœurs de cette Ville?
Qui pouroit les fouffrir? & qui, pour les blâmer,
Malgré Mufe & Phebus n'apprendroit à rimer?
Non, non, fur ce fujet, pour écrire avec grace,
Il ne faut point monter au fommet du Parnaffe,
Et fans aller rêver dans le double Vallon,
La colere fuffit, & vaut un Apollon.
Tout beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.
A quoi bon ces grands mots? Doucement, je vous prie,

Ou bien montez en Chaire, & là, comme un Docteur,
Allez de vos ſermons endormir l'Auditeur.
C'eſt là que bien ou mal, on a droit de tout dire.
  Ainſi parle un Eſprit qu'irrite la Satire,
Qui contre ſes defauts croit eſtre en ſeureté,
En raillant d'un Cenſeur la triſte auſterité :
Qui fait l'homme intrepide, & tremblant de foibleſſe,
Attend pour croire en Dieu que la fiévre le preſſe;
Et toûjours dans l'orage au Ciel levant les mains,
Dés que l'air eſt calmé, rit des foibles Humains.
Car de penſer alors qu'un Dieu tourne le monde,
Et regle les reſſorts de la machine ronde,
Ou qu'il eſt une vie au delà du trépas,
C'eſt là, tout haut du moins, ce qu'il n'avoûra pas.
  Pour moi qu'en ſanté même un autre Monde étonne,
Qui crois l'ame immortelle, & que c'eſt Dieu qui tonne,
Il vaut mieux, pour jamais me bannir de ce lieu.
Je me retire donc. Adieu, Paris, Adieu.

SATIRE II.

A M. DE MOLIERE.

RARE & fameux Eſprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail & la peine,
Pour qui tient Apollon tous ſes treſors ouverts,
Et qui ſçais à quel coin ſe marquent les bons vers.
Dans les combats d'eſprit ſçavant Maiſtre d'eſcrime,
Enſeigne-moi, Moliere, où tu trouves la rime.
On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher.
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher ;
Et ſans qu'un long détour t'arreſte, ou t'embarraſſe,
A peine as-tu parlé, qu'elle-même s'y place.
Mais moy qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes pechez, je croi, fit devenir Rimeur :
Dans ce rude métier, où mon eſprit ſe tuë,
Envain pour la trouver, je travaille & je ſuë.
Souvent j'ay beau réver du matin juſqu'au ſoir :
Quand je veux dire *blanc,* la quinteuſe dit *noir.*
Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure :
Si je penſe exprimer un Auteur ſans defaut,

La Raiſon dit Virgile, & la Rime Quinaut.
Enfin quoique je faſſe, ou que je veüille faire,
La bizarre toûjours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois ne pouvant la trouver,
Triſte, las, & confus, je ceſſe d'y réver :
Et maudiſſant vingt fois le Demon qui m'inſpire,
Je fais mille ſermens de ne jamais écrire :
Mais quand j'ai bien maudit & Muſes & Phebus,
Je la voi qui paroiſt quand je n'y penſe plus.
Auſſi-toſt, malgré moy, tout mon feu ſe rallume :
Je reprens ſur le champ le papier & la plume,
Et de mes vains ſermens perdant le ſouvenir,
J'attens de vers en vers qu'elle daigne venir.
Encor ſi pour rimer, dans ſa verve indiſcrette,
Ma Muſe au moins ſouffroit une froide epithete :
Je ferois comme un autre, & ſans chercher ſi loin,
J'aurois toûjours des mots pour les coudre au beſoin.
Si je loüois Philis, *En miracles feconde,*
Je trouverois bien toſt, *A nulle autre ſeconde.*
Si je voulois vanter un objet *Nompareil,*
Je mettrois à l'inſtant, *Plus beau que le Soleil.*
Enfin parlant toûjours d'*Aſtres* & de *Merveilles,*
De Chef-d'œuvres des Cieux, de *Beautez ſans pareilles,*
Avec tous ces beaux mots ſouvent mis au hazard,
Je pourois aiſément, ſans genie & ſans art,
Et tranſpoſant cent fois & le nom & le verbe,
Dans mes vers recouſus mettre en pieces Malherbe.
Mais mon eſprit tremblant ſur le choix de ſes mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
Et ne ſçauroit ſouffrir qu'une phraſe inſipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide.
Ainſi recommençant un ouvrage vingt fois,

Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.
Maudit ſoit le premier dont la verve inſenſée
Dans les bornes d'un vers renferma ſa penſée,
Et donnant à ſes mots une étroite priſon,
Voulut avec la rime enchaîner la raiſon.
Sans ce métier fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loiſir couleroient ſans envie,
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant;
Et comme un gras Chanoine, à mon aiſe & content,
Paſſer tranquillement, ſans ſouci, ſans affaire,
La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire.
Mon cœur exempt de ſoins, libre de paſſion,
Sçait donner une borne à ſon ambition,
Et fuyant des grandeurs la preſence importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune.
Et je ſerois heureux, ſi, pour me conſumer,
Un deſtin envieux ne m'avoit fait rimer.
Mais depuis le moment que cette freneſie
De ſes noires vapeurs troubla ma fantaiſie,
Et qu'un Démon jaloux de mon contentement,
M'inſpira le deſſein d'écrire poliment :
Tous les jours malgré moy, cloüé ſur un ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page,
Enfin paſſant ma vie en ce triſte métier,
J'envie en écrivant le ſort de Pelletier.
Bienheureux Scuderi, dont la fertile plume
Peut tous les mois ſans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il eſt vrai, ſans art & languiſſans,
Semblent eſtre formez en dépit du bon ſens :
Mais ils trouvent pourtant, quoiqu'on en puiſſe dire,
Un Marchand pour les vendre, & des Sots pour les lire.
Et quand la rime enfin ſe trouve au bout des vers,

Qu'importe que le reſte y ſoit mis de travers ?
Malheureux mille fois, celui dont la manie
Veut aux regles de l'art aſſervir ſon genie!
Un Sot en écrivant fait tout avec plaiſir :
Il n'a point en ſes vers l'embarras de choiſir ;
Et toûjours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en ſoi-même il s'admire.
Mais un Eſprit ſublime, en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver :
Et toûjours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaiſt à tout le monde, & ne ſçauroit ſe plaire.
Et Tel, dont en tous lieux chacun vante l'eſprit,
Voudroit pour ſon repos n'avoir jamais écrit.
Toi donc, qui vois les maux où ma Muſe s'abîme,
De grace, enſeigne-moy l'art de trouver la rime ;
Ou, puiſqu'enfin tes ſoins y ſeroient ſuperflus,
Moliere, enſeigne-moy l'art de ne rimer plus.

SATIRE III.

A. QUEL ſujet inconnu vous trouble & vous altere?
D'où vous vient aujourd'huy cet air ſombre & ſevere,
Et ce viſage enfin plus paſle qu'un Rentier,
A l'aſpect d'un arreſt qui retranche un quartier?
Qu'eſt devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans ſeuls, & de biſques nourie,
Où la joye en ſon luſtre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts?
Qui vous a pû plonger dans cette humeur chagrine?
A-t-on par quelque Edit reformé la cuiſine?
Ou quelque longue pluye, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos Vins & vos melons?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.
P. Ah! de grace, un moment, ſouffrez que je reſpire.
Je ſorts de chez un Fat, qui, pour m'empoiſonner,
Je penſe, exprés chez luy m'a forcé de diſner.
Je l'avois bien prévû. Depuis prés d'une année,
J'éludois tous les jours ſa pourſuite obſtinée.
Mais hier il m'aborde, & me ſerrant la main,

Ah! Monſieur, m'a-t-il dit, je vous attens demain.
N'y manquez pas au moins. J'ay quatorze bouteilles
D'un vin vieux... Boucingo n'en a point de pareilles:
Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Villandry priſeroit ſa ſéve, & ſa verdeur.
Moliere avec Tartuffe* y doit joüer ſon rôle :
Et Lambert**, qui plus eſt, m'a donné ſa parole.
C'eſt tout dire en un mot, & vous le connoiſſez.
Quoy Lambert? Oüi, Lambert. A demain. C'eſt aſſez.
Ce matin donc, ſéduit par ſa vaine promeſſe
J'y cours, midy ſonnant, au ſortir de la Meſſe.
A peine eſtois-je entré, que ravy de me voir,
Mon Homme en m'embraſſant, m'eſt venu recevoir,
Et montrant à mes yeux une allegreſſe entiere,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Moliere :
Mais puiſque je vous voy, je me tiens trop content.
Vous eſtes un brave homme : Entrez. On vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnoiſſant ma faute,
Je le ſuis en tremblant dans une chambre haute,
Où malgré les volets, le Soleil irrité
Formoit un poëſle ardent au milieu de l'Eſté.
Le couvert eſtoit mis dans ce lieu de plaiſance,
Où j'ay trouvé d'abord, pour toute connoiſſance,
Deux nobles Campagnards grands lecteurs de Romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs complimens.
J'enrageois. Cependant on apporte un potage.

* Le Tartuffe en ce temps-là avoit eſté deffendu, & tout le monde vouloit avoir Moliere, pour le luy entendre reciter.

** Lambert le fameux Muſicien eſtoit un fort bon Homme, qui promettoit à tout le monde : mais qui ne venoit jamais.

Un coq y paroiſſoit en pompeux équipage,
Qui changeant ſur ce plat & d'eſtat & de nom,
Par tous les Conviez s'eſt appellé chappon.
Deux aſſiettes ſuivoient, dont l'une eſtoit ornée
D'une langue en ragouſt de perſil couronnée :
L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beure gluant inondoit tous les bords.
On s'aſſied : mais d'abord noſtre Troupe ſerrée
Tenoit à peine autour d'une table quarrée,
Où chacun, malgré ſoy, l'un ſur l'autre porté,
Faiſoit un tour à gauche, & mangeoit de coſté.
Jugez en cet eſtat, ſi je pouvois me plaire,
Moy qui ne conte rien ni le vin, ni la chere;
Si l'on n'eſt plus au large aſſis en un feſtin,
Qu'aux ſermons de Caſſaigne, ou de l'Abbé Cotin.
Noſtre Hoſte, cependant, s'adreſſant à la Troupe :
Que vous ſemble, a-t-il dit, du gouſt de cette ſoupe?
Sentez-vous le citron, dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'œufs meſlez dans du verjus?
Ma foy, vive Mignot, & tout ce qu'il appreſte!
Les cheveux cependant me dreſſoient à la teſte :
Car Mignot, c'eſt tout dire, & dans le monde entier,
Jamais empoiſonneur ne ſçeut mieux ſon métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine & du geſte,
Penſant qu'au moins le vin dûſt reparer le reſte.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'abord,
Un Laquais effronté m'apporte un rouge bord,
D'un Auvernat fumeux, qui mêlé de Lignage,
Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage;
Et qui rouge & vermeil, mais fade & doucereux,
N'avoit rien qu'un gouſt plat, & qu'un déboire affreux
A peine ay-je ſenti cette liqueur traîtreſſe,

Que de ces vins meſlez j'ay reconnu l'adreſſe.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foiſon,
J'eſperois adoucir la force du poiſon.
Mais qui l'auroit penſé? pour comble de diſgrace,
Par le chaud qu'il faiſoit nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'Eſté!
Au mois de Juin! Pour moy, j'eſtois ſi tranſporté,
Que donnant de fureur tout le feſtin au Diable,
Je me ſuis veu vingt fois preſt à quitter la table;
Et dûſt-on m'appeller & fantaſque & bouru,
J'allois ſortir enfin, quand le roſt a paru.
Sur un liévre flanqué de ſix poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domeſtiques,
Qui dés leur tendre enfance élevez dans Paris,
Sentoient encor le chou dont ils furent nouris.
Autour de cet amas de viandes entaſſées,
Regnoit un long cordon d'aloüetes preſſées :
Et ſur les bords du plat, ſix pigeons étalez
Preſentoient pour renfort leurs ſqueletes brûlez.
A coſté de ce plat paroiſſoient deux ſalades,
L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin ſaiſiſſoit l'odorat,
Et nageoit dans des flots de vinaigre roſat.
Tous mes Sots à l'inſtant changeant de contenance,
Ont loüé du feſtin la ſuperbe ordonnance :
Tandis que mon Faquin, qui ſe voyoit priſer,
Avec un ris moqueur les prioit d'excuſer.
Sur tout certain Hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce feſtin, conduit par la fumée,
Et qui s'eſt dit Profés dans l'ordre des Coſteaux*,

* Ce nom fut donné à trois grands Seigneurs tenant

A fait en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir, avec ſa mine étique,
Son rabat jadis blanc, & ſa perruque antique,
En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons Cauchois en ſuperbes ramiers;
Et pour flatter noſtre Hoſte, obſervant ſon viſage,
Compoſer ſur ſes yeux, ſon geſte & ſon langage.
Quand noſtre Hoſte charmé, m'aviſant ſur ce point,
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'huy l'ame toute inquiette,
Et les morceaux entiers reſtent ſur vôtre aſſiette.
Aimez-vous la muſcade? On en a mis par tout.
Ah! Monſieur, ces poulets ſont d'un merveilleux goût.
Ces pigeons ſont dodus, mangez ſur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche & molle.
Ma foy, tout eſt paſſable, il le faut confeſſer;
Et Mignot aujourd'huy s'eſt voulu ſurpaſſer.
Quand on parle de ſauſſe il faut qu'on y raffine.
Pour moy, j'aime ſur tout que le poivre y domine:
J'en ſuis fourni, Dieu ſçait, & j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux diſcours, j'eſtois comme une pierre,
Ou comme la Statuë eſt au feſtin de Pierre;
Et ſans dire un ſeul mot, j'avalois au hazard,
Quelque aîle de poulet, dont j'arrachois le lard.
Cependant mon Hableur, avec une voix haute,
Porte à mes Campagnards la ſanté de noſtre Hoſte:
Qui tous deux pleins de joye, en jettant un grand cri,

table, qui eſtoient partagez ſur l'eſtime qu'on devoit faire des vins des côteaux des environs de Reims. Ils avoient chacun leurs partiſans.

Avec un rouge bord acceptent ſon deffi.
Un ſi galant exploit réveillant tout le mónde,
On a porté par tout des verres à la ronde,
Où les doigts des Laquais dans la craſſe tracez
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincez.
Quand un des Conviez, d'un ton mélancolique,
Lamentant triſtement une chanſon bachique;
Tous mes Sots à la fois ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, ſe mettent à chanter.
La Muſique ſans doute eſtoit rare & charmante :
L'un traîne en longs fredons une voix glapiſſante,
Et l'autre l'appuyant de ſon aigre fauſſet,
Semble un violon faux qui jure ſous l'archet.
Sur ce point, un jambon d'aſſez maigre apparence,
Arrive ſous le nom de jambon de Mayence.
Un Valet le portoit, marchant à pas contez,
Comme un Recteur ſuivi des quatre Facultez.
Deux Marmitons craſſeux reveſtus de ſerviettes,
Luy ſervoient de Maſſiers, & portoient deux aſſiettes,
L'une de champignons, avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verds, qui ſe noyoient dans l'eau.
Un ſpectacle ſi beau ſurprenant l'aſſemblée,
Chez tous les Conviez la joye eſt redoublée :
Et la troupe à l'inſtant, ceſſant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'eſt miſe à raiſonner.
Le vin au plus müet fourniſſant des paroles,
Chacun a debité ſes maximes frivoles,
Reglé les intereſts de chaque Potentat,
Corrigé la Police, & reformé l'Eſtat;
Puis de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.
Enfin, laiſſant en paix tous ces peuples divers,

De propos en propos on a parlé de Vers.
Là, tous mes Sots enflez d'une nouvelle audace,
Ont jugé des Auteurs en maiſtres du Parnaſſe.
Mais noſtre Hoſte ſur tout, pour la juſteſſe & l'art,
Elevoit juſqu'au ciel Theophile & Ronſard.
Quand un des Campagnards relevant ſa mouſtache,
Et ſon feutre à grands poils ombragé d'un pennache,
Impoſe à tous ſilence, & d'un ton de Docteur,
Morbleu, dit-il, la Serre eſt un charmant Auteur!
Ses vers ſont d'un beau ſtile, & ſa proſe eſt coulante.
La Pucelle eſt encore une œuvre bien galante,
Et je ne ſçay pourquoy je baaille en la liſant.
Le Païs ſans mentir, eſt un bouffon plaiſant :
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foy, le jugement ſert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille eſt joli quelquefois.
En verité pour moy, j'aime le beau François.
Je ne ſçay pas pourquoy l'on vante l'Alexandre :
Ce n'eſt qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre :
Les Heros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et juſqu'à *je vous hais,* tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine ſatire,
Qu'un jeune Homme... Ah! je ſçai ce que vous voulez dire,
A répondu noſtre Hoſte, *Un Auteur ſans defaut,*
La Raiſon dit Virgile, & la Rime Quinaut.
Juſtement. A mon gré, la piece eſt aſſez plate :
Et puis blâmer Quinaut... Avez-vous vû l'Aſtrate?
C'eſt là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Sur tout l'*Anneau Royal* me ſemble bien trouvé.
Son ſujet eſt conduit d'une belle maniere,
Et chaque acte en ſa piece eſt une piece entiere :
Je ne puis plus ſouffrir ce que les autres font.

Il eſt vray que Quinaut eſt un Eſprit profond :
A repris certain Fat, qu'à ſa mine diſcrete
Et ſon maintien jaloux j'ay reconnu Poëte :
Mais il en eſt pourtant, qui le pouroient valoir.
Ma foy ce n'eſt pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon Campagnard avec une voix claire,
Et déja tout boüillant de vin & de colere.
Peut-eſtre, a dit l'Auteur paſliſſant de couroux,
Mais vous, pour en parler vous y connoiſſez-vous?
Mieux que vous mille fois, dit le Noble en furie.
Vous? mon Dieu, mêlez-vous de boire je vous prie,
A l'Auteur ſur le champ aigrement reparti.
Je ſuis donc un Sot? Moy? vous en avez menti,
Reprend le Campagnard, & ſans plus de langage,
Luy jette pour déffi ſon aſſiette au viſage.
L'autre eſquive le coup, & l'aſſiette volant
S'en va frapper le mur & revient en roulant.
A cet affront, l'Auteur ſe levant de la table,
Lance à mon Campagnard un regard effroyable :
Et chacun vainement ſe ruant entre-deux,
Nos Braves s'acrochant ſe prennent aux cheveux.
Auſſi-toſt ſous leurs pieds les tables renverſées,
Font voir un long débris de bouteilles caſſées :
Envain à lever tout les Valets ſont fort prompts,
Et les ruiſſeaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arreſter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les ſepare,
Et leur premiere ardeur paſſant en un moment,
On a parlé de paix & d'accommodement.
Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conſpire,
J'ay gagné doucement la porte ſans rien dire,
Avec un bon ferment, que ſi pour l'avenir,

En pareille cohuë on me peut retenir,
Je confens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moy deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hyvers,
Et qu'à peine au mois d'Aouſt l'on mange des pois vers.

SATIRE IV.

A MONSIEUR L'ABBÉ LE VAYER.

D'ou vient, cher le Vayer, que l'Homme le moins ſage
Croit toûjours ſeul avoir la ſageſſe en partage :
Et qu'il n'eſt point de Fou, qui par belles raiſons
Ne loge ſon voiſin aux Petites-Maiſons?
  Un Pédant enyvré de ſa vaine ſcience,
Tout heriſſé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans ſa teſte entaſſez, n'a ſouvent fait qu'un Sot,
Croit qu'un livre fait tout, & que ſans Ariſtote
La raiſon ne voit gouſte, & le bon ſens radote.
  D'autre part un Galant, de qui tout le métier
Eſt de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller à l'abry d'une perruque blonde,
De ſes froides douceurs fatiguer le beau monde,
Condamne la ſcience, & blâmant tout écrit,
Croit qu'en luy l'ignorance eſt un titre d'eſprit :
Que c'eſt des gens de Cour le plus beau privilege,
Et renvoye un Sçavant dans le fond d'un college.

Un Bigot orgueilleux, qui dans ſa vanité,
Croit duper juſqu'à Dieu par ſon zele affecté,
Couvrant tous ſes défauts d'une ſainte apparence,
Damne tous les Humains de ſa pleine puiſſance.
Un Libertin d'ailleurs, qui ſans ame & ſans foy,
Se fait de ſon plaiſir une ſuprême loy,
Tient que ces vieux propos, de démons & de flammes,
Sont bons pour eſtonner des enfans & des femmes;
Que c'eſt s'embarraſſer de ſoucis ſuperflus,
Et qu'enfin tout Devot a le cerveau perclus.
En un mot qui voudroit épuiſer ces matieres,
Peignant de tant d'eſprits les diverſes manieres :
Il compteroit plûtoſt, combien dans un Printemps,
Deſnaud & l'antimoine ont fait mourir de gens :
Et combien la Neveu devant ſon mariage,
A de fois au public vendu ſon P***.
Mais, ſans errer envain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma penſée en deux mots;
N'en déplaiſe à ces Fous nommez Sages de Grece;
En ce monde il n'eſt point de parfaite ſageſſe.
Tous les hommes ſont fous : & malgré tous leurs ſoins,
Ne different entre Eux que du plus ou du moins.
Comme on voit qu'en un bois, que cent routes ſeparent,
Les voyageurs ſans guide aſſez ſouvent s'égarent;
L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement,
La meſme erreur les fait errer diverſement.
Chacun ſuit dans le monde une route incertaine,
Selon que ſon erreur le jouë & le promene;
Et Tel y fait l'habile & nous traite de fous,
Qui ſous le nom de ſage eſt le plus fou de tous.
Mais quoy que ſur ce point la Satire publie,
Chacun veut en ſageſſe ériger ſa folie,

Et ſe laiſſant regler à ſon eſprit tortu,
De ſes propres defauts ſe fait une vertu.
Ainſi, cela ſoit dit pour qui veut ſe connaître,
Le plus ſage eſt celuy qui ne penſe point l'eſtre :
Qui toûjours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde ſoy-meſme en ſevere Cenſeur,
Rend à tous ſes defauts une exacte juſtice,
Et fait ſans ſe flatter le procés à ſon vice.
Mais chacun pour ſoy-meſme eſt toûjours indulgent.
Un Avare idolâtre, & fou de ſon argent,
Rencontrant la diſette au ſein de l'abondance,
Appelle ſa folie une rare prudence,
Et met toute ſa gloire, & ſon ſouverain bien,
A groſſir un tréſor qui ne luy ſert de rien.
Plus il le voit accrû, moins il en ſçait l'uſage.
Sans mentir, l'avarice eſt une étrange rage,
Dira cet autre Fou non moins privé de ſens,
Qui jette, furieux, ſon bien à tous venans,
Et dont l'ame inquiete à ſoy-meſme importune,
Se fait un embarras de ſa bonne fortune.
Qui des deux en effet eſt le plus aveuglé?
L'un & l'autre à mon ſens ont le cerveau troublé,
Répondra chez Fredoc, ce Marquis ſage & prude,
Et qui ſans ceſſe au jeu, dont il fait ſon étude,
Attendant ſon deſtin, d'un quatorze ou d'un ſept,
Voit ſa vie ou ſa mort ſortir de ſon cornet.
Que ſi d'un ſort fâcheux la maligne inconſtance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance :
Vous le verrez bien-toſt les cheveux heriſſez,
Et les yeux vers le Ciel de fureur élancez,
Ainſi qu'un Poſſedé que le Preſtre exorciſe,
Feſter dans ſes ſermens tous les Saints de l'Egliſe.

Qu'on le lie, ou je crains, à ſon air furieux,
Que ce nouveau Titan n'eſcalade les Cieux.
Mais laiſſons-le plûtoſt en proye à ſon caprice,
Sa folie, auſſi-bien, luy tient lieu de ſupplice.
Il eſt d'autres erreurs, dont l'aimable poiſon
D'un charme bien plus doux enyvre la raiſon :
L'eſprit dans ce nectar heureuſement s'oublie.
Chapelain veut rimer, & c'eſt là ſa folie.
Mais bien que ſes durs vers d'epithetes enflez,
Soient des moindres Grimauds chez Ménage ſiflez :
Luy-meſme il s'applaudit, & d'un eſprit tranquille,
Prend le pas au Parnaſſe au deſſus de Virgile.
Que feroit-il, helas! ſi quelque Audacieux
Alloit pour ſon malheur luy déſiller les yeux :
Luy faiſant voir ces vers & ſans force & ſans graces,
Montez ſur deux grands mots, comme ſur deux échaſſes;
Ces termes ſans raiſon l'un de l'autre écartez,
Et ces froids ornemens à la ligne plantez?
Qu'il maudiroit le jour où ſon ame inſenſée
Perdit l'heureuſe erreur qui charmoit ſa penſée!
Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme ſenſé,
D'un mal aſſez bizarre eut le cerveau bleſſé :
S'imaginant ſans ceſſe, en ſa douce manie,
Des Eſprits bien-heureux entendre l'harmonie.
Enfin un Medecin fort expert en ſon art,
Le guerit par adreſſe, ou plûtoſt par hazard.
Mais voulant de ſes ſoins exiger le ſalaire :
Moy? vous payer? luy dit le Bigot en colere,
Vous, dont l'art infernal, par des ſecrets maudits,
En me tirant d'erreur m'ôte du Paradis.
J'approuve ſon couroux. Car, puiſqu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la Raiſon eſt le pire.

C'eſt Elle qui farouche, au milieu des plaiſirs,
D'un remords importun vient brider nos deſirs.
La Fâcheuſe a pour nous des rigueurs ſans pareilles;
C'eſt un Pedant qu'on a ſans ceſſe à ſes oreilles,
Qui toûjours nous gourmande, & loin de nous toucher,
Souvent, comme Joly, perd ſon temps à preſcher.
Envain certains Rêveurs nous l'habillent en reine,
Veulent ſur tous nos ſens la rendre ſouveraine,
Et s'en formant en terre une divinité,
Penſent aller par Elle à la felicité.
C'eſt Elle, diſent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces diſcours, il eſt vrai, ſont fort beaux dans un livre.
Je les eſtime fort : mais je trouve en effet,
Que le plus fou ſouvent eſt le plus ſatisfait.

SATIRE V.

A M. LE MARQUIS DE DANGEAU.

La Nobleſſe, Dangeau, n'eſt pas une chimere;
Quand ſous l'étroite loi d'une vertu ſevere,
Un homme iſſu d'un ſang fecond en Demi-Dieux,
Suit, comme toy, la trace où marchoient ſes ayeux.
Mais je ne puis ſouffrir qu'un Fat, dont la molleſſe
N'a rien pour s'appuier qu'une vaine nobleſſe,
Se pare inſolemment du merite d'autruy,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de Luy.
Je veux que la valeur de ſes ayeux antiques,
Ait fourni de matiere aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de lys doté leur écuſſon.
Que ſert ce vain amas d'une inutile gloire ?
Si de tant de Heros celebres dans l'Hiſtoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,
Que de vieux parchemins qu'ont épargnez les vers :
Si tout ſorti qu'il eſt d'une ſource divine,
Son cœur dément en luy ſa ſuperbe origine :

Et n'ayant rien de grand qu'une ſotte fierté,
S'endort dans une lâche & molle oiſiveté?
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance,
Vanter le faux éclat de ſa haute naiſſance;
On diroit que le Ciel eſt ſoûmis à ſa loi,
Et que Dieu l'a paiſtri d'autre limon que moi.
Dites-nous, grand Heros, Eſprit rare & ſublime,
Entre tant d'Animaux, qui ſont ceux qu'on eſtime?
On fait cas d'un Courſier, qui fier & plein de cœur,
Fait paroître en courant ſa boüillante vigueur:
Qui jamais ne ſe laſſe, & qui dans la carriere
S'eſt couvert mille fois d'une noble pouſſiere:
Mais la poſterité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'eſt qu'une roſſe, eſt venduë au hazard,
Sans reſpect des ayeux dont elle eſt deſcenduë,
Et va porter la malle, ou tirer la charuë.
Pourquoy donc voulez-vous que par un ſot abus,
Chacun reſpecte en vous un honneur qui n'eſt plus?
On ne m'ébloüit point d'une apparence vaine.
La vertu, d'un cœur noble eſt la marque certaine.
Si vous eſtes ſorti de ces Heros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zele pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Reſpectez-vous les loix? Fuyez-vous l'injuſtice?
Sçavez-vous pour la gloire oublier le repos?
Et dormir en plein champ le harnois ſur le dos?
Je vous connois pour Noble à ces illuſtres marques.
Alors ſoyez iſſu des plus fameux Monarques;
Venez de mille ayeux; & ſi ce n'eſt aſſez,
Feüilletez à loiſir tous les ſiecles paſſez,
Voyez de quel Guerrier il vous plaiſt de deſcendre;
Choiſiſſez de Ceſar, d'Achille, ou d'Alexandre:

Envain un faux Cenſeur voudroit vous dementir,
Et ſi vous n'en ſortez, vous en devez ſortir.
Mais fuſſiez-vous iſſu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une baſſeſſe indigne;
Ce long amas d'ayeux que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
Ne ſert plus que de jour à voſtre ignominie.
Envain tout fier d'un ſang que vous des-honnorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms reverez.
Envain vous vous couvrez des vertus de vos Peres :
Ce ne ſont à mes yeux que de vaines chimeres.
Je ne voi rien en vous qu'un lâche, un impoſteur,
Un traiſtre, un ſcelerat, un perfide, un menteur,
Un fou, dont les accés vont juſqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illuſtre une branche pourie.
Je m'emporte peut-eſtre, & ma Muſe en fureur
Verſe dans ſes diſcours trop de fiel & d'aigreur.
Il faut avec les Grands un peu de retenuë.
Hé bien, je m'adoucis. Vôtre race eſt connuë.
Depuis quand? Répondez. Depuis mille ans entiers;
Et vous pouvez fournir deux fois ſeize quartiers.
C'eſt beaucoup : Mais enfin les preuves en ſont claires,
Tous les livres ſont pleins des titres de vos Peres;
Leurs noms ſont échappez du naufrage des temps :
Mais qui m'aſſurera, qu'en ce long cercle d'ans,
A leurs fameux Epoux vos Ayeules fideles,
Aux douceurs des Galands furent toûjours rebelles?
Et comment ſçavez-vous, ſi quelque Audacieux
N'a point interrompu le cours de vos Ayeux;
Et ſi leur ſang tout pur avecque leur nobleſſe,
Eſt paſſé juſqu'à vous de Lucrece en Lucrece?

Que maudit ſoit le jour, où cette vanité
Vint ici de nos mœurs ſoüiller la pureté!
Dans les temps bienheureux du monde en ſon enfance
Chacun mettoit ſa gloire en ſa ſeule innocence.
Chacun vivoit content, & ſous d'égales loix.
Le Merite y faiſoit la nobleſſe & les Rois;
Et ſans chercher l'appui d'une naiſſance illuſtre,
Un Heros de ſoi-même empruntoit tout ſon luſtre.
Mais enfin, par le temps le Merite avili
Vit l'honneur en roture, & le vice annobli :
Et l'Orgueil d'un faux titre appuyant ſa foibleſſe
Maîtriſa les Humains ſous le nom de Nobleſſe.
De là vinrent en foule & Marquis & Barons.
Chacun pour ſes vertus n'offrit plus que des noms.
Auſſi-toſt maint Eſprit fecond en réveries,
Inventa le blazon avec les armoiries;
De ſes termes obſcurs fit un langage à part,
Compoſa tous ces mots de *Cimier* & d'*Ecart,*
De *Pal,* de *Contrepal,* de *Lambel,* & de *Face,*
Et tout ce que Segond dans ſon Mercure entaſſe.
Une vaine folie enyvrant la raiſon,
L'Honneur triſte & honteux ne fut plus de ſaiſon.
Alors, pour ſoûtenir ſon rang & ſa naiſſance,
Il falut étaler le luxe & la dépence;
Il falut habiter un ſuperbe palais,
Faire par les couleurs diſtinguer ſes valets :
Et traînant en tous lieux de pompeux équipages
Le Duc & le Marquis ſe reconnut aux Pages.
Bien-toſt, pour ſubſiſter, la Nobleſſe ſans bien
Trouva l'art d'emprunter, & de ne rendre rien;
Et bravant des Sergens la timide cohorte,
Laiſſa le Creancier ſe morfondre à ſa porte.

Mais pour comble, à la fin le Marquis en prifon,
Sous le faix des procés vit tomber fa maifon.
Alors, le Noble altier preffé de l'Indigence,
Humblement du Faquin rechercha l'alliance;
Avec luy trafiquant d'un nom fi precieux,
Par un lâche contract vendit tous fes Ayeux,
Et corrigeant ainfi la fortune ennemie,
Rétablit fon honneur à force d'infamie.
Car fi l'éclat de l'or ne releve le fang,
Envain l'on fait briller la fplendeur de fon rang.
L'amour de vos ayeux paffe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.
Mais quand un Homme eft riche, il vaut toûjours fon prix :
Et l'euft-on vû porter la mandille à Paris,
N'euft-il de fon vrai nom ni titre ni memoire,
D'Hozier luy trouvera cent ayeux dans l'hiftoire.
Toi donc, qui de merite & d'honneurs revêtu,
Des écueils de la Cour as fauvé ta vertu,
Dangeau, qui dans le rang où nôtre Roy t'appelle,
Le vois toûjours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par foi, que par l'éclat des lis,
Dédaigner tous ces Rois dans la pourpre amollis :
Fuir d'un honteux loifir la douceur importune :
A fes fages confeils affervir la Fortune;
Et de tout fon bonheur ne devant rien qu'à foi,
Montrer à l'Univers ce que c'eft qu'eftre Roi.
Si tu veux te couvrir d'un éclat legitime,
Va par mille beaux faits meriter fon eftime.
Sers un fi noble Maiftre; & fais voir qu'aujourd'hu
Ton Prince a des Sujets qui font dignes de lui.

SATIRE VI.

Qui frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?
Eſt-ce donc pour veiller qu'on ſe couche à Paris ?
Et quel fâcheux Demon durant les nuits entieres,
Raſſemble ici les chats de toutes les goutieres ?
J'ai beau ſauter du lit plein de trouble & d'effroi,
Je penſe qu'avec eux tout l'Enfer eſt chez moi.
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie :
L'autre roule ſa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'eſt pas tout encor. Les ſouris & les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moi, durant la nuit obſcure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'Abbé de Pure.
Tout conſpire à la fois à troubler mon repos :
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voiſinage :
Qu'un affreux Serrurier, que le Ciel en couroux
A fait, pour mes pechez, trop voiſin de chez nous,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il appreſte,
De cent coups de marteau me va fendre la teſte.
J'entens déja par tout les charettes courir,

Les mâçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs mille cloches émuës,
D'un funebre concert font retentir les nuës,
Et ſe mélant au bruit de la greſle & des vents,
Pour honnorer les morts, font mourir les vivans.
Encor je benirois la bonté ſouveraine,
Si le Ciel à ces maux avoit borné ma peine :
Mais ſi ſeul en mon lit je peſte avec raiſon,
C'eſt encor pis vingt fois en quittant la maiſon.
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la preſſe
D'un peuple d'importuns qui fourmillent ſans ceſſe ;
L'un me heurte d'un ais, dont je ſuis tout froiſſé :
Je vois d'un autre coup mon chappeau renverſé.
Là d'un enterrement la funebre ordonnance,
D'un pas lugubre & lent vers l'Egliſe s'avance :
Et plus loin des Laquais, l'un l'autre s'agaçans,
Font aboyer les chiens, & jurer les paſſans.
Des Paveurs en ce lieu me bouchent le paſſage.
Là je trouve une croix de funeſte preſage :
Et des Couvreurs grimpez au toit d'une maiſon,
En font pleuvoir l'ardoiſe & la tuile à foiſon.
Là ſur une charette une poutre branlante
Vient menacer de loin la foule qu'elle augmente :
Six chevaux attelez à ce fardeau peſant,
Ont peine à l'émouvoir ſur le pavé gliſſant :
D'un carroſſe en paſſant il accroche une rouë ;
Et du choc le renverſe en un grand tas de bouë.
Quand un autre à l'inſtant s'efforçant de paſſer,
Dans le meſme embarras ſe vient embarraſſer :
Vingt carroſſes bien-toſt arrivant à la file,
Y ſont en moins de rien ſuivis de plus de mille :
Et pour ſurcroiſt de maux, un ſort malencontreux

Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun pretend paſſer : l'un mugit, l'autre jure :
Des mulets en ſonnant augmentent le murmure.
Auſſi-toſt cent chevaux dans la foule appellez,
De l'embarras qui croiſt ferment les défilez,
Et par tout des paſſans enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris pouſſez confuſément.
Dieu, pour s'y faire ouïr, tonneroit vainement.
Moy donc, qui dois ſouvent en certain lieu me rendre,
Le jour déja baiſſant, & qui ſuis las d'attendre,
Ne ſçachant plus tantoſt à quel Saint me voüer,
Je me mets au hazard de me faire roüer.
Je ſaute vingt ruiſſeaux, j'eſquive, je me pouſſe :
Guenaud ſur ſon cheval en paſſant m'éclabouſſe ;
Et n'oſant plus paroiſtre en l'état où je ſuis,
Sans ſonger où je vais, je me ſauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'eſſuie,
Souvent, pour m'achever, il ſurvient une pluie.
On diroit que le Ciel qui ſe fond tout en eau,
Veüille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverſer la ruë, au milieu de l'orage,
Un ais ſur deux pavez forme un étroit paſſage :
Le plus hardy Laquais n'y marche qu'en tremblant.
Il faut pourtant paſſer ſur ce pont chancelant,
Et les nombreux torrens qui tombent des goutieres,
Groſſiſſant les ruiſſeaux, en ont fait des rivieres.
J'y paſſe en trébuchant; mais malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.
Car ſi-toſt que du ſoir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques,
Que retiré chez luy, le paiſible Marchand

Va revoir ſes billets, & compter ſon argent;
Que dans le Marché-neuf tout eſt calme & tranquille;
Les Voleurs à l'inſtant s'emparent de la Ville.
Le bois le plus funeſte & le moins frequenté,
Eſt, au prix de Paris, un lieu de ſeureté.
Malheur donc à celuy qu'une affaire impréveuë
Engage un peu trop tard au détour d'une ruë.
Bien-toſt quatre Bandits luy ſerrant les coſtez:
La bourſe: il faut ſe rendre; ou bien non, reſiſtez:
Afin que voſtre mort de tragique memoire,
Des maſſacres fameux aille groſſir l'Hiſtoire.
Pour moy fermant ma porte, & cedant au ſommeil,
Tous les jours je me couche avecque le Soleil.
Mais en ma chambre à peine ay-je éteint la lumiere,
Qu'il ne m'eſt plus permis de fermer la paupiere.
Des Filoux effrontez, d'un coup de piſtolet,
Ebranlent ma Feneſtre, & percent mon vôlet.
J'entens crier par tout, au meurtre, on m'aſſaſſine;
Ou, le feu vient de prendre à la maiſon voiſine.
Tremblant & demi-mort je me leve à ce bruit,
Et ſouvent ſans pourpoint, je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flamme en ondes ſe déploye,
Fait de noſtre quartier une ſeconde Troye;
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin, ſous mille crocs la maiſon abyſmée,
Entraîne auſſi le feu qui ſe perd en fumée.
Je me retire donc encor pâle d'effroi:
Mais le jour eſt venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour repoſer un effort inutile:
Ce n'eſt qu'à prix d'argent qu'on dort en cette Ville,
Il faudroit dans l'enclos d'un vaſte logement,

Avoir loin de la ruë un autre appartement.
Paris eſt pour un Riche un païs de Cocagne:
Sans ſortir de la ville, il trouve la campagne :
Il peut dans ſon jardin tout peuplé d'arbres verds,
Receler le printemps au milieu des hyvers,
Et foulant le parfum de ſes plantes fleuries,
Aller entretenir ſes douces réveries.
Mais moi, grace au deſtin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, & comme il plaiſt à Dieu.

SATIRE VII.

Muse, changeons de ſtile, & quittons la Satire:
C'eſt un méchant métier que celuy de médire:
A l'Auteur qui l'embraſſe il eſt toûjours fatal.
Le mal qu'on dit d'autruy, ne produit que du mal.
Maint Poëte aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie.
Et tel mot, pour avoir réjoüi le Lecteur,
A coûté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.
Un éloge ennuyeux, un froid panegyrique,
Peut pourir à ſon aiſe au fond d'une boutique,
Ne craint point du Public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
Mais un Auteur malin, qui rit, & qui fait rire,
Qu'on blâme en le liſant, & pourtant qu'on veut lire:
Dans ſes plaiſans accés qui ſe croit tout permis,
De ſes propres Rieurs ſe fait des ennemis.
Un diſcours trop ſincére aiſément nous outrage.
Chacun dans ce miroir penſe voir ſon viſage,
Et Tel en vous liſant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'ame, & vous craint & vous hait.
Muſe, c'eſt donc envain que la main vous démange.

S'il faut rimer icy, rimons quelque loüange,
Et cherchons un Heros parmi cet univers,
Digne de noſtre encens, & digne de nos vers.
Mais à ce grand effort envain je vous anime.
Je ne puis pour loüer rencontrer une rime.
Dés que j'y veux rêver, ma veine eſt aux abois.
J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,
Que des vers plus forcez que ceux de la Pucelle:
Je penſe eſtre à la geſne, & pour un tel deſſein,
La plume & le papier reſiſtent à ma main.
Mais quand il faut railler, j'ay ce que je ſouhaite:
Alors certes alors, je me connois Poëte.
Phébus, dés que je parle, eſt preſt à m'exaucer.
Mes mots viennent ſans peine, & courent ſe placer.
Faut-il peindre un frippon fameux dans cette Ville?
Ma main, ſans que j'y rêve, écrira Raumaville.
Faut-il d'un ſot parfait montrer l'original?
Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal.
Je ſens que mon eſprit travaille de genie.
Faut-il d'un froid Rimeur dépeindre la manie?
Mes vers, comme un torrent, coulent ſur le papier.
Je rencontre à la fois Perrin & Pelletier,
Bonnecorſe, Pradon, Colletet, Titreville,
Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
Auſſi-toſt je triomphe, & ma Muſe en ſecret
S'eſtime & s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
C'eſt envain qu'au milieu de ma fureur extrême,
Je me fais quelquefois des leçons à moi-même.
Envain je veux au moins faire grace à quelqu'un,
Ma plume auroit regret d'en épargner aucun :
Et ſi-toſt qu'une fois la verve me domine,

Tout ce qui s'offre à moy paſſe par l'étamine.
Le Merite pourtant m'eſt toûjours precieux:
Mais tout Fat me déplaiſt & me bleſſe les yeux.
Je le pourſuis par tout comme un chien fait ſa proye,
Et ne le ſens jamais, qu'auſſi-toſt je n'aboye.
Enfin ſans perdre temps en de ſi vains propos,
Je ſçai coudre une rime au bout de quelques mots:
Souvent j'habille en vers une maligne proſe:
C'eſt par là que je vaux, ſi je vaux quelque choſe.
Ainſi, ſoit que bien-toſt, par une dure loy,
La Mort d'un vol affreux vienne fondre ſur moy;
Soit que le Ciel me garde un cours long & tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
Deuſt ma Muſe par là choquer tout l'Univers,
Riche, gueux, triſte ou gay, je veux faire des vers.
Pauvre Eſprit, dira-t-on, que je plains ta folie!
Modére ces boüillons de ta melancolie,
Et garde qu'un de ceux que tu penſes blâmer,
N'éteigne dans ton ſang cette ardeur de rimer.
Hé quoy? lors qu'autrefois Horace aprés Lucile,
Exhaloit en bons mots les vapeurs de ſa bile,
Et vangeant la vertu par des traits éclatans,
Alloit oſter le maſque aux vices de ſon temps:
Ou bien quand Juvenal de ſa mordante plume,
Faiſant couler des flots de fiel & d'amertume,
Gourmandoit en couroux tout le peuple Latin,
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin?
Et que craindre, aprés tout, d'une fureur ſi vaine?
Perſonne ne connoiſt ni mon nom ni ma veine.
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreüil
Groſſir impunément les feüillets d'un recueil.
A peine quelquefois je me force à les lire,

Pour plaire à quelque Ami que charme la ſatire :
Qui me flatte peut-eſtre, & d'un air impoſteur,
Rit tout haut de l'ouvrage, & tout bas de l'Auteur.
Enfin c'eſt mon plaiſir, je veux me ſatisfaire.
Je ne puis bien parler, & ne ſçaurois me taire ;
Et dés qu'un mot plaiſant vient luire à mon eſprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne ſoit en écrit.
Je ne reſiſte point au torrent qui m'entraîne.
Mais c'eſt aſſez parlé. Prenons un peu d'haleine.
Ma main, pour cette fois, commence à ſe laſſer.
Finiſſons. Mais demain, Muſe, à recommencer.

SATIRE VIII.

*A MONSIEUR M***

DOCTEUR DE SORBONNE.

De tous les Animaux qui s'élevent dans l'air,
Qui marchent ſur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Perou, du Japon juſqu'à Rome,
Le plus ſot animal, à mon avis, c'eſt l'Homme.
Quoy? dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un inſecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chevre qui broute,
Ont l'eſprit mieux tourné que n'a l'Homme? Oüi ſans doute.
Ce diſcours te ſurprend, Docteur, je l'appercoy.
L'Homme de la nature eſt le chef & le Roy.
Bois, prez, champs, animaux, tout eſt pour ſon uſage,
Et luy ſeul a, dis-tu, la raiſon en partage.
Il eſt vray, de tout temps, la raiſon fut ſon lot:
Mais de là je conclus, que l'Homme eſt le plus ſot.
Ces propos, diras-tu, ſont bons dans la Satire,

Pour égayer d'abord un Lecteur qui veut rire:
Mais il faut les prouver. En forme. J'y consens.
Répons-moi donc, Docteur, & mets-toi sur les bancs.
Qu'est-ce que la Sagesse? Une égalité d'ame,
Que rien ne peut troubler, qu'aucun desir n'enflâme;
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurez,
Qu'un Doyen au Palais ne monte les degrez.
Or cette égalité dont se forme le Sage,
Qui jamais moins que l'Homme en a connu l'usage?
La fourmi tous les ans traversant les guerets,
Grossit ses magasins des tresors de Cerés;
Et dés que l'Aquilon ramenant la froidure,
Vient de ses noirs frimats attrister la nature,
Cet animal tapi dans son obscurité
Joüit l'hyver des biens conquis durant l'esté:
Mais on ne la voit point d'une humeur inconstante,
Paresseuse au printemps, en hyver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,
Ou demeurer oisive au retour du Belier.
Mais l'Homme sans arrest dans sa course insensée,
Voltige incessamment de pensée en pensée,
Son cœur toujours flottant entre mille embarras,
Ne sçait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite.
Moy? j'irois épouser une Femme coquette?
J'irois par ma constance aux affronts endurci,
Me mettre au rang des Saints qu'a celebrez Bussi?
Assez de Sots sans moi feront parler la ville,
Disoit le mois passé, ce Marquis indocile,
Qui depuis quinze jours dans le piége arresté,
Entre les bons Maris pour exemple cité,
Croit que Dieu, tout exprés, d'une coste nouvelle,

A tiré pour luy ſeul une Femme fidelle.
Voilà l'Homme en effet. Il va du blanc au noir.
Il condamne au matin ſes ſentimens du ſoir.
Importun à tout autre, à ſoi-meſme incommode,
Il change à tous momens d'eſprit comme de mode;
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
Aujourd'huy dans un caſque, & demain dans un froc.
Cependant à le voir plein de vapeurs legeres,
Soi-même ſe bercer de ſes propres chimeres,
Lui ſeul de la Nature eſt la bâze & l'appui,
Et le dixiéme Ciel ne tourne que pour lui.
De tous les Animaux il eſt, dit-il, le maiſtre.
Qui pouroit le nier, pourſuis-tu? Moi peut-eſtre.
Mais ſans examiner ſi, vers les antres ſourds,
L'Ours a peur du Paſſant, ou le Paſſant de l'Ours:
Et ſi, ſur un edict des Paſtres de Nubie,
Les Lions de Barca vuideroient la Lybie,
Ce Maiſtre prétendu, qui leur donne des lois,
Ce Roi des Animaux, combien a-t-il de Rois?
L'Ambition, l'Amour, l'Avarice, ou la Haine
Tiennent comme un forçat ſon eſprit à la chaîne.
Le ſommeil ſur ſes yeux commence à s'épancher.
Debout, dit l'Avarice, il eſt temps de marcher.
Hé laiſſez-moi. Debout. Un moment. Tu repliques?
A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques:
N'importe, leve-toi. Pour quoy faire aprés tout?
Pour courir l'Ocean de l'un à l'autre bout;
Chercher juſqu'au Japon la porcelaine & l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.
Mais j'ay des biens en foule, & je m'en puis paſſer.
On n'en peut trop avoir; & pour en amaſſer,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure:

Il faut ſouffrir la faim, & coucher ſur la dure :
Euſt-on plus de treſors que n'en perdit Galet,
N'avoir en ſa maiſon ni meubles ni valet :
Parmi les tas de bled vivre de ſeigle & d'orge,
De peur de perdre un liard, ſouffrir qu'on vous égorge.
Et pourquoy cette épargne enfin ? L'ignores-tu ?
Afin qu'un Heritier bien nouri, bien vêtu,
Profitant d'un treſor en tes mains inutile,
De ſon train quelque jour embarraſſe la ville.
Que faire ? il faut partir, les matelots ſont preſts.
Ou ſi pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
Bien-toſt l'Ambition, & toute ſon eſcorte,
Dans le ſein du repos vient le prendre à main forte,
L'envoye en furieux, au milieu des hazards,
Se faire eſtropier ſur les pas des Ceſars,
Et cherchant ſur la bréche une mort indiſcrete,
De ſa folle valeur embellir la Gazette.
Tout-beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos ;
Ce vice fut toûjours la vertu des Heros.
Quoy donc ? à vôtre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre ?
Qui ? cet écervelé qui mit l'Aſie en cendre ?
Ce fougueux l'Angely qui de ſang alteré,
Maiſtre du monde entier, s'y trouvoit trop ſerré ?
L'enragé qu'il eſtoit, né Roi d'une Province,
Qu'il pouvoit gouverner en bon & ſage Prince,
S'en alla follement, & penſant eſtre Dieu,
Courir comme un Bandit qui n'a ni feu ni lieu ;
Et traînant avec ſoi les horreurs de la guerre,
De ſa vaſte folie emplir toute la terre.
Heureux ! ſi de ſon temps pour cent bonnes raiſons,
La Macedoine euſt eu des petites-Maiſons,
Et qu'un ſage Tuteur l'euſt en cette demeure,

Par avis de Parens enfermé de bonne heure.
Mais ſans nous égarer dans ces digreſſions;
Traiter, comme Senaut, toutes les paſſions;
Et les diſtribuant par claſſes & par titres,
Dogmatizer en vers, & rimer par chapitres.
Laiſſons-en diſcourir la Chambre, ou Coëffeteau :
Et voyons l'Homme enfin par l'endroit le plus beau.
Luy ſeul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes
Fait voir d'honneſtes mœurs, des coûtumes civiles,
Se fait des Gouverneurs, des Magiſtrats, des Rois,
Obſerve une police, obeït à des lois.
Il eſt vrai. Mais pourtant, ſans lois & ſans police,
Sans craindre Archers, Prevoſt, ni ſuppoſt de Juſtice,
Voit-on les loups brigans, comme nous inhumains,
Pour détrouſſer les loups, courir les grands chemins?
Jamais pour s'agrandir, vit-on dans ſa manie
Un Tigre en factions partager l'Hyrcanie?
L'Ours a-t-il dans les bois la guerre avec les Ours?
Le Vautour dans les airs fond-il ſur les Vautours?
A-t-on veu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre Republique,
Lions contre Lions, Parens contre Parens,*
Combattre follement pour le choix des Tyrans?
L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
Dans un autre animal reſpecte ſa figure,
De ſa rage avec luy modere les accés,
Vit ſans bruit, ſans debats, ſans noiſe, ſans procés.
Un Aigle ſur un champ prétendant droit d'aubeine,
Ne fait point appeller un Aigle à la huitaine.
Jamais contre un Renard chicanant un poulet,

* Vers du Cinna.

Un Renard de ſon ſac n'alla charger Rolet.
Jamais la Biche en rut, n'a pour fait d'impuiſſance,
Trainé du fond des bois un Cerf à l'Audience,
Et jamais Juge entr'eux ordonnant le congrés,
De ce burleſque mot n'a ſali ſes arreſts.
On ne connoiſt chez eux ni placets, ni Requeſtes,
Ni haut, ni bas Conſeil, ni Chambre des Enqueſtes.
Chacun l'un avec l'autre en toute ſeureté
Vit ſous les pures loix de la ſimple équité.
L'Homme ſeul, l'Homme ſeul en ſa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger ſoi-même.
C'eſtoit peu que ſa main conduite par l'enfer,
Euſt paiſtri le ſalpeſtre, euſt aiguiſé le fer,
Il faloit que ſa rage à l'Univers funeſte,
Allaſt encor de loix embroüiller un Digeſte;
Cherchaſt pour l'obſcurcir des gloſes, des Docteurs,
Accablaſt l'équité ſous des monceaux d'Auteurs,
Et pour comble de maux apportaſt dans la France,
Des harangueurs du temps l'ennuyeuſe éloquence.
Doucement, diras-tu. Que ſert de s'emporter?
L'Homme a ſes paſſions, on n'en ſçauroit douter.
Il a comme la mer ſes flots & ſes caprices,
Mais ſes moindres vertus balancent tous ſes vices.
N'eſt-ce pas l'Homme enfin, dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas a meſuré les Cieux?
Dont la vaſte ſcience embraſſant toutes choſes,
A foüillé la nature, en a percé les cauſes?
Les Animaux ont-ils des Univerſitez?
Voit-on fleurir chez eux des quatre Facultez?
Y voit-on des Sçavans en Droit, en Medecine,
Endoſſer l'écarlate, & ſe fourrer d'hermine?
Non ſans doute, & jamais chez eux un Medecin

N'empoiſonna les bois de ſon art aſſaſſin :
Jamais Docteur armé d'un argument frivole,
Ne s'enroüa chez eux ſur les bancs d'une Ecole.
Mais ſans chercher au fond, ſi nôtre eſprit deceu
Sçait rien de ce qu'il ſçait, s'il a jamais rien ſçeu,
Toi-même, répon-moi. Dans le ſiecle où nous ſommes,
Eſt-ce au pié du ſçavoir qu'on meſure les hommes?
Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir ?
Dit un Pere à ſon Fils dont le poil va fleurir,
Pren-moi le bon parti. Laiſſe-là tous les livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils ? Vingt livres.
C'eſt bien dit. Va, tu ſçais tout ce qu'il faut ſçavoir.
Que de biens, que d'honneurs ſur toi s'en vont pleuvoir !
Exerce-toi, mon Fils, dans ces hautes ſciences,
Prens au lieu d'un Platon le Guidon des Finances,
Sçache quelle Province enrichit les Traitans :
Combien le ſel au Roy peut fournir tous les ans.
Endurcy-toy le cœur. Sois Arabe, Corſaire,
Injuſte, violent, ſans foi, double, fauſſaire.
Ne va point ſottement faire le genereux.
Engraiſſe-toi, mon Fils, du ſuc des malheureux,
Et trompant de Colbert la prudence importune,
Va par tes cruautez meriter la fortune.
Auſſi-toſt tu verras Poëtes, Orateurs,
Rheteurs, Grammairiens, Aſtronomes, Docteurs,
Dégrader les Heros pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs dedicaces,
Te prouver à toi-même en Grec, Hebreu, Latin,
Que tu ſçais de leur art, & le fort & le fin.
Quiconque eſt riche eſt tout. Sans ſageſſe il eſt ſage.
Il a ſans rien ſçavoir la ſcience en partage
Il a l'eſprit, le cœur, le merite, le rang,

La vertu, la valeur, la dignité, le ſang.
Il eſt aimé des Grands, il eſt cheri des Belles.
Jamais Sur-intendant ne trouva de Cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté:
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.
C'eſt ainſi qu'à ſon fils un Uſurier habile
Trace vers la richeſſe une route facile:
Et ſouvent tel y vient qui ſçait pour tout ſecret,
Cinq & quatre font neuf, ôtez deux, reſte ſept.
Aprés cela, Docteur, va paſſir ſur la Bible,
Va marquer les écueils de cette mer terrible.
Perce la ſainte horreur de ce Livre divin.
Confonds dans un ouvrage & Luther & Calvin,
Débroüille des vieux temps les querelles celebres,
Eclaircy des Rabins les ſçavantes tenebres,
Afin qu'en ta vieilleſſe, un livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelque heureux Faquin,
Qui pour digne loyer de la Bible éclaircie,
Te paye en l'acceptant d'un, *Je vous remercie.*
Ou, ſi ton cœur aſpire à des honneurs plus grands,
Quitte là le bonnet, la Sorbonne & les bancs;
Et prenant deſormais un emploi ſalutaire,
Mets-toi chez un Banquier, ou bien chez un Notaire:
Laiſſe-là ſaint Thomas s'accorder avec Scot:
Et conclus avec moi, qu'un Docteur n'eſt qu'un ſot.
Un Docteur, diras-tu? Parlez de vous, Poëte,
C'eſt pouſſer un peu loin vôtre Muſe indiſcrete.
Mais ſans perdre en diſcours le temps hors de ſaiſon,
L'Homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raiſon?
N'eſt-ce pas ſon flambeau, ſon pilote fidelle?
Oüi: Mais dequoy luy ſert, que ſa voix le rappelle
Si ſur la foi des vents tout preſt à s'embarquer,

Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer?
Et que ſert à Cotin la raiſon qui lui crie,
N'écry plus, guéry-toi d'une vaine furie,
Si tous ces vains conſeils, loin de la reprimer,
Ne font qu'accroiſtre en luy la fureur de rimer?
Tous les jours de ſes vers qu'à grand bruit il recite,
Il met chez luy Voiſins, Parens, Amis en fuite.
Car lors que ſon Demon commence à l'agiter,
Tout, juſqu'à ſa Servante, eſt preſt à deſerter.
Un Aſne pour le moins inſtruit par la nature,
A l'inſtinct qui le guide obëit ſans murmure:
Ne va point follement de ſa bizarre voix,
Défier aux chanſons les oiſeaux dans les bois.
Sans avoir la raiſon il marche ſur ſa route.
L'Homme ſeul qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goute,
Reglé par ſes avis fait tout à contre-temps,
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raiſon ni ſens.
Tout luy plaiſt & déplaiſt, tout le choque & l'oblige,
Sans raiſon il eſt gay, ſans raiſon il s'afflige.
Son eſprit au hazard aime, évite, pourſuit,
Défait, refait, augmente, oſte, éleve, détruit.
Et voit-on comme luy, les Ours ni les Pantheres,
S'effrayer ſottement de leurs propres Chimeres,
Plus de douze attroupez craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un Corbeau les menace dans l'air?
Jamais l'Homme, dis-moy, vit-il la Beſte folle,
Sacrifier à l'Homme, adorer ſon idole,
Luy venir, comme au Dieu des ſaiſons & des vents,
Demander à genoux la pluye, ou le beau temps?
Non. Mais cent fois la Beſte a vû l'Homme hypochondre,
Adorer le métal que lui-meſme il fit fondre:
A vû dans un pays les timides Mortels

Trembler aux pieds d'un Singe aſſis ſur leurs autels;
Et ſur les bords du Nil, les peuples imbecilles,
L'encenſoir à la main chercher les Crocodiles.
Mais pourquoy, diras-tu, cet exemple odieux?
Que peut ſervir ici l'Egypte & ſes faux Dieux?
Quoy? me prouverez-vous par ce diſcours profâne,
Que l'Homme, qu'un Docteur eſt au deſſous d'un aſne?
Un Aſne, le joüet de tous les animaux,
Un ſtupide Animal, ſujet à mille maux;
Dont le nom ſeul en ſoy comprend une ſatire?
Oüi d'un Aſne : & qu'a-t-il qui nous excite à rire?
Nous nous moquons de luy; mais s'il pouvoit un jour,
Docteur, ſur nos defauts s'exprimer à ſon tour:
Si, pour nous reformer, le Ciel prudent & ſage
De la parole enfin luy permettoit l'uſage:
Qu'il pût dire tout haut, ce qu'il ſe dit tout bas,
Ah! Docteur, entre nous, que ne diroit-il pas?
Et que peut-il penſer, lorſque dans une ruë,
Au milieu de Paris il promene ſa veuë:
Qu'il voit de toutes parts les Hommes bigarrez,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrez?
Que dit-il quand il voit, avec la mort en trouſſe,
Courir chez un Malade un Aſſaſſin en houſſe:
Qu'il trouve de Pédans un eſcadron fouré,
Suivi par un Recteur de Bedeaux entouré:
Ou qu'il voit la Juſtice en groſſe compagnie,
Mener tuer un homme avec ceremonie?
Que penſe-t-il de nous? lors que ſur le Midi
Un hazard au Palais le conduit un Jeudi;
Lors qu'il entend de loin, d'une gueule infernale
La Chicane en fureur mugir dans la grand'Sale;
Que dit-il quand il voit les Juges, les Huiſſiers,

Les Clercs, les Procureurs, les Sergens, les Greffiers?
O! que ſi l'Aſne alors, à bon droit miſanthrope,
Pouvoit trouver la voix qu'il eut au temps d'Eſope!
De tous coſtez, Docteur, voyant les Hommes fous,
Qu'il diroit de bon cœur, ſans en eſtre jaloux,
Content de ſes chardons, & ſecoüant la teſte,
Ma foi, non plus que nous, l'Homme n'eſt qu'une bête.

SATIRE IX.

C'est à vous, mon Eſprit, à qui je veux parler,
Vous avez des defauts que je ne puis celer.
Aſſez & trop long temps ma lâche complaiſance,
De vos jeux criminels a nouri l'inſolence.
Mais puiſque vous pouſſez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit à vous voir dans vos libres caprices,
Diſcourir en Caton des vertus & des vices,
Décider du merite & du prix des Auteurs,
Et faire impunément la leçon aux Docteurs,
Qu'eſtant ſeul à couvert des traits de la Satire,
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond ſçais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos defaux par mes doigts;
Je ris, quand je vous vois, ſi foible & ſi ſterile,
Prendre ſur vous le ſoin de reformer la ville,
Dans vos diſcours chagrins plus aigre, & plus mordant
Qu'une Femme en furie, ou Gautier* en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiſcrette,
Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu Poëte?

* Avocat fameux & tres-mordant.

Sentez-vous, dites-moi, ces violens tranſports
Qui d'un eſprit divin font mouvoir les refforts?
Qui vous a pû ſouffler une ſi folle audace?
Phébus a-t-il pour vous applani le Parnaſſe?
Et ne ſçavez-vous pas, que ſur ce Mont ſacré,
Qui ne vôle au ſommet tombe au plus bas degré:
Et qu'à moins d'eſtre au rang d'Horace ou de Voiture
On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure?
Que ſi tous mes efforts ne peuvent reprimer
Cet aſcendant malin qui vous force à rimer:
Sans perdre en vains diſcours tout le fruit de vos veilles;
Oſez chanter du Roy les auguſtes merveilles.
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;
Et par l'eſpoir du gain voſtre Muſe animée,
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais envain, direz-vous, je penſe vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop peſant à porter.
Tout Chantre ne peut pas, ſur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers, *la Diſcorde étouffée.*
Peindre *Bellonne en feu tonnant de toutes parts,*
*Et le Belge effrayé fuiant ſur ſes ramparts**.
Sur un ton ſi hardi, ſans eſtre temeraire,
Racan pourroit chanter au defaut d'un Homere;
Mais pour Cotin & moy, qui rimons au hazard:
Que l'amour de blâmer fit Poëtes par art:
Quoi qu'un tas de Grimauds vante noſtre éloquence,
Le plus ſeur eſt pour nous, de garder le ſilence.
Un poëme inſipide & ſottement flatteur

* Cette Satire a eſté faite dans le temps que le Roy prit L'Iſle en Flandres.

Deshonnore à la fois le Heros & l'Auteur:
Enfin de tels projets paſſent noſtre foibleſſe.
Ainſi parle un Eſprit languiſſant de molleſſe,
Qui ſous l'humble dehors d'un reſpect affecté
Cache le noir venin de ſa malignité.
Mais deuſſiez-vous en l'air voir vos aîles fonduës,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nuës;
Que d'aller ſans raiſon, d'un ſtile peu Chreſtien,
Faire inſulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un livre témeraire,
A vos propres perils enrichir le Libraire?
Vous vous flattez peut-eſtre en vôtre vanité :
D'aller comme un Horace à l'Immortalité:
Et déja vous croyez dans vos rimes obſcures,
Aux Saumaiſes futurs préparer des tortures.
Mais combien d'Ecrivains, d'abord ſi bien receus,
Sont de ce fol eſpoir honteuſement deceus?
Combien, pour quelques mois, ont vû fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet ſe vendent à la livre?
Vous pourez voir un temps vos écrits eſtimez,
Courir de main en main par la ville ſemez:
Puis de là tout poudreux, ignorez ſur la terre,
Suivre chez l'Epicier Neuf-Germain & la Serre:
Ou de trente feüillets reduits peut-eſtre à neuf,
Parer demi rongez les rebords du Pont-neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loiſir des Laquais & des Pages,
Et ſouvent dans un coin renvoyez à l'écart,
Servir de ſecond tome aux airs du Savoyard*!

* Fameux Chantre du Pont-neuf, dont on vante encore les chanſons.

Mais je veux que le Sort, par un heureux caprice,
Faſſe de vos écrits proſperer la malice,
Et qu'enfin voſtre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire ſifler Cotin chez nos derniers neveux.
Que vous ſert-il qu'un jour l'avenir vous eſtime,
Si vos vers aujourd'huy vous tiennent lieu de crime,
Et ne produiſent rien pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du Public, & la haine des Sots?
Quel Demon vous irrite, & vous porte à médire?
Un livre vous déplaiſt. Qui vous force à le lire?
Laiſſez mourir un Fat dans ſon obſcurité.
Un Auteur ne peut-il pourir en ſeureté?
Le Jonas * inconnu ſeche dans la pouſſiere.
Le David imprimé n'a point veu la lumiere.
Le Moïſe commence à moiſir par les bords.
Quel mal cela fait-il? ceux qui ſont morts ſont morts.
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre?
Et qu'ont fait tant d'Auteurs pour remuer leur cendre?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Haynaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,
Dont les noms en cent lieux, placez comme en leurs niches
Vont de vos vers malins remplir les hemiſtiches?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaiſant détour!
Ils ont bien ennuié le Roy, toute la Cour;
Sans que le moindre edit ait, pour punir leur crime,
Retranché les Auteurs, ou ſupprimé la rime.
Ecrive qui voudra: Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
Un Roman, ſans bleſſer les loix ni la coûtume,

* Poëme heroïque qui n'a point réüſſi, non plus que le David, ni le Moïſe.

Peut conduire un Heros au dixiéme volume.
De là vient que Paris voit chez luy de tout temps,
Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans:
Et n'a point de portail, où jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppez d'affiches.
Vous seul plus dégoûté, sans pouvoir, & sans nom,
Viendrez regler les droits, & l'estat d'Apollon.
Mais vous qui raffinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres?
Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups;
Mais sçavez-vous aussi, comme on parle de vous?
Gardez-vous, dira l'Un, de cet Esprit critique:
On ne sçait bien souvent quelle mouche le pique:
Mais c'est un jeune Fou qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt Amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit regler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le Barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon?
Mais luy qui fait icy le Regent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépoüilles d'Horace.
Avant luy Juvenal avoit dit en Latin,
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.
L'Un & l'Autre avant luy s'étoient plaints de la rime.
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime:
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ay peu lû ces Auteurs: mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces Médisans l'engeance toute entiere
Iroit la teste en bas rimer dans la riviere.
Voilà comme on vous traite: & le Monde effrayé
Vous regarde déja comme un homme noyé.
Envain quelque Rieur prenant vostre défense,

Veut faire au moins de grâce adoucir la ſentence.
Rien n'appaiſe un Lecteur toûjours tremblant d'effroy,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en ſoy.
Vous ferez-vous toûjours des affaires nouvelles?
Et faudra-t-il ſans ceſſe eſſuyer des querelles?
N'entendrai-je qu'Auteurs ſe plaindre & murmurer?
Juſqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
Répondez, mon Eſprit, ce n'eſt plus raillerie:
Dites... Mais, direz-vous : Pourquoy cette furie?
Quoy? pour un maigre Auteur, que je glôze en paſſant,
Eſt-ce un crime aprés tout, & ſi noir & ſi grand?
Et qui voyant un Fat s'applaudir d'un ouvrage,
Où la droite Raiſon trébuche à chaque page,
Ne s'écrie auſſi-toſt: *L'impertinent Auteur!*
L'ennuyeux Ecrivain! le maudit Traducteur!
A quoy bon mettre au jour tous ces diſcours frivoles,
Et ces riens enfermez dans de grandes paroles?
Eſt-ce donc là médire, ou parler franchement?
Non, non, la Médiſance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel ſecret myſtere,
Alidor à ſes frais bâtit un monaſtere:
Alidor, dit un Fourbe, *il eſt de mes Amis.*
Je l'ay connu Laquais avant qu'il fuſt Commis.
C'eſt un Homme d'honneur, de pieté profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.
Voilà joüer d'adreſſe, & médire avec art,
Et c'eſt avec reſpect enfoncer le poignard.
Un Eſprit né ſans fard, ſans baſſe complaiſance,
Fuit ce ton radouci que prend la Médiſance.
Mais de blâmer des vers, ou durs, ou languiſſans;
De choquer un Auteur qui choque le bon ſens:
De railler d'un Plaiſant qui ne ſçait pas nous plaire;

C'eſt ce que tout Lecteur eut toûjours droit de faire.
Tous les jours à la Cour un Sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité :
A Malherbe, à Racan, préferer Theophile,
Et le clinquant du Taſſe à tout l'or de Virgile.
Un Clerc, pour quinze ſous, ſans craindre le hola,
Peut aller au Parterre attaquer Attila;
Et ſi le Roy des Huns ne luy charme l'oreille,
Traiter de Viſigots tous les vers de Corneille.
Il n'eſt Valet d'Auteur, ni Copiſte à Paris,
Qui la balance en main ne peze les écrits.
Dés que l'impreſſion fait éclorre un Poëte,
Il eſt eſclave né de quiconque l'achete.
Il ſe ſoûmet lui-meſme aux caprices d'autrui,
Et ſes écrits tout ſeuls doivent parler pour luy.
Un Auteur à genoux, dans une humble Préface,
Au Lecteur qu'il ennuye, a beau demander grace;
Il ne gagnera rien ſur ce Juge irrité,
Qui luy fait ſon procez de pleine autorité.
Et je ſerai le ſeul qui ne pourrai rien dire?
On ſera ridicule, & je n'oſerai rire?
Et qu'ont produit mes vers de ſi pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ay fait paroiſtre;
Et ſouvent, ſans ces vers qui les ont fait connoiſtre,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui ſçauroit ſans moy que Cotin a prêché?
La Satire ne ſert qu'à rendre un Fat illuſtre :
C'eſt une ombre au tableau qui luy donne du luſtre.
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croy,
Et Tel, qui m'en reprend, en penſe autant que moy.
Il a tort, dira l'un, *Pourquoy faut-il qu'il nomme?*

Attaquer Chapelain! ah! c'eſt un ſi bon Homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il eſt vrai, s'il m'eût crû, qu'il n'eût point fait de vers.
Il ſe tuë à rimer. Que n'écrit-il en proſe?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre choſe?
En blâmant ſes écrits, ai-je d'un ſtile affreux,
Diſtilé ſur ſa vie un venin dangereux?
Ma Muſe en l'attaquant, charitable & diſcrete,
Sçait de l'Homme d'honneur diſtinguer le Poëte.
Qu'on vante en luy la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on priſe ſa candeur & ſa civilité :
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincere,
On le veut, j'y ſouſcris, & ſuis preſt de me taire.
Mais que pour un modele on montre ſes écrits,
Qu'il ſoit le mieux renté de tous les beaux Eſprits :
Comme Roy des Auteurs, qu'on l'éleve à l'Empire,
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire :
Et s'il ne m'eſt permis de le dire au papier ;
J'irai creuſer la terre, & comme ce Barbier,
Faire dire aux roſeaux par un nouvel orgâne,
Midas, le Roy Midas a des oreilles d'aſne.
Quel tort luy fais-je enfin? ai-je par un écrit,
Petrifié ſa veine, & glacé ſon eſprit?
Quand un Livre au Palais ſe vend & ſe debite,
Que chacun par ſes yeux juge de ſon merite :
Que Bilaine l'étale au deuxiéme Pilier :
Le dégoût d'un Cenſeur peut-il le décrier?
Envain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue.
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.
L'Academie en corps a beau le cenſurer,
Le Public revolté s'obſtine à l'admirer.
Mais lors que Chapelain met une œuvre en lumiere,

Chaque Lecteur d'abord luy devient un Liniere*.
Envain il a receu l'encens de mille Auteurs,
Son Livre en paroiſſant dément tous ſes Flatteurs.
Ainſi, ſans m'accuſer, quand tout Paris le jouë,
Qu'il s'en prenne à ſes vers que Phébus deſavouë,
Qu'il s'en prenne à ſa Muſe Allemande en François.
Mais laiſſons Chapelain pour la derniere fois.
La Satire, dit-on, eſt un métier funeſte,
Qui plaiſt à quelques gens, & choque tout le reſte.
La ſuitte en eſt à craindre. En ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
Quittez ces vains plaiſirs, dont l'appas vous abuſe :
A de plus doux emplois occupez vôtre Muſe :
Et laiſſez à Feüillet** reformer l'Univers.
Et ſur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
Irai-je dans une Ode, en phraſes de Malherbe,
Troubler dans ſes roſeaux le Danube ſuperbe :
Délivrer de Sion le peuple gemiſſant;
Faire trembler Memphis, ou paſlir le Croiſſant :
Et paſſant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal-à-propos, *les palmes Idumées?*
Viendrai-je, en une Eglogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet aſſis au pied des heſtres,
Faire dire aux échos des ſottiſes champeſtres?
Faudra-t-il de ſens froid, & ſans eſtre amoureux,
Pour quelque Iris en l'air, faire le langoureux;
Luy prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toûjours bien mangeant mourir par métaphore?

* Auteur celebre qui a écrit contre Chapelain.

** Fameux Predicateur fort outré dans ſes predications.

Je laiſſe aux Doucereux ce langage affeté,
Où s'endort un eſprit de molleſſe hebeté.
La Satire en leçons, en nouveautez fertile,
Sçait ſeule aſſaiſonner le plaiſant & l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon ſens,
Détrompe les Eſprits des erreurs de leur temps.
Elle ſeule bravant l'orgueil & l'injuſtice,
Va juſques ſous le dais faire paſlir le vice;
Et ſouvent ſans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va vanger la raiſon des attentats d'un Sot.
C'eſt ainſi que Lucile appuyé de Lelie,
Fit juſtice en ſon temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace jettant le ſel à pleines mains,
Se joüoit aux dépens des Pelletiers Romains.
C'eſt Elle qui m'ouvrant le chemin qu'il faut ſuivre,
M'inſpira dés quinze ans la haine d'un ſot Livre,
Et ſur ce mont fameux où j'oſai la chercher,
Fortifia mes pas, & m'apprit à marcher.
C'eſt pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire :
Et pour calmer enfin tous ces flots d'Ennemis,
Reparer en mes vers les maux que j'ai commis.
Puiſque vous le voulez, je vais changer de ſtile.
Je le declare donc. Quinaut eſt un Virgile.
Pradon comme un Soleil en nos ans a paru.
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.
Cotin à ſes Sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'Auditeurs pour aller à ſa chaire.
Saufal eſt le Phenix des Eſprits relevez.
Perrin... Bon, mon Eſprit, courage, pourſuivez,
Mais ne voyez-vous pas que leur Troupe en furie,
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?

Et Dieu ſçait, auſſi-toſt, que d'Auteurs en couroux,
Que de Rimeurs bleſſez s'en vont fondre ſur vous!
Vous les verrez bien-toſt feconds en impoſtures,
Amaſſer contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.
Vous aurez beau vanter le Roy dans vos ouvrages,
Et de ce nom ſacré ſanctifier vos pages.
Qui mépriſe Cotin, n'eſtime point ſon Roi,
Et n'a, ſelon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi? répondrez-vous : Cotin nous peut-il nuire?
Et par ſes cris enfin que ſçauroit-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-eſtre il fait cas,
L'entrée aux penſions, où je ne prétens pas?
Non, pour loüer un Roy que tout l'Univers loüe,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoüe;
Et ſans eſperer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le loüer m'eſt un trop digne prix.
On me verra toûjours ſage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ay noirci les vices,
Et peint, du nom d'Auteur tant de Sots revêtus,
Luy marquer mon reſpect & tracer ſes vertus.
Je vous crois : mais pourtant, on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les Braves du Parnaſſe.
Hé, mon Dieu, craignez tout d'un Auteur en couroux,
Qui peut... Quoi? Je m'entens. Mais encor? Taiſez-vous.

AU LECTEUR.

OICI enfin la Satire qu'on me demande depuis ſi long-temps. Si j'ay tant tardé à la mettre au jour, c'eſt que j'ay eſté bien aiſe qu'elle ne paruſt qu'avec la nouvelle édition qu'on faiſoit de mon Livre, où je voulois qu'elle fuſt inſerée. Pluſieurs de mes Amis à qui je l'ay luë, en ont parlé dans le monde avec de grands éloges, & ont publié que c'eſtoit la meilleure de mes Satires. Ils ne m'ont pas en cela fait plaiſir. Je connois le Public. Je ſçay que naturellement il ſe revolte contre les loüanges outrées qu'on donne aux Ouvrages avant qu'ils ayent paru; & que la pluſpart des Lecteurs ne liſent ce qu'on leur a élevé ſi haut, qu'avec un deſſein formé de le rabbaiſſer.

Je declare donc que je ne veux point profiter de ces difcours avantageux : & non feulement je laiffe au Public fon jugement libre, mais je donne plein pouvoir à tous ceux qui ont tant critiqué mon Ode fur Namur, d'exercer auffi contre ma Satire toute la rigueur de leur critique. J'efpere qu'ils le feront avec le mefme fuccés : & je puis les affurer que tous leurs difcours ne m'obligeront point à rompre l'efpece de vœu que j'ay fait de ne jamais défendre mes Ouvrages, quand on n'en attaquera que les mots & les fyllabes. Je fçauray fort bien foûtenir contre ces Cenfeurs, Homere, Horace, Virgile, & tous ces autres grands Perfonnages dont j'admire les écrits : mais pour mes écrits que je n'admire point, c'eft à ceux qui les approuveront à trouver des raifons pour les défendre. C'eft tout l'avis que j'ay à donner icy au Lecteur.

La bienfeance neanmoins voudroit, ce me femble, que je fiffe icy quelque excufe au Beau Sexe, de la liberté que je me fuis donnée de peindre fes vices. Mais au fond, toutes les peintures que je fais dans ma Satire font fi generales, que bien loin d'apprehender que les Femmes s'en offenfent, c'eft fur leur approbation & fur leur curiofité que je fonde la plus grande efperance du fuccés de mon Ouvrage. Une chofe au moins dont je fuis certain qu'elles me loüeront, c'eft d'avoir trouvé moyen dans une matiere auffi délicate que celle que j'y traite, de ne pas laiffer échaper un feul mot qui puft le moins du monde bleffer la pudeur. J'efpere donc que j'obtiendray aifément ma grace,

& qu'elles ne feront pas plus choquées des predications que je fais contre leurs defauts dans cette Satire, que des Satires que les Predicateurs font tous les jours en chaire contre ces mefmes defauts.

SATIRE X.

ENFIN bornant le cours de tes galanteries,
Alcippe, il eſt donc vrai, dans peu tu te maries.
Sur l'argent, c'eſt tout dire, on eſt déja d'accord.
Ton Beaupere futur vuide ſon coffre fort :
Et déja le Notaire a, d'un ſtile energique,
Griffonné de ton joug l'inſtrument authentique.
C'eſt bien fait. Il eſt temps de fixer tes deſirs.
Ainſi que ſes chagrins l'Hymen a ſes plaiſirs.
Quelle joye en effet, quelle douceur extrême !
De ſe voir carreſſé d'une Epouſe qu'on aime :
De s'entendre appeller *petit Cœur,* ou *mon Bon ;*
De voir autour de ſoy croiſtre dans ſa maiſon,
Sous les paiſibles loix d'une agreable Mere,
De petits Citoyens dont on croit eſtre Pere !
Quel charme ! au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir auſſi-toſt accourir, s'empreſſer,
S'effrayer d'un peril qui n'a point d'apparence,
Et ſouvent de douleur ſe paſmer par avance.
Car tu ne ſeras point de ces Jaloux affreux,
Habiles à ſe rendre inquiets, malheureux,

Qui tandis qu'une Epouſe à leurs yeux ſe deſole,
Penſent toûjours qu'un autre en ſecret la conſole.
Mais quoy, je voy déja que ce diſcours t'aigrit.
Charmé de Juvenal *, & plein de ſon eſprit
Venez-vous, diras-tu, dans une piece outrée,
Comme luy nous chanter ** : *Que dés le temps de Rhée*
La Chaſteté déja, la rougeur ſur le front,
Avoit chés les Humains receu plus d'un affront :
Qu'on vit avec le fer naiſtre les Injuſtices,
L'Impieté, l'Orgueil, & tous les autres Vices,
Mais que la Bonne foy dans l'amour conjugal
N'alla point juſqu'au temps du troiſiéme Métal?
Ces mots ont dans ſa bouche une emphâze admirable :
Mais je vous diray, moy, ſans alleguer la fable,
Que ſi ſous Adam meſme, & loin avant Noé,
Le Vice audacieux des Hommes avoüé
A la triſte Innocence en tous lieux fit la guerre,
Il demeura pourtant de l'honneur ſur la Terre :
Qu'aux temps les plus féconds en Phrynés, en Lays
Plus d'une Penelope honora ſon pays;
Et que meſme aujourd'huy ſur ces fameux modeles,
On peut trouver encor quelques Femmes fideles.
Sans doute; & dans Paris, ſi je ſçay bien compter,
Il en eſt juſqu'à Trois, que je pourrois citer.
Ton Epouſe dans peu ſera la quatriéme.
Je le veux croire ainſi : Mais la Chaſteté meſme,
Sous ce beau nom d'Epouſe, entraſt-elle chés toy;
De retour d'un voyage en arrivant, croy-moy,

* Juvenal a fait une Satire contre les Femmes, qui eſt ſon plus bel ouvrage.

** Paroles du commencement de la Satire de Juvenal.

Fais toûjours du logis avertir la Maiſtreſſe.
Tel partit tout baigné des pleurs de ſa Lucrece,
Qui faute d'avoir pris ce ſoin judicieux,
Trouva. Tu ſçais... Je ſçay que d'un conte odieux
Vous avez comme moy ſali voſtre memoire.
Mais laiſſons-là, dis-tu, Joconde & ſon Hiſtoire.
Du projet d'un Hymen déja fort avancé,
Devant vous aujourd'huy criminel dénoncé,
Et mis ſur la ſellette aux piés de la Critique,
Je voy bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.
Jeune autrefois par vous dans le monde conduit,
J'ay trop bien profité, pour n'eſtre pas inſtruit
A quels diſcours malins le mariage expoſe.
Je ſçay, que c'eſt un texte où chacun fait ſa gloſe:
Que, de Maris trompez tout rit dans l'Univers,
Epigrammes, Chanſons, Rondeaux, Fables en vers,
Satire, Comedie : & ſur cette matiere,
J'ay veu tout ce qu'ont fait la Fontaine & Moliere :
J'ay leu tout ce qu'ont dit Villon & Saint Gelais,
Arioſte, Marot, Bocace, Rabelais,
Et tous ces vieux Recueils de Satires naïves
Des malices du Sexe immortelles archives.
Mais tout bien balancé, j'ay pourtant reconnu,
Que de ces contes vains le Monde entretenu
N'en a pas de l'Hymen moins veu fleurir l'uſage;
Que ſous ce joug mocqué tout à la fin s'engage :
Qu'à ce commun filet les Railleurs mêmes pris,
Ont eſté tres-ſouvent de commodes Maris;
Et que pour eſtre heureux ſous ce joug ſalutaire,
Tout dépend en un mot du bon choix qu'on ſçait faire.
Enfin, il faut icy parler de bonne foy,
Je vieillis, & ne puis regarder ſans effroy,

Ces Neveux affamez dont l'importun viſage
De mon bien à mes yeux fait déja le partage.
Je croy déja les voir au moment annoncé
Qu'à la fin, ſans retour, leur cher Oncle eſt paſſé,
Sur quelques pleurs forcez qu'ils auront ſoin qu'on voye,
Se faire conſoler du ſujet de leur joye.
Je me fais un plaiſir, à ne vous rien celer,
De pouvoir, moy vivant, dans peu les deſoler;
Et, trompant un eſpoir pour eux ſi plein de charmes,
Arracher de leurs yeux de veritables larmes.
Vous diray-je encor plus? Soit foibleſſe, ou raiſon,
Je ſuis las de me voir les ſoirs en ma maiſon,
Seul avec des Valets, ſouvent voleurs & traiſtres,
Et toûjours, à coup ſeur, ennemis de leurs Maiſtres.
Je ne me couche point qu'auſſi-toſt dans mon lit
Un ſouvenir faſcheux n'apporte à mon eſprit
Ces Hiſtoires de morts lamentables, tragiques,
Dont Paris tous les ans peut groſſir ſes Chroniques.
Dépoüillons-nous ici d'une vaine fierté.
Nous naiſſons, nous vivons pour la ſocieté.
A nous-meſmes livrez dans une ſolitude,
Noſtre bonheur bien-toſt fait noſtre inquietude;
Et ſi, durant un jour, noſtre premier Ayeul
Plus riche d'une côte avoit veſcu tout ſeul,
Je doute, en ſa demeure alors ſi fortunée,
S'il n'euſt point prié Dieu d'abreger la journée.
N'allons donc point icy reformer l'Univers,
Ni par de vains diſcours, & de frivoles vers,
Etalant au Public noſtre miſanthropie,
Cenſurer le lien le plus doux de la vie.
Laiſſons-là, croyez-moy, le monde tel qu'il eſt.
L'Hymenée eſt un joug, & c'eſt ce qui m'en plaiſt.

L'Homme en ſes paſſions toûjours errant ſans guide,
A beſoin qu'on luy mette & le mors & la bride.
Son pouvoir malheureux ne ſert qu'à le geſner,
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.
C'eſt ainſi que ſouvent la main de Dieu l'aſſiſte.
Ha bon! voila parler en docte Janſeniſte,
Alcippe, & ſur ce point ſi ſçavamment touché,
Deſmâres*, dans ſaint Roch, n'auroit pas mieux prêché.
Mais c'eſt trop t'inſulter. Quittons la raillerie.
Parlons ſans hyperbole & ſans plaiſanterie.
Tu viens de mettre icy l'Hymen en ſon beau-jour.
Entens donc : & permets que je prêche à mon tour.
L'Epouſe que tu prens, ſans tache en ſa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal inſtruite,
Aux lois de ſon devoir regle tous ſes deſirs.
Mais qui peut t'aſſurer, qu'invincible aux plaiſirs
Chez toy dans une vie ouverte à la licence,
Elle conſervera ſa première innocence?
Par toi-meſme bientoſt conduite à l'Opera,
De quel air penſes-tu que ta Sainte verra
D'un ſpectacle enchanteur la pompe harmonieuſe,
Ces danſes, ces Heros à voix luxurieuſe;
Entendra ces diſcours ſur l'amour ſeul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces inſenſez Rolands;
Sçaura d'eux qu'à l'Amour, comme au ſeul Dieu ſuprême,
On doit immoler tout, juſqu'à la vertu même ;
Qu'on ne ſçauroit trop toſt ſe laiſſer enflammer:
Qu'on n'a receu du Ciel un cœur que pour aimer;
Et tous ces Lieux communs de Morale lubrique
Que Lully rechauffa des ſons de ſa muſique?

* Le père Deſmâres fameux Predicateur.

Mais de quels mouvemens dans ſon cœur excités
Sentira-t-elle alors tous ſes ſens agités?
Je ne te répons pas, qu'au retour moins timide,
Digne Ecoliere enfin d'Angelique & d'Armide,
Elle n'aille à l'inſtant pleine de ces doux ſons,
Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.
Suppoſons toutefois, qu'encor fidelle & pure,
Sa vertu de ce choc revienne ſans bleſſure:
Bien-toſt dans ce grand Monde, où tu vas l'entraîner,
Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que toûjours ferme au bord du précipice
Elle pourra marcher ſans que le pié luy gliſſe?
Que toûjours inſenſible aux diſcours enchanteurs
D'un idolatre amas de jeunes Seducteurs,
Sa ſageſſe jamais ne deviendra folie?
D'abord tu la verras, ainſi que dans Clélie,
Recevant ſes Amans ſous le doux nom d'Amis,
S'en tenir avec eux aux petits ſoins permis:
Puis, bien-toſt en grande eau ſur le fleuve de Tendre,
Naviger à ſouhait, tout dire & tout entendre.
Et ne préſume pas que Venus, ou Satan
Souffre qu'elle en demeure aux termes du Roman:
Dans le crime il ſuffit qu'une fois on débute,
Une chûte toûjours attire une autre chûte.
L'honneur eſt comme une Iſle eſcarpée & ſans bords.
On n'y peut plus rentrer dés qu'on en eſt dehors.
Peut-eſtre, avant deux ans ardente à te déplaire,
Epriſe d'un Cadet, yvre d'un Mouſquetaire,
Nous la verrons hanter les plus honteux brelans,
Donner chez la Cornu rendez-vous aux Galans;
De Phêdre dédaignant la pudeur enfantine,
Suivre à front découvert Z... & Meſſaline.

Conter pour grands exploits vingt Hommes ruinez,
Bleſſez, battus pour Elle, & quatre aſſaſſinez.
Trop heureux! ſi toûjours Femme deſordonnée,
Sans meſure & ſans regle au vice abandonnée,
Par cent traits d'impudence aiſés à ramaſſer,
Elle t'acquiert au moins un droit pour la chaſſer.
Mais que deviendras-tu? ſi, folle en ſon caprice,
N'aimant que le ſcandale & l'éclat dans le vice,
Bien moins pour ſon plaiſir, que pour t'inquieter,
Au fond peu vicieuſe, elle aime à coqueter?
Entre nous, verras-tu, d'un eſprit bien tranquille,
Chez ta Femme aborder & la Cour & la Ville?
Tout, hormis toy, chez toy, rencontre un doux accueil.
L'un eſt payé d'un mot, & l'autre d'un coup d'œil.
Ce n'eſt que pour toy ſeul qu'elle eſt fiere & chagrine,
Aux autres elle eſt douce, agreable, badine:
C'eſt pour eux qu'elle étale & l'or, & le brocard;
Que chez toy ſe prodigue & le rouge & le fard,
Et qu'une main ſçavante, avec tant d'artifice,
Baſtit de ſes cheveux le galant édifice.
Dans ſa chambre, croi-moy, n'entre point tout le jour.
Si tu veux poſſeder ta Lucrece à ton tour,
Atten, diſcret Mari, que la Belle en cornette
Le ſoir ait étalé ſon teint ſur la toilete,
Et dans quatre mouchoirs, de ſa beauté ſalis,
Envoye au Blanchiſſeur ſes roſes & ſes lys.
Alors, tu peux entrer : mais ſage en ſa preſence
Ne va pas murmurer de ſa folle dépenſe.
D'abord l'argent en main paye & viſte & comptant.
Mais non, fay mine un peu d'en eſtre mécontent,
Pour la voir auſſi-toſt ſur ſes deux piés hauſſée
Déplorer ſa vertu ſi mal recompenſée.

Un Mari ne veut pas fournir à ſes beſoins.
Jamais Femme aprés tout a-t-elle coûté moins?
A cinq cens loüis d'or, tout au plus, chaque année
Sa dépenſe en habits n'eſt-elle pas bornée?
Que répondre? Je voi qu'à de ſi juſtes cris
Toi-meſme convaincu déjà tu t'attendris,
Tout preſt à la laiſſer, pourveu qu'elle s'appaiſe,
Dans ton coffre en pleins ſacs puiſer tout à ſon aiſe.
A quoy bon en effet t'allarmer de ſi peu?
Hé que ſeroit-ce donc, ſi le Démon du jeu
Verſant dans ſon eſprit ſa ruineuſe rage,
Tous les jours mis par elle à deux doigts du naufrage
Tu voyois tous tes biens au ſort abandonnés,
Devenir le butin d'un pique ou d'un ſonnés!
Le doux charme pour toy! de voir chaque journée
De nobles Champions ta Femme environnée,
Sur une table longue & façonnée exprés
D'un Tournois de baſſette, ordonner les appreſts:
Ou, ſi par un Arreſt la groſſiere Police
D'un jeu ſi neceſſaire interdit l'exercice,
Ouvrir ſur cette table un champ au Lanſquenet,
Ou promener trois dez chaſſez de ſon cornet:
Puis ſur une autre table, avec un air plus ſombre,
S'en aller mediter une vole au jeu d'Ombre:
S'écrier ſur un as mal à propos jetté:
Se plaindre d'un gâno qu'on n'a point écouté:
Ou, querellant tout bas le Ciel qu'elle regarde,
A la Beſte gemir d'un Roy venu ſans garde.
Chez elle en ces emplois, l'Aube du lendemain
Souvent la trouve encor les cartes à la main.
Alors, pour ſe coucher les quittant, non ſans peine,
Elle plaint le malheur de la Nature humaine,

Qui veut qu'en un ſommeil, où tout s'enſevelit,
Tant d'heures, ſans joüer, ſe conſument au lit.
Toutefois en partant la Troupe la conſole,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'eſt ainſi qu'une Femme en doux amuſemens
Sçait du temps qui s'envôle employer les momens.
C'eſt ainſi que ſouvent par une Forcenée,
Une triſte famille à l'hoſpital traînée,
Voit ſes biens en decret ſur tous les murs écrits
De ſa déroute illuſtre effrayer tout Paris.
Mais que plûtoſt ſon jeu mille fois te ruine;
Que ſi la famelique & honteuſe Lézine
Venant, mal à propos, la ſaiſir au collet,
Elle te reduiſoit à vivre ſans valet,
Comme ce Magiſtrat de hideuſe memoire
Dont je veux bien ici te crayonner l'hiſtoire.
Dans la Robbe on vantoit ſon illuſtre Maiſon.
Il eſtoit plein d'eſprit, de ſens, & de raiſon.
Seulement pour l'argent un peu trop de foibleſſe,
De ſes vertus en luy ravaloit la nobleſſe.
Sa table toutefois ſans ſuperfluité
N'avoit rien que d'honneſte en ſa frugalité :
Chez luy deux bons chevaux de pareille encolûre
Trouvoient dans l'écurie une pleine pâture,
Et du foin, que leur bouche au ratelier laiſſoit,
De ſurcroiſt une mule encor ſe nourriſſoit.
Mais cette ſoif de l'or qui le brûloit dans l'ame
Le fit enfin ſonger à choiſir une Femme;
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers ſon triſte penchant ſon naturel guidé
Le fit dans une avare & ſordide famille
Chercher un monſtre affreux ſous l'habit d'une fille,

Et ſans trop s'enquerir d'où la Laide venoit,
Il ſçût, ce fut aſſez, l'argent qu'on luy donnoit.
Rien ne le rebutta, ni ſa veuë éraillée,
Ni ſa maſſe de chair bizarrement taillée ;
Et trois cens mille francs avec elle obtenus
La firent à ſes yeux plus belle que Venus.
Il l'épouſe, & bien-toſt ſon Hoteſſe nouvelle
Le prêchant luy fit voir, qu'il eſtoit au prix d'elle
Un vrai diſſipateur, un parfait débauché
Luy-même le ſentit, reconnut ſon peché,
Se confeſſa prodigue, & plein de repentance
Offrit ſur ſes avis de regler ſa dépenſe.
Auſſi-toſt de chez eux tout roſti diſparut :
Le pain bis renfermé d'une moitié décrut :
Les deux chevaux, la mule, au marché s'envolerent.
Deux grands Laquais à jeun, ſur le ſoir s'en allerent.
De ces Coquins déja l'on ſe trouvoit laſſé,
Et pour n'en plus revoir le reſte fut chaſſé.
Deux Servantes déja largement ſoufletées,
Avoient à coups de pié deſcendu les montées,
Et ſe voyant enfin hors de ce triſte lieu,
Dans la ruë en avoient rendu graces à Dieu.
Un vieux Valet reſtoit, ſeul cheri de ſon Maiſtre,
Que toûjours il ſervit, & qu'il avoit veu naiſtre,
Et qui de quelque ſomme amaſſée au bon temps,
Vivoit encor chez eux partie à ſes dépens.
Sa vuë embarraſſoit; il fallut s'en défaire :
Il fut de la maiſon chaſſé comme un Corſaire.
Voilà nos deux Epoux, ſans valets, ſans enfans,
Tout ſeuls dans leur logis libres & triomphans.
Alors on ne mit plus de borne à la lézine:
On condamna la cave, on ferma la cuiſine :

Pour ne s'en point ſervir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un Grenier on ſequeſtra le bois.
L'un & l'autre deſlors vécut à l'aventure
Des préſens qu'à l'abri de la Magiſtrature,
Le Mari quelquefois des Plaideurs extorquoit,
Ou de ce que la Femme aux Voiſins excroquoit.
Mais, pour bien mettre ici leur craſſe en tout ſon luſtre,
Il faut voir du logis ſortir ce couple illuſtre;
Il faut voir le Mari tout poudreux, tout ſoüillé,
Couvert d'un vieux chappeau de cordon dépoüillé,
Et de ſa robbe envain de pieces rajeunie,
A pié dans les ruiſſeaux traînant l'ignominie.
Mais qui pourroit compter le nombre de haillons,
De pieces, de lambeaux, de ſales guenillons,
De chiffons ramaſſez dans la plus noire ordure,
Dont la Femme aux bons jours compoſoit ſa parure?
Décrirai-je ſes bas en trente endroits percés,
Ses ſouliers grimaſſans vingt fois rappetaſſés,
Ses coëffes d'où pendoit au bout d'une ficelle
Un vieux maſque pelé preſque auſſi hideux qu'Elle?
Peindrai-je ſon juppon bigarré de Latin,
Qu'enſemble compoſoient trois Theſes de ſatin,
Preſent qu'en un procés ſur certain Privilége
Firent à ſon Mari les Regens d'un Collége,
Et qui ſur cette juppe à maint Rieur encor
Derriere Elle faiſoit dire, *Argumentabor?*
Mais peut-eſtre j'invente une fable frivole.
Déments donc tout Paris, qui prenant la parole,
Sur ce ſujet encor de bons témoins pourveû,
Tout preſt à le prouver, te dira : Je l'ay veû.
Vingt ans j'ay veû ce Couple uni d'un même vice
A tous mes Habitans montrer que l'avarice

Peut faire dans les biens trouver la pauvreté,
Et nous reduire à pis que la mendicité.
Des voleurs qui chez eux pleins d'eſperance entrerent,
De cette triſte vie enfin les délivrerent.
Digne & funeſte fruit du nœud le plus affreux
Dont l'Hymen ait jamais uni deux Malheureux.
Ce recit paſſe un peu l'ordinaire meſure.
Mais un exemple enfin ſi digne de cenſure
Peut-il dans la Satire occuper moins de mots?
Chacun ſçait ſon métier : ſuivons noſtre propos.
Nouveau Prédicateur aujourd'huy, je l'avouë,
Ecolier, ou plûtoſt ſinge de Bourdalouë,
Je me plais à remplir mes ſermons de portraits.
En voila déja trois peints d'aſſez heureux traits,
La Femme ſans honneur, la Coquette, & l'Avare.
Il faut y joindre encor la revêche Bizarre,
Qui ſans ceſſe d'un ton par la colere aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un Mari.
Il n'eſt point de repos ni de paix avec elle.
Son mariage n'eſt qu'une longue querelle.
Laiſſe-t-elle un moment reſpirer ſon Epoux?
Ses valets ſont d'abord l'objet de ſon couroux,
Et ſur le ton grondeur, lors qu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la Langue.
Ma plume ici traçant ces mots par alphabet,
Pourroit d'un nouveau tôme augmenter Richelet.
Tu crains peu d'eſſuyer cette étrange furie.
En trop bon lieu, dis-tu, ton Epouſe nourie
Jamais de tels diſcours ne te rendra martyr.
Mais euſt-elle ſucé la raiſon dans ſaint Cyr,
Crois-tu que d'une Fille humble, honneſte, charmante,
L'Hymen n'ait jamais fait de Femme extravagante?

Combien n'a-t-on point veu de Belles aux doux yeux,
Avant le mariage, Anges ſi gracieux,
Tout à coup ſe changeant en Bourgeoiſes ſauvages,
Vrais Démons, apporter l'Enfer dans leurs ménages,
En découvrant l'orgueil de leurs rudes eſprits,
Sous leur fontange altiere aſſervir leurs Maris?
Et puis, quelque douceur dont brille ton Epouſe,
Penſes-tu, ſi jamais elle devient jalouſe,
Que ſon ame livrée à ſes triſtes ſoupçons,
De la raiſon encore écoute les leçons?
Alors, Alcippe, alors, tu verras de ſes œuvres.
Reſou-toy, pauvre Epoux, à vivre de couleuvres :
A la voir tous les jours, dans ſes fougueux accez,
A ton geſte, à ton rire intenter un procez :
Souvent de ta maiſon gardant les avenuës,
Les cheveux heriſſez t'attendre au coin des ruës :
Te trouver en des lieux de vingt portes fermés,
Et par tout où tu vas, dans ſes yeux enflammés
T'offrir, non pas d'Iſis la tranquille Eumenide*,
Mais la vraye Alecto peinte dans l'Eneïde,
Un tiſon à la main chez le Roy Latinus,
Soufflant ſa rage au ſein d'Amate & de Turnus.
Mais quoy? je chauſſe icy le cothurne Tragique.
Reprenons au plûtoſt le brodequin Comique,
Et d'objets moins affreux ſongeons à te parler.
Dy-moy donc, laiſſant là cette Folle heurler,
T'accommodes-tu mieux de ces douces Ménades,
Qui dans leurs vains chagrins ſans mal toûjours malades,
Se font des mois entiers ſur un lit effronté

* Furie dans l'Opera d'Iſis, qui demeure preſque toûjours à ne rien faire.

Traiter d'une visible & parfaite santé,
Et douze fois par jour dans leur molle indolence,
Aux yeux de leurs Maris tombent en défaillance?
Quel sujet, dira l'un, peut donc si frequemment
Mettre ainsi cette Belle aux bords du monument?
La Parque ravissant ou son fils ou sa fille,
A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille?
Non : il est question de reduire un Mari
A chasser un valet dans la maison cheri,
Et qui, parce qu'il plaist, a trop sçeu luy déplaire,
Ou de rompre un voyage utile & necessaire,
Mais qui la priveroit huit jours de ses plaisirs,
Et qui loin d'un Galant, objet de ses desirs...
O! que pour la punir de cette Comedie,
Ne luy voy-je une vraye & triste maladie!
Mais ne nous fâchons point. Peut-estre avant deux jours,
Courtois & Denyau mandez à son secours,
Digne ouvrage de l'Art dont Hippocrate traite,
Luy sçauront bien ôter cette santé d'Athlete :
Pour consumer l'humeur qui fait son embonpoint,
Luy donner sagement le mal qu'elle n'a point,
Et fuyant de Fagon les maximes énormes,
Au tombeau merité la mettre dans les formes.
Dieu veüille avoir son ame, & nous délivre d'eux.
Pour moy, grand ennemi de leur art hazardeux,
Je ne puis cette fois que je ne les excuse.
Mais à quels vains discours est-ce que je m'amuse?
Il faut sur des sujets plus grands, plus curieux,
Attacher de ce pas ton esprit & tes yeux.
Qui s'offrira d'abord? Bon! c'est cette Sçavante
Qu'estime Roberval, & que Sauveur frequente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble, & le teint si terni?

C'eſt que ſur le calcul, dit-on, de Caſſini,
Un aſtrolabe en main, elle a dans ſa goûtiere
A ſuivre Jupiter paſſé la nuit entiere.
Gardons de la troubler. Sa ſcience, je croy,
Aura pour s'occuper ce jour plus d'un employ.
D'un nouveau microſcope on doit en ſa preſence
Tantoſt chez Dalancé faire l'experience;
Puis d'une femme morte avec ſon embryon,
Il faut chez du Vernay voir la diſſection.
Rien n'échappe aux regards de noſtre Curieuſe.
Mais qui vient ſur ſes pas? C'eſt une Précieuſe,
Reſte de ces Eſprits jadis ſi renommez,
Que d'un coup de ſon art Moliere a diffamez.
De tous leurs ſentimens cette noble heritiere
Maintient encore ici leur ſecte façonniere.
C'eſt chez elle toûjours que les fades auteurs
S'en vont ſe conſoler du mépris des Lecteurs.
Elle y reçoit leur plainte, & ſa docte demeure,
Aux Perrins, aux Corras eſt ouverte à toute heure.
Là du faux bel eſprit ſe tiennent les bureaux.
Là tous les vers ſont bons, pourveu qu'ils ſoient nouveaux.
Au mauvais gouſt public la Belle y fait la guerre:
Plaint Pradon opprimé des ſiflets du Parterre:
Rit des vains amateurs du Grec & du Latin;
Dans la balance met Ariſtote & Cotin;
Puis, d'une main encor plus fine & plus habile
Péze ſans paſſion Chappelain & Virgile;
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvretez;
Mais pourtant confeſſant qu'il a quelques beautez,
Ne trouve en Chappelain, quoy qu'ait dit la Satire,
Autre defaut, ſinon, qu'on ne le ſcauroit lire;
Et pour faire goûter ſon Livre à l'Univers,

Croit qu'il faudroit en profe y mettre tous les Vers.
A quoy bon m'étaler cette bizarre Ecole,
Du mauvais fens, dis-tu, prêché par une Folle?
De livres & d'écrits bourgeois admirateur
Vai-je époufer ici quelque apprentie Auteur?
Sçavez-vous que l'Epoufe avec qui je me lie
Compte entre fes parens des Princes d'Italie?
Sort d'Ayeux dont les noms... Je t'entens, & je voy
D'où vient que tu t'es fait Secretaire du Roy.
Il falloit de ce titre appuyer ta naiffance.
Cependant, t'avoûrai-je icy mon infolence?
Si quelque objet pareil chez moy, deçà les Monts,
Pour m'époufer entroit avec tous ces grands noms,
Le fourcil rehauffé d'orgueilleufes chiméres,
Je lui dirois bien-toft. Je connois tous vos Peres:
Je fcay qu'ils ont brillé dans ce fameux combat *
Où fous l'un des Valois Enguien fauva l'Etat.
D'Hozier n'en convient pas: mais quoi qu'il en puiffe eftre:
Je ne fuis point fi fot que d'époufer mon maiftre.
Ainfi donc au plûtoft délogeant de ces lieux,
Allez, Princeffe, allez avec tous vos Ayeux,
Sur le pompeux débris des lances Efpagnoles
Coucher, fi vous voulez, aux champs de Cerizoles.
Ma maifon, ni mon lit ne font point faits pour vous.
J'admire, pourfuis-tu, vôtre noble couroux.
Souvenez-vous pourtant que ma famille illuftre
De l'affiftance au fceau ne tire point fon luftre:
Et que né dans Paris de Magiftrats connus,
Je ne fuis point icy de ces nouveaux venus,

* Combat de Cerizoles gagné par le Duc d'Enguien en Italie.

De ces Nobles ſans nom, que par plus d'une voye
La Province ſouvent en gueſtres nous envoye.
Mais euſſai-je comme eux des Meûniers pour parens,
Mon Epouſe vint-elle encor d'Ayeux plus grands,
On ne la verroit point, vantant ſon origine,
A ſon triſte Mari reprocher la farine.
Son cœur toûjours nourri dans la devotion,
De trop bonne heure apprit l'humiliation :
Et pour vous détromper de la penſée étrange,
Que l'Hymen aujourd'huy la corrompe & la change,
Sçachez qu'en notre accord ellea, pour premier point,
Exigé, qu'un Epoux ne la contraindroit point
A traîner aprés elle un pompeux équipage,
Ni ſur tout de ſouffrir, par un profâne uſage,
Qu'à l'Egliſe jamais devant le Dieu jaloux,
Un faſtueux carreau ſoit veu ſous ſes genoux.
Telle eſt l'humble vertu qui dans ſon ame empreinte...
Je le voi bien, Tu vas épouſer une Sainte :
Et dans tout ce grand zele il n'eſt rien d'affecté.
Sais-tu bien cependant ſous cette humilité,
L'orgueil que quelquefois nous cache une Bigotte,
Alcippe, & connois-tu la nation devote?
Il te faut de ce pas en tracer quelques traits,
Et par ce grand portrait finir tous mes portraits.
A Paris, à la Cour, on trouve, je l'avouë,
Des femmes dont le zele eſt digne qu'on le louë,
Qui s'occupent du bien en tout temps, en tout lieu.
J'en ſçais Une cherie & du Monde & de Dieu,
Humble dans les grandeurs, ſage dans la fortune;
Qui gemit, comme Eſther, de ſa gloire importune :
Que le Vice luy-même eſt contraint d'eſtimer,
Et que ſur ce tableau d'abord tu vas nommer.

Mais pour quelques Vertus ſi pures, ſi ſincéres,
Combien y trouve-t-on d'impudentes Fauſſaires,
Qui ſous un vain dehors d'auſtere pieté
De leurs crimes ſecrets cherchent l'impunité,
Et couvrent de Dieu même empraint ſur leur viſage
De leurs honteux plaiſirs l'affreux libertinage?
N'atten pas qu'à tes yeux j'aille icy l'étaler.
Il vaut mieux le ſouffrir que de le dévoiler.
De leurs galans exploits les Buſſis, les Brantômes
Pouroient avec plaiſir te compiler des tômes :
Mais pour moy dont le front trop aiſement rougit,
Ma bouche a déja peur de t'en avoir trop dit.
Rien n'égale en fureur, en monſtrueux caprices,
Une fauſſe Vertu qui s'abandonne aux vices.
De ces Femmes pourtant l'hypocrite noirceur,
Au moins pour un Mari garde quelque douceur
Je les aime encor mieux qu'une Bigotte altiere,
Qui dans ſon fol orgueil, aveugle & ſans lumiere,
A peine ſur le ſeüil de la devotion,
Penſe atteindre au ſommet de la perfection :
Qui du ſoin qu'elle prend de me geſner ſans ceſſe,
Va quatre fois par mois ſe vanter à confeſſe;
Et les yeux vers le Ciel, pour ſe le faire ouvrir,
Offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait ſouffrir.
Sur cent pieux devoirs aux Saints elle eſt égale.
Elle lit Rodriguez, fait l'oraiſon mentale,
Va pour les Malheureux queſter dans les maiſons,
Hante les hoſpitaux, viſite les priſons,
Tous les jours à l'Egliſe entend juſqu'à ſix Meſſes :
Mais de combattre en elle, & domter ſes foibleſſes,
Sur le fard, ſur le jeu, vaincre ſa paſſion,
Mettre un frein à ſon luxe, à ſon ambition,

Et ſoûmettre l'orgueil de ſon eſprit rebelle :
C'eſt ce qu'envain le Ciel voudroit exiger d'elle.
Et peut-il, dira-t-elle, en effet l'exiger?
Elle a ſon Directeur, c'eſt à luy d'en juger.
Il faut, ſans differer, ſçavoir ce qu'il en penſe.
Bon! vers nous à propos je le vois qui s'avance.
Qu'il paroiſt bien nouri! quel vermillon! quel teint!
Le Printemps dans ſa fleur ſur ſon viſage eſt peint :
Cependant, à l'entendre, il ſe ſoûtient à peine.
Il eut encore hier la fiévre & la migraine :
Et ſans les prompts ſecours qu'on prit ſoin d'apporter,
Il ſeroit ſur ſon lit peut-eſtre à tremblotter.
Mais de tous les Mortels, grace aux devotes Ames,
Nul n'eſt ſi bien ſoigné qu'un Directeur de Femmes.
Quelque leger dégouſt vient-il le travailler?
Une foible vapeur le fait-elle bâailler?
Un eſcadron coëffé d'abord court à ſon aide :
L'une chauffe un boüillon, l'autre appreſte un remede,
Chez luy ſyrops exquis, ratafias vantés,
Confitures ſur tout volent de tous coſtés :
Car de tous mets ſucrez, ſecs, en paſte, ou liquides,
Les eſtomachs devots toûjours furent avides :
Le premier maſſe-pain pour eux, je croy, ſe fit,
Et le premier Citron à Roüen fut confit.
  Noſtre Docteur bien-toſt va lever tous ſes doutes,
Du Paradis pour elle il applanit les routes;
Et loin ſur ſes defauts de la mortifier,
Luy-meſme prend le ſoin de la juſtifier.
Pourquoy vous allarmer d'une vaine cenſure?
Du rouge qu'on vous voit on s'étonne, on murmure.
Mais a-t-on, dira-t-il, ſujet de s'étonner?
Eſt-ce qu'à faire peur on veut vous condamner?

Aux uſages receus il faut qu'on s'accommode,
Une Femme ſur tout doit tribut à la Mode.
L'orgueil brille, dit-on, ſur vos pompeux habits :
L'œil à peine ſoûtient l'éclat de vos rubis.
Dieu veut-il qu'on étale un luxe ſi profâne ?
Oüy, lors qu'à l'étaler noſtre rang nous condamne.
Mais ce grand jeu chez vous comment l'autorizer?
Le jeu fut de tout temps permis pour s'amuzer.
On ne peut pas toûjours travailler, prier, lire :
Il vaut mieux s'occuper à joüer qu'à médire.
Le plus grand jeu joüé dans cette intention,
Peut meſme devenir une bonne action.
Tout eſt ſanctifié par une ame pieuſe.
Vous eſtes, pourſuit-on, avide, ambitieuſe,
Sans ceſſe vous brûlez de voir tous vos parens,
Engloutir à la Cour charges, dignitez, rangs.
Voſtre bon naturel en cela pour eux brille.
Dieu ne nous défend point d'aimer noſtre famille.
D'ailleurs tous vos parens ſont ſages, vertueux.
Il eſt bon d'empeſcher ces emplois faſtueux,
D'eſtre donnez peut-eſtre à des Ames mondaines,
Epriſes du neant des vanitez humaines.
Laiſſez-là croyez-moy, gronder les Indevots,
Et ſur voſtre ſalut demeurez en repos.
Sur tous ces points douteux c'eſt ainſi qu'il prononce.
Alors croyant d'un Ange entendre la réponſe,
Sa Devote s'incline, & calmant ſon eſprit,
A cet ordre d'en haut ſans replique ſouſcrit.
Ainſi pleine d'erreurs, qu'elle croit legitimes,
Sa tranquille vertu conſerve tous ſes crimes :
Dans un cœur tous les jours nouri du Sacrement
Maintient la vanité, l'orgueil, l'enteſtement,

Et croit que devant Dieu ſes frequens ſacriléges
Sont pour entrer au Ciel d'aſſurez priviléges.
Voilà le digne fruit des ſoins de ſon Docteur.
Encore eſt-ce beaucoup, ſi ce Guide impoſteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quietiſme,
Tout à coup l'amenant au vray Molinoziſme,
Il ne luy fait bien-toſt, aidé de Lucifer,
Gouſter en Paradis les plaiſirs de l'Enfer.
Mais dans ce doux état molle, délicieuſe,
La hais-tu plus, dy-moy, que cette Bilieuſe,
Qui follement outrée en ſa ſeverité,
Baptizant ſon chagrin du nom de pieté,
Dans ſa charité fauſſe, où l'amour propre abonde,
Croit que c'eſt aimer Dieu que haïr tout le monde?
Il n'eſt rien où d'abord ſon ſoupçon attaché
Ne preſume du crime, & ne trouve un peché.
Pour une Fille honneſte & pleine d'innocence,
Croit-elle en ſes valets voir quelque complaiſance?
Reputés criminels les voilà tous chaſſés,
Et chez elle à l'inſtant par d'autres remplacés.
Son Mary qu'une affaire appelle dans la Ville,
Et qui chez luy, ſortant, a tout laiſſé tranquille,
Se trouve aſſez ſurpris, rentrant dans la maiſon,
De voir que le Portier luy demande ſon nom,
Et que parmy ſes Gens changés en ſon abſence,
Il cherche vainement quelqu'un de connoiſſance.
Fort bien : Le trait eſt bon. Dans les Femmes, dis-tu,
Enfin, vous n'approuvez ni vice, ni vertu.
Voilà le Sexe peint d'une noble maniere!
Et Theophraſte meſme aidé de la Bruyere,
Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.
C'eſt aſſez : Il eſt temps de quitter le pinceau.

Vous avez deformais épuiſé la Satire.
Epuiſé, cher Alcippe! Ah! tu me ferois rire!
Sur ce vaſte ſujet ſi j'allois tout tracer,
Tu verrois ſous ma main des tômes s'amaſſer.
Dans le Sexe j'ay peint la pieté cauſtique.
Et que ſeroit-ce donc, ſi Cenſeur plus tragique
J'allois t'y faire voir l'Atheïſme établi,
Et non moins que l'honneur, le Ciel mis en oubli?
Si j'allois t'y montrer plus d'une Capanée,
Pour ſouveraine loi mettant la Deſtinée,
Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux?
Mais, ſans aller chercher cette Femme infernale,
T'ay-je encor peint, dy-moy, la Fantaſque inégale,
Qui m'aimant le matin, ſouvent me hait le ſoir?
T'ay-je peint la Maligne aux yeux faux, au cœur noir?
T'ay-je encore exprimé la bruſque Impertinente?
T'ay-je tracé la Vieille à morgue dominante,
Qui veut vingt ans encore aprés le Sacrement,
Exiger d'un Mari les reſpects d'un Amant?
T'ay-je fait voir de joye une Belle animée,
Qui ſouvent d'un repas ſortant toute enfumée,
Fait meſme à ſes Amans trop foibles d'eſtomach
Redouter ſes baiſers pleins d'ail & de tabac?
T'ay-je encore décrit la Dame brelandiere,
Qui des Joüeurs chez ſoy ſe fait Cabaretiere,
Et ſouffre des affronts que ne ſouffriroit pas
L'Hoſteſſe d'une Auberge à dix ſous par repas?
Ay-je offert à tes yeux ces triſtes Tyſiphones,
Ces monſtres pleins d'un fiel que n'ont point les Liones,
Qui prenant en dégouſt les fruits nez de leur flanc,
S'irritent ſans raiſon contre leur propre ſang,

Toûjours en des fureurs que les plaintes aigriſſent,
Battent dans leurs Enfans l'Epoux qu'elles haïſſent,
Et font de leur maiſon digne de Phalaris,
Un ſejour de douleurs, de larmes & de cris?
Enfin t'ay-je dépeint la Superſtitieuſe,
La Pédante au ton fier, la Bourgeoiſe ennuyeuſe,
Celle qui de ſon chat fait ſon ſeul entretien,
Celle qui toûjours parle, & ne dit jamais rien?
Il en eſt des milliers : mais ma bouche enfin lâſſe
Des trois quarts, pour le moins, veut bien te faire grâce.
J'entens. C'eſt pouſſer loin la moderation.
Ah! finiſſez, dis-tu, la declamation.
Penſez-vous qu'éblouï de vos vaines paroles,
J'ignore qu'en effet tous ces diſcours frivoles
Ne ſont qu'un badinage, un ſimple jeu d'eſprit
D'un Cenſeur, dans le fond, qui folaſtre & qui rit,
Plein du meſme projet qui vous vint dans la teſte,
Quand vous plaçaſtes l'Homme au deſſous de la Beſte?
Mais enfin vous & moy c'eſt aſſez badiner.
Il eſt temps de conclure; & pour tout terminer,
Je ne diray qu'un mot. La Fille qui m'enchante,
Noble, ſage, modeſte, humble, honneſte, touchante,
N'a pas un des defauts que vous m'avez fait voir.
Si par un ſort pourtant qu'on ne peut concevoir,
La Belle tout à coup renduë inſociable,
D'Ange, ce ſont vos mots, ſe transformoit en Diable :
Vous me verriez bien-toſt, ſans me deſeſperer,
Luy dire : Hé bien, Madame, il faut nous ſeparer.
Nous ne ſommes pas faits, je le voy, l'un pour l'autre.
Mon bien ſe monte à tant : Tenez voilà le vôtre.
Partez : Délivrons-nous d'un mutuel ſouci.
Alcippe, tu crois donc qu'on ſe ſepare ainſi?

Pour ſortir de chez toy, ſur cette offre offenſante,
As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y conſente?
Et crois-tu qu'aiſément elle puiſſe quitter
Le ſavoureux plaiſir de t'y perſecuter?
Bien-toſt ſon Procureur, pour elle uſant ſa plume,
De ſes prétentions, va t'offrir un volume.
Car, grace au Droit receu chez les Pariſiens :
Gens de douce nature, & Maris bons Chrétiens,
Dans ſes prétentions une Femme eſt ſans borne.
Alcippe, à ce diſcours je te trouve un peu morne.
Des Arbitres, dis-tu, pourront nous accorder.
Des Arbitres... Tu crois l'empêcher de plaider?
Sur ton chagrin déja contente d'elle-meſme,
Ce n'eſt point tous ſes droits, c'eſt le procez qu'elle aime.
Pour elle un bout d'arpent qu'il faudra diſputer,
Vaut mieux qu'un fief entier acquis ſans conteſter.
Avec elle il n'eſt point de droit qui s'éclairciſſe,
Point de procez ſi vieux qui ne ſe rajeuniſſe,
Et ſur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle Rolet mettroit pavillon bas.
Croi-moy, pour la fléchir trouve enfin quelque voye :
Ou je ne répons pas dans peu qu'on ne te voye.
Sous le faix des procez abbatu, conſterné,
Triſte, à pié, ſans Laquais, maigre, ſec, ruiné,
Vingt fois dans ton malheur reſolu de te pendre,
Et, pour comble de maux, reduit à la reprendre.

SATIRE XI.

A MONSIEUR DE VALINCOUR

SECRETAIRE GENERAL DE LA MARINE,

ET DES COMMANDEMENS

DE MONSEIGNEUR LE COMTE DE TOULOUSE.

Oui, l'Honneur, Valincour, eſt cheri dans le Monde :
Chacun pour l'exalter en paroles abonde,
A s'en voir revêtu chacun met ſon bonheur,
Et tout crie icy-bas l'Honneur ! Vive l'Honneur!
Entendons diſcourir ſur les bancs des Galeres,
Ce Forçat abhorré, meſme de ſes Confreres ;
Il plaint, par un Arreſt injuſtement donné,
L'Honneur en ſa perſonne à ramer condamné.
En un mot parcourons & la Mer & la Terre :
Interrogeons Marchands, Financiers, Gens de guerre,
Courtiſans, Magiſtrats, chez Eux, ſi je les croi,
L'Intereſt ne peut rien, l'Honneur ſeul fait la loi.
Cependant lors qu'aux yeux leur portant la lanterne,
J'examine au grand jour l'eſprit qui les gouverne,
Je n'apperçoi par tout que folle Ambition,
Foibleſſe, Iniquité, Fourbe, Corruption,

Que ridicule Orgueil de ſoi-même idolâtre.
Le Monde, à mon avis, eſt comme un grand Theâtre,
Où chacun en public l'un par l'autre abuſé,
Souvent à ce qu'il eſt jouë un rôle oppoſé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux viſage
Impudemment le Fou repreſenter le Sage,
L'Ignorant s'ériger en Sçavant faſtueux,
Et le plus vil Faquin trancher du Vertueux.
Mais, quelque fol eſpoir dont leur orgueil les berce,
Bien-toſt on les connoiſt & la Verité perce.
On a beau ſe farder aux yeux de l'Univers,
A la fin ſur quelqu'un de nos vices couverts
Le Public malin jette un œil inévitable,
Et bien-toſt la Cenſure, au regard formidable,
Sçait, le crayon en main, marquer nos endroits faux,
Et nous développer avec tous nos defauts.
Du Menſonge toûjours le Vray demeure maiſtre.
Pour paroître honnête homme en un mot il faut l'eſtre :
Et jamais, quoiqu'il faſſe, un Mortel icy bas
Ne peut aux yeux du Monde eſtre ce qu'il n'eſt pas.
Envain ce Miſanthrope aux yeux triſtes & ſombres,
Veut par un air riant en éclaircir les ombres,
Le Ris ſur ſon viſage eſt en mauvaiſe humeur;
L'agrément fuit ſes traits, ſes carreſſes font peur;
Ses mots les plus flateurs paroiſſent des rudeſſes,
Et la Vanité brille en toutes ſes baſſeſſes.
Le Naturel toûjours ſort, & ſçait ſe montrer.
Vainement on l'arreſte, on le force à rentrer,
Il rompt tout, perce tout, & trouve enfin paſſage.
Mais loin de mon projet je ſens que je m'engage.
Revenons de ce pas à mon texte égaré.
L'Honneur par tout, diſois-je, eſt du Monde admiré.

Mais l'Honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel eſt-il, VALINCOUR? Pouras-tu me le dire?
L'Ambitieux le met ſouvent à tout brûler,
L'Avare à voir chez luy le Pactôle rouler,
Un faux Brave à vanter ſa proüeſſe frivole,
Un vray Fourbe à jamais ne garder ſa parole,
Ce Poëte à noircir d'inſipides papiers,
Ce Marquis à ſçavoir frauder ſes Creanciers,
Un Libertin à rompre & jeûnes, & Carême,
Un Fou perdu d'honneur à braver l'Honneur même.
L'un d'Eux a-t-il raiſon? Qui pouroit le penſer?
Qu'eſt-ce donc que l'Honneur que tout doit embraſſer?
Eſt-ce de voir, dis-moy, vanter nôtre éloquence,
D'exceller en courage, en adreſſe, en prudence,
De voir à noſtre aſpect tout trembler ſous les Cieux,
De poſſeder enfin mille dons precieux?
Mais avec tous ces dons de l'eſprit & de l'ame,
Un Roy meſme ſouvent peut n'eſtre qu'un infâme,
Qu'un Herode, un Tibere effroyable à nommer.
Où donc eſt cet Honneur qui ſeul doit nous charmer?
Quoiqu'en ſes beaux diſcours Saint Evremond nous prône,
Aujourd'hui j'en croirai Seneque avant Petrône.
Dans le Monde il n'eſt rien de beau que l'Équité.
Sans Elle la Valeur, la Force, la Bonté,
Et toutes les Vertus, dont s'ébloüit la Terre,
Ne ſont que faux brillans, & que morceaux de verre.
Un injuſte Guerrier terreur de l'Univers,
Qui ſans ſujet courant chez cent Peuples divers,
S'en va tout ravager juſqu'aux rives du Gange,
N'eſt qu'un plus grand Voleur que Duterte & Saint Ange *.

* Fameux Voleurs de grand chemin.

Du premier des Cefars on vante les exploits;
Mais dans quel Tribunal, jugé fuivant les Loix,
Euft-il pû difculper fon injufte manie?
Qu'on livre fon Pareil en France à la Reynie,
Dans trois jours nous verrons le Phénix des Guerriers
Laiffer fur l'échaffaut fa tefte, & fes lauriers.
C'eft d'un Roy* que l'on tient cette maxime augufte,
Que jamais on n'eft grand qu'autant que l'on eft jufte.
Raffemblez à la fois Mithridate & Sylla,
Joignez-y Tamerlan, Genferic, Attila,
Tous ces fiers Conquerans, Rois, Princes, Capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce Bourgeois d'Athenes**
Qui fçeut pour tous exploits, doux, moderé, frugal,
Toûjours vers la Juftice aller d'un pas égal.
Oüi la Juftice en nous eft la Vertu qui brille.
Il faut de fes couleurs qu'ici bas tout s'habille.
Dans un Mortel cheri, tout injufte qu'il eft,
C'eft quelque air d'équité qui feduit & qui plaift.
A cet unique appas l'ame eft vraîment fenfible:
Même aux yeux de l'Injufte un Injufte eft horrible;
Et tel, qui n'admet point la Probité chez luy,
Souvent à la rigueur l'exige chez autruy.
Difons plus : Il n'eft point d'ame livrée au vice
Où l'on ne trouve encor des traces de juftice.
Chacun de l'Equité ne fait pas fon flambeau.
Tout n'eft pas Caumartin, Bignon, ni Dagueffeau;
Mais jufqu'en ces Païs, où tout vit de pillage,
Chez l'Arabe & le Scythe Elle eft de quelque ufage,
Et du butin acquis en violant les loix,

* Agefilas.
** Socrate.

C'eſt Elle entre eux qui fait le partage & le choix.
Mais allons voir le Vrai juſqu'en ſa ſource même.
Un Devot aux yeux creux & d'abſtinence blême,
S'il n'a point le cœur juſte, eſt affreux devant Dieu.
L'Evangile au Chrétien ne dit en aucun lieu,
Sois devot : Elle dit, Sois doux, ſimple, équitable.
Car d'un Devot ſouvent au Chrétien veritable
La diſtance eſt deux fois plus longue à mon avis,
Que du Pôle Antartique au Détroit de Davis *.
Encor par ce Devôt ne croi pas que j'entende
Tartuffe, ou Molinos, & ſa myſtique Bande.
J'entens un faux Chrétien mal inſtruit, mal guidé,
Et qui de l'Evangile en vain perſuadé,
N'en a jamais conçû l'eſprit ni la juſtice,
Un Chrétien qui s'en ſert pour diſculper le vice;
Qui toûjours prés des Grands qu'il prend ſoin d'abuſer,
Sur leurs foibles honteux ſçait les autoriſer,
Et croit pouvoir au Ciel, par ſes folles maximes,
Comblés de Sacremens faire entrer tous les crimes.
Des faux Devots pour moy voilà le vrai Heros.
Mais, pour borner enfin tout ce vague propos,
Concluons qu'ici bas le ſeul Honneur ſolide,
C'eſt de prendre toûjours la Verité pour guide;
De regarder en tout la Raiſon & la Loy,
D'eſtre doux pour tout autre, & rigoureux pour ſoy :
D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inſpire,
Et d'eſtre juſte enfin : Ce ſeul mot veut tout dire.
Je doute que le flot des vulgaires Humains
A ce Diſcours pourtant donne aiſément les mains,

* Détroit ſous le Pôle Artique, prés de la nouvelle Zemble.

Et pour t'en dire icy la raiſon hiſtorique,
Souffre que je l'habille en Fâble allegorique.
Sous le bon Roy Saturne ami de la douceur,
L'Honneur, cher VALINCOUR, & l'Equité ſa Sœur,
De leurs ſages conſeils éclairant tout le Monde
Regnoient cheris du Ciel dans une paix profonde.
Tout vivoit en commun ſous ce Couple adoré.
Aucun n'avoit d'enclos, ni de champ ſeparé.
La Vertu n'eſtoit point ſujette à l'Oſtraciſme,
Ni ne s'appelloit point alors un ****
L'Honneur beau par ſoi-même, & ſans vains ornemens,
N'étaloit point aux yeux l'or ni les diamans,
Et jamais ne ſortant de ſes devoirs auſteres,
Maintenoit de ſa Sœur les regles ſalutaires.
Mais une fois au Ciel par les Dieux appellé,
Il demeura long-temps au Séjour étoilé.
Un Fourbe cependant aſſez haut de corſage,
Et qui luy reſſembloit de geſte & de viſage,
Prend ſon temps, & par tout ce hardi Suborneur
S'en va chez les Humains crier, qu'il eſt l'Honneur :
Qu'il arrive du Ciel, & que voulant lui-meſme
Seul porter deſormais le faix du Diadême,
De luy ſeul il prétend qu'on reçoive la loy.
A ces diſcours trompeurs le Monde ajoûte foy.
L'innocente Equité honteuſement bannie
Trouve à peine un deſert où fuir l'ignominie.
Auſſi-toſt ſur un Thrône éclatant de rubis,
L'Impoſteur monte orné de ſuperbes habits.
La Hauteur, le Dédain, l'Audace l'environnent,
Et le Luxe & l'Orgueil de leurs mains le couronnent.
Tout fier il montre alors un front plus ſourcilleux.
Et le Mien & le Tien deux Freres pointilleux,

Par ſon ordre amenant les Procés & la Guerre,
En tous lieux de ce pas vont partager la Terre,
En tous lieux ſous les noms de Bon Droit & de Tort,
Vont chez Elle établir le ſeul droit du plus Fort.
Le nouveau Roy triomphe, & ſur ce droit inique
Bâtit de vaines loix un Code fantaſtique;
Avant tout aux Mortels preſcrit de ſe vanger;
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger,
Et dans leur ame envain de remords combattuë,
Trace en lettres de ſang ces deux mots, *Meurs,* ou *Tuë.*
Alors, ce fut alors, ſous ce vrai Jupiter,
Qu'on vit naître ici bas le noir Siecle de Fer.
Le Frere au meſme inſtant s'arma contre le Frere:
Le Fils trempa ſes mains dans le ſang de ſon Pere:
La ſoif de commander enfanta les Tyrans,
Du Tanaïs au Nil porta les Conquerans:
L'Ambition paſſa pour la Vertu ſublime:
Le Crime heureux fut juſte & ceſſa d'eſtre crime.
On ne vit plus que haine & que diviſion,
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confuſion.
Le veritable Honneur ſur la voute celeſte
Eſt enfin averti de ce trouble funeſte.
Il part ſans differer, & deſcendu des Cieux
Va par tout ſe montrer dans les terreſtres lieux:
Mais il n'y fait plus voir qu'un viſage incommode.
On n'y peut plus ſouffrir ſes vertus hors de mode,
Et lui-même traité de Fourbe & d'Impoſteur,
Eſt contraint de ramper aux piés du Seducteur.
Enfin las d'eſſuyer outrage ſur outrage,
Il livre les Humains à leur triſte eſclavage,
S'en va trouver ſa Sœur, & dés ce même jour
Avec elle s'envole au celeſte Séjour.

Depuis, toûjours ici riche de leur ruine,
Sur les triſtes Mortels le faux Honneur domine,
Gouverne tout, fait tout dans ce bas Univers,
Et peut-eſtre eſt-ce luy qui m'a dicté ces vers.
Mais en fuſt-il l'Auteur, je conclus de ſa Fable;
Que ce n'eſt qu'en Dieu ſeul qu'eſt l'Honneur veritable.

APPENDICE

AUX SATIRES

DE L'ÉDITION DE M. DCC. I.

SATIRE XII.

SUR

L'EQUIVOQUE.

PAR

M. BOILEAU DESPREAUX.

M. DCC. XI.

DISCOURS DE L'AUTEUR

POUR SERVIR D'APOLOGIE

A LA SATIRE SUIVANTE.

QUELQUE heureux ſuccès qu'aient eu mes Ouvrages, j'avois réſolu depuis leur derniére Edition de ne plus rien donner au Public ; & quoiqu'à mes heures perdues, il y a environ cinq ans, j'euſſe encore fait contre l'Equivoque une Satire que tous ceux à qui je l'ai communiquée, ne jugeoient pas inferieure à mes autres Ecrits, bien loin de la publier, je la tenois ſoigneuſement cachée, & je ne croyois pas que, moi vivant, elle dût jamais voir le jour. Ainſi donc auſſi ſoigneux deſormais de me faire oublier, que j'avois été autrefois curieux de faire parler de moi, je jouiſſois, à mes infirmitez près, d'une aſſez grande tranquillité, lorſque tout d'un coup j'ai appris

qu'on debitoit dans le monde ſous mon nom quantité de méchants Ecrits, & entr'autres une piéce en vers contre les Jéſuites, également odieuſe & inſipide, & où l'on me faiſoit en mon propre nom dire à toute leur Société les injures les plus atroces & les plus groſſiéres. J'avoue que cela m'a donné un très grand chagrin. Car bien que tous les gens ſenſez aient connu ſans peine que la piéce n'étoit point de moy, & qu'il n'y ait eu que de très petits eſprits qui aient préſumé que j'en pouvois être l'Auteur, la verité eſt pourtant que je n'ai pas regardé comme un mediocre affront, de me voir ſoupçonné, même par des ridicules, d'avoir fait un ouvrage ſi ridicule.

J'ai donc cherché les moyens les plus propres pour me laver de cette infamie : & tout bien conſideré, je n'ai point trouvé de meilleur expedient, que de faire imprimer ma Satire contre l'Equivoque; parcequ'en la liſant, les moins éclairés même de ces petits eſprits ouvriroient peut-être les yeux, & verroient manifeſtement le peu de rapport qu'il y a de mon ſtyle, même en l'âge où je ſuis, au ſtyle bas & rampant de l'Auteur de ce pitoyable Ecrit. Ajoutez à cela, que je pouvois mettre à la tête de ma Satire, en la donnant au Public, un Avertiſſement en maniére de Preface, où je me juſtifierois pleinement, & tirerois tout le monde d'erreur. C'eſt ce que je fais aujourd'hui : & j'eſpere que le peu que je viens de dire, produira l'effet que je me ſuis propoſé. Il ne me reſte donc plus maintenant qu'à parler de la Satire pour laquelle eſt fait ce diſcours.

Je l'ai compofée par le caprice du monde le plus bifarre, & par une efpece de dépit & de colere poétique, s'il faut ainfi dire, qui me faifit à l'occafion de ce que je vais raconter. Je me promenois dans mon Jardin à Auteuil, & révois en marchant à un Poême que je voulois faire contre les mauvais critiques de notre fiécle. J'en avois même déjà compofé quelques vers, dont j'étois affez content. Mais voulant continuer je m'apperçus qu'il y avoit dans ces vers une équivoque de langue ; & m'étant fur le champ mis en devoir de la corriger, je n'en pus jamais venir à bout. Cela m'irrita de telle maniére, qu'au lieu de m'appliquer davantage à réformer cette équivoque, & de pourfuivre mon Poême contre les faux Critiques, la folle penfée me vint de faire contre l'Equivoque même une Satire, qui pût me vanger de tous les chagrins qu'elle m'a caufés depuis que je me mêle d'écrire. Je vis bien que je ne rencontrerois pas de mediocres difficultez à mettre en vers un fujet fi fec. Et même il s'en prefenta d'abord une qui m'arrêta tout court. Ce fut de favoir duquel des deux genres, mafculin ou feminin, je ferois le mot d'Equivoque, beaucoup d'habiles Ecrivains, ainfi que le remarque Vaugelas, le faifant mafculin. Je me déterminai pourtant affez vîte au feminin, comme au plus ufité des deux. Et bien loin que cela empechât l'exécution de mon projet, je crus que ce ne feroit pas une méchante plaifanterie de commencer ma Satire par cette difficulté même. C'eft ainfi que je m'engageai dans la compofition de cet Ouvrage. Je croyois d'abord faire tout au

plus cinquante ou ſoixante vers; mais enſuite les penſées me venant en foule, & les choſes que j'avois à reprocher à l'Equivoque, ſe multipliant à mes yeux, j'ai pouſſé ces vers juſqu'à près de trois cens cinquante.

C'eſt au Public maintenant à voir ſi j'ai bien ou mal réuſſi. Et je n'employerai point ici, non plus que dans les Prefaces de mes autres Ecrits, mon adreſſe & ma rhetorique à le prévenir en ma faveur. Tout ce que je lui puis dire, c'eſt que j'ai travaillé cette piéce avec le même ſoin que toutes mes autres Poéſies. Une choſe pourtant dont il eſt bon que les Jéſuites ſoient avertis, c'eſt qu'en attaquant l'Equivoque, je n'ai pas pris ce mot dans toute l'étroite rigueur de ſa ſignification grammaticale; le mot d'Equivoque, en ce ſens là, ne voulant dire qu'une ambiguité de paroles; mais que je l'ai pris, comme le prend ordinairement le commun des hommes, pour toutes ſortes d'ambiguitez de ſens, de penſées, d'expreſſions, & enfin pour tous ces abus & toutes ces mépriſes de l'eſprit humain qui font qu'il prend ſouvent une choſe pour une autre. Et c'eſt dans ce ſens que j'ai dit, que l'idolatrie avoit pris naiſſance de l'Equivoque; les hommes, à mon avis, ne pouvant pas s'equivoquer plus lourdement, que de prendre des pierres, de l'or & du cuivre pour Dieu. J'ajouterai à cela, que la Providence divine, ainſi que je l'établis clairement dans ma Satire, n'aiant permis chez eux cet horrible aveuglement, qu'en punition de ce que leur premier Pere avoit prété l'oreille aux promeſſes du Demon, j'ai pu

conclure infailliblement que l'idolatrie eſt un fruit, ou pour mieux dire, un veritable enfant de l'Equivoque. Je ne vois donc pas qu'on me puiſſe faire ſur cela aucune bonne critique; ſur tout ma Satire étant un pur jeu d'eſprit, où il ſeroit ridicule d'exiger une préciſion géometrique de penſées & de paroles.

Mais il y a une autre objection plus importante & plus conſiderable, qu'on me fera peut-être au ſujet des propoſitions de Morale relâchée, que j'attaque dans la derniére partie de mon Ouvrage Car ces Propoſitions aiant été, à ce qu'on prétend, avancées par quantité de Théologiens, même célébres, la mocquerie que j'en fais, peut, dira-t-on, diffamer en quelque ſorte ces Théologiens, & cauſer ainſi une eſpece de ſcandale dans l'Egliſe. A cela je répons premiérement, Qu'il n'y a aucune des propoſitions que j'attaque, qui n'ait été plus d'une fois condamnée par toute l'Egliſe, & tout recemment encore par deux des plus grands Papes qui aient depuis longtemps rempli le S. Siége. Je dis en ſecond lieu, qu'à l'exemple de ces célebres Vicaires de Jesus-Christ, je n'ai point nommé les Auteurs de ces Propoſitions, ni aucun de ces Théologiens dont on dit que je puis cauſer la diffamation, & contre leſquels même j'avoue que je ne puis rien decider, puiſque je n'ai point lu, ni ne ſuis d'humeur à lire leurs Ecrits : ce qui ſeroit pourtant abſolument neceſſaire pour prononcer ſur les accuſations que l'on forme contre eux, leurs accuſateurs pouvant les avoir mal entendus, & s'être trompez dans l'intelligence des paſſages

où ils prétendent que ſont ces erreurs dont ils les accuſent. Je ſoutiens en troiſiéme lieu, qu'il eſt contre la droite raiſon de penſer que je puiſſe exciter quelque ſcandale dans l'Egliſe, en traittant de ridicules des propoſitions rejettées de toute l'Egliſe, & plus dignes encore, par leur abſurdité, d'être ſifflées de tous les fidéles, que réfutées ſerieuſement. C'eſt ce que je me croi obligé de dire pour me juſtifier. Que ſi après cela il ſe trouve encore quelques Théologiens qui ſe figurent qu'en décriant ces Propoſitions, j'ai eu en vue de les décrier eux mêmes, je declare que cette fauſſe idée qu'ils ont de moy, ne ſauroit venir que des mauvais artifices de l'Equivoque, qui pour ſe vanger des injures que je lui dis dans ma Piéce, s'efforce d'intereſſer dans ſa cauſe ces Théologiens, en me faiſant penſer ce que je n'ai pas penſé, & dire ce que je n'ai point dit.

Voilà ce me ſemble bien des paroles, & peut-être trop de paroles emploiées pour juſtifier un auſſi peu conſiderable Ouvrage qu'eſt la Satire qu'on va voir. Avant néanmoins que de finir je ne croi pas me pouvoir diſpenſer d'apprendre aux Lecteurs, qu'en attaquant comme je fais dans ma Satire ces erreurs, je ne me ſuis point fié à mes ſeules lumiéres, mais qu'ainſi que je l'ai pratiqué, il y a environ dix ans, à l'égard de mon Epitre De l'Amour de Dieu, j'ai non ſeulement conſulté ſur mon Ouvrage tout ce que je connois de plus habiles Docteurs, mais que je l'ai donné à examiner au Prelat de l'Egliſe qui, par l'étendue de ſes connoiſſances & par l'Eminence de ſa dignité, eſt

le plus capable & le plus en droit de me prefcrire ce que je dois penfer fur ces matiéres. Je veux dire à M. le Cardinal de Noailles, mon Archevêque. J'ajouterai, que ce pieux & favant Cardinal a eu trois femaines ma Satire entre les mains, & qu'à mes inftantes priéres, après l'avoir lue & relue plus d'une fois, il me l'a enfin rendue en me comblant d'éloges, & m'a affuré qu'il n'y avoit trouvé à redire qu'un feul mot, que j'ai corrigé fur le champ, & fur lequel je lui ai donné entiére fatifaction. Je me flatte donc qu'avec une approbation fi authentique, fi fure, & fi glorieufe, je puis marcher la tête levée, & dire hardiment des critiques qu'on pourra faire deformais contre la doctrine de mon Ouvrage, que ce ne fauroient être que de vaines fubtilitez d'un tas de miférables fophiftes formés dans l'Ecole du menfonge, & auffi affidés amis de l'Equivoque qu'opiniâtres ennemis de Dieu, du bon fens & de la Verité.

SATIRE DOUZIEME.

SUR L'EQUIVOQUE.

Du langage François bizarre Hermaphrodite,
De quel genre te faire, Equivoque maudite?
Ou maudit: car ſans peine aux Rimeurs hazardeux
L'uſage encor, je croi, laiſſe le choix des deux.
Tu ne me répons rien. Sors d'ici, Fourbe inſigne,
Mâle auſſi dangereux que femelle maligne,
Qui crois rendre innocents les diſcours impoſteurs;
Tourment des Ecrivains, juſte effroi des Lecteurs;
Par qui de mots confus ſans ceſſe embaraſſée
Ma plume, en écrivant, cherche en vain ma penſée.
Laiſſe-moi, va charmer de tes vains agrémens
Les yeux faux & gâtez de tes louches amans,
Et ne viens point ici de ton ombre groſſiére
Enveloper mon ſtyle ami de la lumiére
Tu ſçais bien que jamais chez toi, dans mes diſcours,
Je n'ai d'un faux brillant emprunté le ſecours.
Fui donc. Mais non, demeure; un Demon qui m'inſpire
Veut qu'encore une utile & derniére Satire,
De ce pas, en mon livre, exprimant tes noirceurs,

Se vienne, en nombre pair, joindre à ſes Onze Sœurs;
Et je ſens que ta vûë échauffe mon audace.
Viens, approche : Voyons, malgré l'âge & ſa glace,
Si ma Muſe aujourd'hui, ſortant de ſa langueur,
Pourra trouver encore un reſte de vigueur.
Mais où tend, dira-t-on, ce projet fantaſtique?
Ne vaudroit-il pas mieux dans mes vers, moins cauſtique,
Répandre de tes jeux le ſel réjouiſſant,
Que d'aller contre toi ſur ce ton menaçant
Pouſſer juſqu'à l'excès ma critique boutade?
Je ferois mieux, j'entens, d'imiter Benſerade.
C'eſt par lui qu'autrefois, miſe en ton plus beau jour,
Tu ſçûs, trompant les yeux du peuple & de la Cour,
Leur faire à la faveur de tes bluettes folles,
Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.
Mais ce n'eſt plus le tems. Le Public détrompé,
D'un pareil enjoûment ne ſe ſent plus frappé.
Tes bons mots, autrefois delices des ruëlles,
Approuvez chez les Grands, applaudis chez les Belles,
Hors de mode aujourd'hui chez nos plus froids badins,
Sont des collets montez & des vertugadins.
Le Lecteur ne ſait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'inſipide figure.
C'eſt à regret qu'on voit cet Auteur ſi charmant,
Et pour mille beaux traits vanté ſi juſtement,
Chez toi toûjours cherchant quelque fineſſe aiguë,
Preſenter au Lecteur ſa penſée ambiguë,
Et ſouvent du faux ſens d'un proverbe affecté,
Faire de ſon diſcours la piquante beauté.
Mais laiſſons-là le tort qu'à ces brillans Ouvrages
Fit le plat agrément de tes vains badinages.
Parlons des maux ſans fin que ton ſens de travers,

Source de toute erreur, ſema dans l'Univers :
Et pour les contempler juſque dans leur naiſſance,
Dès le tems nouveau-né, quand la Toute-Puiſſance
D'un mot forma le ciel, l'air, la terre & les flots,
N'eſt-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
Qui par l'éclat trompeur d'une funeſte pomme,
Et tes mots ambigus, fis croire au premier homme,
Qu'il alloit en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout ſavoir, à Dieu ſe rendre égal?
Il en fit ſur le champ la folle experience.
Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle ſcience,
Fut que triſte & honteux de voir ſa nudité,
Il ſut qu'il n'étoit plus, grace à ſa vanité,
Qu'un chetif animal pêtri d'un peu de terre,
A qui la faim, la ſoif, par-tout faiſoient la guerre,
Et qui courant toûjours de malheur en malheur,
A la mort arrivoit enfin par la douleur.
Oui, de tes noirs complots & de ta triſte rage
Le genre humain perdu fut le premier ouvrage.
Et bien que l'homme alors parût ſi rabaiſſé,
Par toi contre le Ciel un orgueil inſenſé,
Armant de ſes neveux la giganteſque engeance,
Dieu réſolut enfin, terrible en ſa vengeance,
D'abîmer ſous les eaux tous ces audacieux.
Mais avant qu'il lâchât les écluſes des Cieux,
Par un fils de Noé fatalement ſauvée,
Tu fus, comme ſerpent, dans l'Arche conſervée ;
Et d'abord pourſuivant tes projets ſuſpendus
Chez les Mortels reſtants, encor tout éperdus,
De nouveau tu ſemas tes captieux menſonges,
Et remplis leurs eſprits de fables & de ſonges.
Tes voiles offuſquant leurs yeux de toutes parts,

Dieu difparut lui-même à leurs troubles regards.
Alors ce ne fut plus que ftupide ignorance,
Qu'impiété fans borne en fon extravagance.
Puis de cent dogmes faux la fuperftition,
Répandant l'idolâtre & folle illufion,
Sur la terre en tous lieux difpofée à les fuivre,
L'art fe tailla des Dieux d'or, d'argent & de cuivre,
Et l'Artifan lui-même humblement profterné
Aux pieds du vain métal par fa main façonné,
Lui demanda les biens, la fanté, la fageffe :
Le monde fut rempli de Dieux de toute efpece.
On vit le peuple fou, qui du Nil boit les eaux,
Adorer les ferpens, les poiffons, les oifeaux,
Aux chiens, aux chats, aux boucs, offrir des facrifices,
Conjurer l'ail, l'oignon, d'être à fes vœux propices,
Et croire follement maîtres de fes deftins
Ces Dieux nez du fumier porté dans fes jardins.
Bien-tôt te fignalant par mille faux miracles,
Ce fut toy qui par tout fis parler les Oracles.
C'eft par ton double fens, dans leurs difcours jetté,
Qu'ils fçûrent en mentant dire la verité,
Et fans crainte rendant leurs réponfes Normandes
Des peuples & des Rois engloutir les offrandes.
Ainfi, loin du vrai jour, par toy toûjours conduit,
L'homme ne fortit plus de fon épaiffe nuit.
Pour mieux tromper fes yeux, ton adroit artifice
Fit à chaque vertu prendre le nom d'un vice :
Et par toy de fplendeur fauffement revêtu
Chaque vice emprunta le nom d'une vertu.
Par toy l'humilité devint une baffeffe ;
La candeur fe nomma groffiéreté, rudeffe.
Au contraire, l'aveugle & folle ambition

S'appella des grands cœurs la belle paſſion :
Du nom de fierté noble on orna l'impudence,
Et la fourbe paſſa pour exquiſe prudence :
L'audace brilla ſeule aux yeux de l'Univers;
Et pour vraiment heros, chez les hommes pervers,
On ne reconnut plus qu'uſurpateurs iniques,
Que tyranniques Rois cenſez grands Politiques,
Qu'infames ſcelerats à la gloire aſpirans,
Et voleurs revêtus du nom de Conquerans.
Mais à quoi s'attacha ta ſavante malice:
Ce fut ſur-tout à faire ignorer la juſtice.
Dans les plus claires loix ton ambiguité
Répandant ſon adroite & fine obſcurité,
Aux yeux embaraſſez des Juges les plus ſages,
Tout ſens devint douteux, tout mot eut deux viſages;
Plus on crut pénetrer, moins on fut éclairci;
Le texte fut ſouvent par la gloſe obſcurci :
Et pour comble de maux à tes raiſons frivoles
L'Eloquence prêtant l'ornement des paroles,
Tous les jours accablé ſous leur commun effort,
Le vrai paſſa pour faux, & le bon droit eut tort.
Voilà comment déchû de ſa grandeur premiere,
Concluons, l'homme enfin perdit toute lumiére,
Et par tes yeux trompeurs ſe figurant tout voir,
Ne vit, ne ſût plus rien, ne pût plus rien ſavoir.
De la raiſon pourtant, par le vrai Dieu guidée,
Il reſta quelque trace encor dans la Judée.
Chez les hommes ailleurs ſous ton joug gémiſſants,
Vainement on chercha la vertu, le droit ſens :
Car qu'eſt-ce loin de Dieu que l'humaine ſageſſe?
Et Socrate, l'honneur de la profane Grece,
Qu'étoit-il en effet, de près examiné,

Qu'un mortel, par lui-même au ſeul mal entrainé;
Et malgré la vertu dont il faiſoit parade,
Très-équivoque ami du jeune Alcibiade?
Oui, j'oſe hardiment l'affirmer contre toi,
Dans le monde idolâtre, aſſervi ſous ta loi,
Par l'humaine raiſon de clarté dépourvûe
L'humble & vraie équité fut à peine entrevue;
Et par un ſage altier, au ſeul faſte attaché,
Le bien même accompli ſouvent fut un peché.
Pour tirer l'homme enfin de ce deſordre extrême,
Il fallut qu'ici-bas Dieu, fait homme lui-même,
Vînt du ſein lumineux de l'éternel ſéjour,
De tes dogmes trompeurs diſſiper le faux jour.
A l'aſpect de ce Dieu les demons diſparurent,
Dans Delphe, dans Delos, tes oracles ſe tûrent :
Tout marqua, tout ſentit ſa venue en ces lieux,
L'eſtropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux.
Mais bien-tôt contre lui ton audace rebelle,
Chez la Nation même à ſon culte fidéle,
De tous côtez arma tes nombreux ſectateurs,
Prêtres, Phariſiens, Rois, Pontifes, Docteurs.
C'eſt par eux que l'on vit la Verité ſuprême
De menſonge & d'erreur accuſée elle-même,
Au tribunal humain le Dieu du Ciel traîné,
Et l'Auteur de la vie à mourir condamné.
Ta fureur toutefois à ce coup fut deçûe,
Et pour toi ton audace eut une triſte iſſue.
Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité
Se releva ſoudain tout brillant de clarté.
Et par-tout ſa doctrine en peu de tems portée
Fut du Gange & du Nil & du Tage écoutée:
Des ſuperbes Autels, à leur gloire dreſſez,

Tes ridicules Dieux tomberent renverſez.
On vit en mille endroits leurs honteuſes ſtatues
Pour le plus bas uſage utilement fondues,
Et gémir vainement Mars, Jupiter, Venus,
Urnes, vaſes, trépieds, vils meubles devenus.
Sans ſuccomber pourtant tu ſoûtins cet orage,
Et, ſur l'idolâtrie enfin perdant courage,
Pour embaraſſer l'homme en des nœuds plus ſubtils,
Tu courus chez Satan brouiller de nouveaux fils.
Alors, pour ſeconder ta triſte frenéſie,
Arriva de l'enfer ta fille l'Héréſie.
Ce monſtre, dés l'enfance à ton école inſtruit,
De tes leçons bien-tôt te fit goûter le fruit.
Par luy l'erreur, toûjours finement apprêtée,
Sortant pleine d'attraits de ſa bouche empeſtée,
De ſon mortel poiſon tout courut s'abreuver,
Et l'Egliſe elle-même eut peine à s'en ſauver.
Elle-même deux fois preſque toute Arrienne,
Sentit chez ſoy trembler la verité Chretienne,
Lorſqu'attaquant le Verbe & ſa Divinité,
D'une ſyllabe impie un ſaint mot augmenté
Remplit tous les eſprits d'aigreurs ſi meurtriéres,
Et fit de ſang Chrétien couler tant de riviéres.
Le fidele au milieu de ces troubles confus
Quelque tems égaré, ne ſe reconnut plus,
Et dans plus d'un aveugle & ténebreux Concile
Le menſonge parut vainqueur de l'Evangile.
Mais à quoi bon ici du profond des enfers,
Nouvel Hiſtorien de tant de maux ſoufferts,
Rappeller Arius, Valentin & Pélage,
Et tous ces fiers Demons que toûjours d'âge en âge,
Dieu, pour faire éclaircir à fond ſes veritez,

A permis qu'aux Chretiens l'enfer ait fufcitez.
Laiffons heurler là-bas tous ces damnez antiques,
Et bornons nos regards aux troubles fanatiques,
Que ton horrible fille ici fut émouvoir,
Quand Luther & Calvin, remplis de ton favoir,
Et foy difant choifis pour réformer l'Eglife,
Vinrent du celibat affranchir la Prêtrife,
Et des vœux les plus faints blâmant l'aufterité,
Aux Moines las du joug rendre la liberté.
Alors, n'admettant plus d'autorité vifible,
Chacun fut de la foi cenfé juge infaillible,
Et fans être approuvé par le Clergé Romain,
Tout Proteftant fut Pape une Bible à la main.
De cette erreur dans peu naquirent plus de Sectes
Qu'en automne on ne voit de bourdonnans infectes
Fondre fur les raifins nouvellement meuris;
Ou qu'en toutes faifons fur les murs à Paris,
On ne voit affichez de recueils d'amourettes,
De vers, de contes bleus, de frivoles fornettes,
Souvent peu recherchez du public nonchalant,
Mais vantez à coup fûr du Mercure Galant.
Ce ne fut plus par-tout que foux Anabaptiftes,
Qu'orgueilleux Puritains, qu'exécrables Deïftes.
Le plus vil artifan eut fes dogmes à foy,
Et chaque Chretien fut de differente loy.
La Difcorde au milieu de ces fectes altiéres
En tous lieux cependant déploya fes banniéres,
Et ta fille, au fecours des vains raifonnemens
Appellant le ravage & les embrafemens,
Fit en plus d'un pays, aux Villes défolées,
Sous l'herbe en vain chercher leurs Eglifes brûlées.
L'Europe fut un champ de maffacre & d'horreur,

Et l'Orthodoxe même, aveugle en ſa fureur,
De tes dogmes trompeurs nourriſſant ſon idée,
Oublia la douceur aux Chrétiens commandée,
Et crut, pour vanger Dieu de ſes fiers ennemis,
Tout ce que Dieu défend legitime & permis.
Au ſignal tout à coup donné pour le carnage
Dans les Villes, par-tout, théatres de leur rage,
Cent mille faux zélez le fer en main courants,
Allerent attaquer leurs amis, leurs parens,
Et, ſans diſtinction, dans tout ſein héretique,
Pleins de joye, enfoncer un poignard catholique.
Car quel Lion, quel Tigre, égale en cruauté
Une injuſte fureur qu'arme la Piété?
Ces fureurs, juſqu'ici du vain peuple admirées,
Etoient pourtant toûjours de l'Egliſe abhorrées;
Et dans ton grand credit pour te bien conſerver,
Il falloit que le ciel parût les approuver.
Ce chef-d'œuvre devoit couronner ton adreſſe.
Pour y parvenir donc, ton active ſoupleſſe
Dans l'Ecole abuſant tes groſſiers Ecrivains,
Fit croire à leurs eſprits ridiculement vains,
Qu'un ſentiment impie, injuſte, abominable,
Par deux ou trois d'entr'eux réputé ſoutenable,
Prenoit chez eux un ſceau de probabilité,
Qui même contre Dieu lui donnoit ſureté;
Et qu'un Chretien pouvoit, rempli de confiance,
Même en le condamnant le ſuivre en conſcience
C'eſt ſur ce beau principe, admis ſi follement,
Qu'auſſi-tôt tu poſas l'énorme fondement
De la plus dangereuſe & terrible Morale,
Que Lucifer, aſſis dans la Chaire infernale,
Vomiſſant contre Dieu ſes monſtrueux ſermons,

Ait jamais enſeignée aux Novices Démons.
Soudain, au grand honneur de l'Ecole payenne,
On entendit prêcher dans l'Ecole chretienne
Que ſous le joug du vice un pécheur abbatu
Pouvoit, ſans aimer Dieu ni même la vertu,
Par la ſeule frayeur au Sacrement unie,
Admis au Ciel jouïr de la gloire infinie ;
Et que les clefs en main, ſur ce ſeul paſſeport,
Saint Pierre à tous venans devoit ouvrir d'abord.
Ainſi pour éviter l'éternelle miſere,
Le vrai zéle au Chretien n'étant plus neceſſaire,
Tu ſûs, dirigeant bien en eux l'intention,
De tout crime laver la coupable action.
Bientôt ſe parjurer ceſſa d'être un parjure ;
L'argent à tout denier ſe prêta ſans uſure.
Sans ſimonie, on put contre un bien temporel
Hardiment échanger un bien ſpirituel.
Du ſoin d'aider le pauvre on diſpenſa l'avare ;
Et même chez les Rois le ſuperflu fut rare.
C'eſt alors qu'on trouva, pour ſortir d'embaras,
L'art de mentir tout haut en diſant vrai tout bas.
C'eſt alors qu'on apprit qu'avec un peu d'adreſſe
Sans crime un Prêtre peut vendre trois fois ſa Meſſe,
Pourvû que, laiſſant là ſon ſalut à l'écart,
Lui-même en la diſant n'y prenne aucune part.
C'eſt alors que l'on ſut qu'on peut pour une pomme,
Sans bleſſer la juſtice, aſſaſſiner un homme :
Aſſaſſiner ! Ah non, je parle improprement ;
Mais que prêt à la perdre, on peut innocemment,
Sur-tout ne la pouvant ſauver d'une autre ſorte,
Maſſacrer le voleur, qui fuit & qui l'emporte.
Enfin ce fut alors que, ſans ſe corriger,

Tout pecheur... Mais où vais-je aujourd'hui m'engager?
Veux-je d'un Pape illuſtre, armé contre tes crimes,
A tes yeux mettre ici toute la Bulle en rimes;
Exprimer tes détours burleſquement pieux,
Pour diſculper l'impur, le gourmand, l'envieux;
Tes ſubtils faux-fuyans, pour ſauver la moleſſe,
Le larcin, le duel, le luxe, la pareſſe;
En un mot faire voir à fond dévelopez
Tous ces dogmes affreux d'anathême frappez;
Que ſans peur debitant tes diſtinctions folles
L'erreur encor pourtant maintient dans tes Ecoles.
Mais ſur ce ſeul projet ſoudain puis-je ignorer
A quels nombreux combats il faut me préparer?
J'entens déja d'ici tes Docteurs frenétiques
Hautement me compter au rang des heretiques,
M'appeller ſcelerat, traître, fourbe, impoſteur,
Froid plaiſant, faux boufon, vrai calomniateur,
De Paſcal, de Wendrock, copiſte miſerable,
Et, pour tout dire enfin, Janſeniſte exécrable.
J'aurai beau condamner en tous ſens expliquez
Les cinq dogmes fameux par ta main fabriquez
Blâmer de tes Docteurs la Morale riſible,
C'eſt, ſelon eux, prêcher un Calviniſme horrible;
C'eſt nier qu'ici bas, par l'amour appellé,
Dieu pour tous les humains voulut être immolé.
Prévenons tout ce bruit, trop tard dans le naufrage
Confus on ſe repent d'avoir bravé l'orage.
Alte-là donc, ma plume. Et toi, ſors de ces lieux,
Monſtre, à qui, par un trait des plus capricieux,
Aujourd'hui terminant ma courſe ſatirique,
J'ai prêté dans mes vers une ame allégorique.
Fui, va chercher ailleurs tes patrons bien-aimez

Dans ces pays par toi rendus ſi renommez,
Où l'Orne épand ſes eaux, & que la Sarthe arroſe:
Ou ſi plus ſûrement tu veux gagner ta cauſe,
Porte-la dans TREVOUX à ce beau Tribunal,
Où de nouveaux Midas un Senat monacal,
Tous les mois, appuyé de ta ſœur l'Ignorance,
Pour juger Apollon, tient, dit-on, ſa ſéance.

EPISTRES.

EPISTRE I.

AU ROY.

GRAND ROY, c'eſt vainement qu'abjurant la Satire,
Pour Toy ſeul deſormais j'avois fait vœu d'écrire.
Dés que je prens la plume, Apollon éperdu
Semble me dire : Arreſte, inſenſé, que fais-tu?
Sçais-tu dans quels perils aujourd'huy tu t'engages?
Cette mer où tu cours eſt celebre en naufrages.
Ce n'eſt pas qu'aiſément, comme un autre, *à Ton char*
Je ne pûſſe attacher *Alexandre* & *Céſar;*
Qu'aiſément je ne pûſſe en quelque ode inſipide,
T'exalter aux dépens & *de Mars* & *d'Alcide :*
Te livrer *le Boſphore,* & d'un vers incivil
Propoſer au *Sultan* de *Te* ceder le *Nil.*
Mais pour Te bien loüer, une raiſon ſevere
Me dit, qu'il faut ſortir de la route vulgaire :
Qu'aprés avoir joüé tant d'Auteurs differens,

Phébus mesme auroit peur, s'il entroit sur les rangs.
Que par des vers tout neufs, avoüez du Parnasse,
Il faut de mes dégousts justifier l'audace;
Et, si ma Muse enfin n'est égale à mon Roi,
Que je preste aux Cotins des armes contre moi.
Est-ce là cet Auteur, l'effroy de la Pucelle,
Qui devoit des bons vers nous tracer le modele :
Ce Censeur, diront-ils, qui nous reformoit tous?
Quoi? ce Critique affreux n'en sçait pas plus que nous.
N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris *Memphis* & *Byzance;*
Sur les Bords de l'*Euphrate* abbattu *le Turban,*
Et coupé, pour rimer, *les Cedres du Liban?*
De quel front aujourd'hui vient-il sur nos brisées,
Se revestir encor de nos phrâses usées?
Que répondrois-je alors? Honteux & rebuté
J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
Et de mes tristes vers admirateur unique,
Plaindre en les relisant l'ignorance publique.
Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un Auteur,
Il est fâcheux, GRAND ROI, de se voir sans Lecteur:
Et d'aller du recit de Ta gloire immortelle,
Habiller chez Francœur * le sucre & la canelle.
Ainsi, craignant toûjours un funeste accident,
J'imite de Conrart ** le silence prudent:
Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carriere,
Et regarde le champ, assis sur la barriere.
Malgré moy toutefois, un mouvement secret
Vient flatter mon esprit qui se tait à regret.

* Fameux Epicier.

** Fameux Academicien qui n'a jamais rien écrit.

Quoi? dis-je, tout chagrin, dans ma verve infertile,
Des vertus de mon Roy ſpectateur inutile,
Faudra-t-il ſur ſa gloire attendre à m'exercer,
Que ma tremblante voix commence à ſe glacer?
Dans un ſi beau projet, ſi ma Muſe rebelle
N'oſe le ſuivre aux champs de l'Iſle, & de Bruxelle;
Sans le chercher aux bords de l'Eſcaut & du Rhein,
La Paix l'offre à mes yeux plus calme & plus ſerein.
Oüi, Grand Roi, laiſſons-là les ſieges, les batailles.
Qu'un Autre aille en rimant renverſer des murailles;
Et ſouvent ſur Tes pas marchant ſans Ton aveu,
S'aille couvrir de ſang, de pouſſiere & de feu.
A quoy bon d'une Muſe au carnage animée,
Echauffer Ta valeur déja trop allumée?
Joüiſſons à loiſir du fruit de Tes bien-faits,
Et ne nous laſſons point des douceurs de la Paix.
Pourquoi ces Elephans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaiſſeaux tout preſts à quitter le rivage?
Diſoit au Roi Pyrrhus un ſage Confident,
Conſeiller tres-ſenſé d'un Roi tres-imprudent.
Je vais, lui dit ce Prince, à Rome où l'on m'appelle.
Quoi faire? L'aſſieger. L'entrepriſe eſt fort belle,
Et digne ſeulement d'Alexandre ou de Vous:
Mais, Rome priſe enfin, Seigneur, où courons-nous?
Du reſte des Latins la conqueſte eſt facile.
Sans doute on les peut vaincre: eſt-ce tout? La Sicile
De là nous tend les bras, & bien-toſt ſans effort
Syracuſe reçoit nos vaiſſeaux dans ſon port.
Bornés-vous là vos pas? Dés que nous l'aurons priſe,
Il ne faut qu'un bon vent & Carthage eſt conquiſe.
Les chemins ſont ouverts: qui peut nous arreſter?
Je vous entens, Seigneur, nous allons tout domter.

Nous allons traverſer les ſables de Libye,
Aſſervir en paſſant l'Egypte, l'Arabie,
Courir delà le Gange en de nouveaux païs,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs :
Et ranger ſous nos loix tout ce vaſte Hemiſphere.
Mais de retour enfin, que pretendez-vous faire?
Alors, cher Cineas, victorieux, contens,
Nous pourons rire à l'aiſe, & prendre du bon temps.
Hé, Seigneur, dés ce jour, ſans ſortir de l'Epire,
Du matin juſqu'au ſoir qui vous défend de rire?
Le conſeil eſtoit ſage & facile à gouſter.
Pyrrhus vivoit heureux, s'il euſt pû l'écouter :
Mais à l'ambition d'oppoſer la prudence,
C'eſt aux Prelats de Cour preſcher la reſidence.
Ce n'eſt pas que mon cœur du travail ennemi,
Approuve un Faineant ſur le thrône endormi.
Mais quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut eſtre Heros ſans ravager la terre.
Il eſt plus d'une gloire. Envain aux Conquerans
L'erreur parmi les Rois donne les premiers rangs.
Entre les grands Heros ce ſont les plus vulgaires.
Chaque ſiecle eſt fecond en heureux Temeraires.
Chaque Climat produit des Favoris de Mars.
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Céſars.
On a veu mille fois des ſanges Mœotides
Sortir des Conquerans, Goths, Vandales, Gepides.
Mais un Roi vraiment Roi, qui ſage en ſes projets,
Sçache en un calme heureux maintenir ſes Sujets,
Qui du bonheur public ayt cimenté ſa gloire,
Il faut, pour le trouver, courir toute l'hiſtoire.
La Terre conte peu de ces Rois bien-faiſans.
Le Ciel à les former ſe prépare long-temps.

Tel fut cet Empereur *, ſous qui Rome adorée
Vit renaiſtre les jours de Saturne & de Rhée :
Qui rendit de ſon joug l'Univers amoureux :
Qu'on n'alla jamais voir ſans revenir heureux :
Qui ſoûpiroit le ſoir, ſi ſa main fortunée
N'avoit par ſes bienfaits ſignalé la journée.
Le cours ne fut pas long d'un empire ſi doux.
Mais où cherchay-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous ?
Grand Roi, ſans recourir aux hiſtoires antiques,
Ne T'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu deſertant ſes remparts,
Au devant de Ton joug couroit de toutes parts,
Toi-meſme Te borner au fort de Ta victoire,
Et chercher dans la paix une plus juſte gloire?
Ce ſont là les exploits que Tu dois avoüer :
Et c'eſt par là, Grand Roi, que je Te veux loüer.
Aſſez d'autres, ſans moy, d'un ſtile moins timide,
Suivront aux champs de Mars Ton courage rapide :
Iront de Ta valeur effrayer l'Univers,
Et camper devant Dôle au milieu des hyvers.
Pour moy, loin des combats, ſur un ton moins terrible,
Je diray les exploits de Ton regne paiſible.
Je peindray les plaiſirs en foule renaiſſans :
Les Oppreſſeurs du peuple à leur tour gemiſſans.
On verra par quels ſoins Ta ſage prévoyance
Au fort de la famine entretint l'abondance.
On verra les abus par Ta main reformez,
La licence & l'orgueil en tous lieux reprimez,
Du débris des Traitans Ton épargne groſſie;
Des ſubſides affreux la rigueur adoucie,

* Titus.

Le Soldat dans la paix ſage & laborieux,
Nos Artiſans groſſiers rendus induſtrieux;
Et nos voiſins fruſtrez de ces tributs ſerviles,
Que payoit à leur art le luxe de nos villes.
Tantoſt je traceray Tes pompeux bâtimens,
Du loiſir d'un Heros nobles amuſemens.
J'entens déja frémir les deux mers étonnées,
De voir leurs flots unis au pié des Pyrenées.
Déja de tous coſtez la Chicane aux abois
S'enfuit au ſeul aſpect de Tes nouvelles lois.
O que Ta main par là va ſauver de Pupilles!
Que de ſçavans Plaideurs deſormais inutiles!
Qui ne ſent point l'effet de Tes ſoins genereux?
L'Univers ſous Ton regne a-t-il des Malheureux?
Eſt-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourſe,
Ni dans ces lieux brûlez où le jour prend ſa ſource,
Dont la triſte Indigence oſe encore approcher,
Et qu'en foule Tes dons d'abord n'aillent chercher?
C'eſt par Toy qu'on va voir les Muſes enrichies,
De leur longue diſette à jamais affranchies.
Grand Roi, pourſuy toûjours, aſſeure leur repos.
Sans elles un Heros n'eſt pas long-temps Heros.
Bien-toſt, quoy qu'il ayt fait, la mort d'une ombre noire
Enveloppe avec lui ſon nom & ſon hiſtoire.
Envain pour s'exemter de l'oubli du cercueil,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil.
Envain malgré les vents aux bords de l'Heſperie
Enée enfin porta ſes Dieux & ſa patrie.
Sans le ſecours des vers, leurs noms tant publiez
Seroient depuis mille ans avec eux oubliez.
Non à quelques hauts faits que Ton deſtin T'appelle,
Sans le ſecours ſoigneux d'une Muſe fidelle,

Pour T'immortaliſer Tu fais de vains efforts.
Apollon Te la doit : ouvre luy Tes treſors.
En Poëtes fameux rens nos climats fertiles.
Un Auguſte aiſément peut faire des Virgiles.
Que d'illuſtres témoins de Ta vaſte bonté
Vont pour Toy dépoſer à la Poſterité!
Pour moy, qui ſur Ton nom déja brûlant d'écrire
Sens au bout de ma plume expirer la Satire,
Je n'oſe de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois, ſi quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-eſtre pour Ta gloire aura-t-il ſon uſage :
Et comme Tes exploits étonnant les Lecteurs,
Seront à peine creus ſur la foy des Auteurs ;
Si quelque Eſprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croyables :
Boileau qui dans ſes vers pleins de ſincerité
Jadis à tout ſon ſiecle a dit la verité;
Qui mit à tout blâmer ſon étude & ſa gloire,
A pourtant de ce Roy parlé comme l'Hiſtoire.

EPISTRE II.

A MONSIEUR L'ABBÉ DES ROCHES.

A QUOI bon réveiller mes Muſes endormies,
Pour tracer aux Auteurs des regles ennemies?
Penſes-tu qu'aucun d'eux veüille ſubir mes loix,
Ni ſuivre une raiſon qui parle par ma voix?
O le plaiſant Docteur, qui ſur les pas d'Horace,
Vient prêcher, diront-ils, la reforme au Parnaſſe!
Nos écrits ſont mauvais, les ſiens valent-ils mieux?
J'entens déja d'ici Liniere furieux
Qui m'appelle au combat, ſans prendre un plus long terme.
De l'encre, du papier, dit-il, qu'on nous enferme.
Voyons qui de nous deux plus aiſé dans ſes vers
Aura plûtoſt rempli la page & le revers?
Moy donc qui ſuis peu fait à ce genre d'eſcrime;
Je le laiſſe tout ſeul verſer rime ſur rime,
Et ſouvent de dépit contre moy s'exerçant,
Punir de mes defauts le papier innocent.

Mais toy qui ne crains point qu'un Rimeur te noirciſſe,
Que fais-tu cependant ſeul en ton Benefice?
Attens-tu qu'un Fermier payant, quoiqu'un peu tard,
De ton bien pour le moins, daigne te faire part?
Vas-tu, grand Deffenſeur des droits de ton Egliſe,
De tes Moines mutins reprimer l'entrepriſe?
Croy-moy, dût Auſanet t'aſſurer du ſuccés,
Abbé, n'entrepren point meſme un juſte procés.
N'imite point ces Fous dont la ſotte avarice
Va de ſes revenus engraiſſer la Jùſtice,
Qui toûjours aſſignans, & toûjours aſſignez,
Souvent demeurent gueux de vingt procés gagnez.
Soûtenons bien nos droits. Sot eſt celuy qui donne;
C'eſt ainſi devers Caen que tout Normand raiſonne.
Ce ſont là les leçons, dont un pere Manceau
Inſtruit ſon fils novice au ſortir du berceau.
Mais pour toy qui nouri bien en deça de l'Oiſe,
As ſucé la vertu Picarde & Champenoiſe,
Non, non, tu n'iras point, ardent Beneficier,
Faire enroüer pour toy Corbin ni le Mazier.
Toutefois, ſi jamais quelque ardeur bilieuſe
Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuſe;
Conſulte-moy d'abord; & pour la reprimer,
Retien bien la leçon que je te vais rimer.

Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux Voyageurs à jeun rencontrerent une huiſtre.
Tous deux la conteſtoient, lors que dans leur chemin
La Juſtice paſſa, la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la choſe.
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cauſe.
La Juſtice peſant ce droit litigieux,
Demande l'huiſtre, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux,

Et par ce bel arreſt terminant la bataille :
Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des ſottiſes d'autrui nous vivons au Palais :
Meſſieurs, l'huiſtre eſtoit bonne. Adieu. Vivez en paix.

EPISTRE III.

A MONSIEUR ARNAULD,

DOCTEUR DE SORBONNE.

Oui, ſans peine, au travers des ſophiſmes de Claude,
Arnauld, des Novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que ſert que ta main leur déſille les yeux?
Si toûjours dans leur ame une pudeur rebelle,
Preſts d'embraſſer l'Egliſe, au Preſche les rappelle.
Non, ne croi pas que Claude habile à ſe tromper,
Soit inſenſible aux traits dont tu le ſçais frapper :
Mais un Démon l'arreſte, & quand ta voix l'attire,
Lui dit : Si tu te rens, ſçais-tu ce qu'on va dire?
Dans ſon heureux retour lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton l'heretique douleur,
Et balançant Dieu même en ſon ame flottante,
Fait mourir dans ſon cœur la verité naiſſante.
Des ſuperbes Mortels le plus affreux lien,
N'en doutons point, Arnauld, c'eſt la honte du bien

Des plus nobles vertus cette adroite ennemie,
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
Affervit nos efprits fous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre efclaves malheureux.
Par elle la vertu devient lâche & timide.
Vois-tu ce Libertin en public intrepide,
Qui prêche contre un Dieu que dans fon ame il croit?
Il iroit embraffer la verité qu'il voit :
Mais de fes faux Amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainfi Dieu que par poltronerie.
C'eft là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugemens d'autruy nous tremblons follement,
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos vices.
Miferables jouëts de noftre vanité,
Faifons au moins l'aveu de nôtre infirmité.
A quoy bon, quand la fiévre en nos arteres brûle,
Faire de noftre mal un fecret ridicule?
Le feu for de vos yeux petillans & troublez,
Voftre pouls inégal marche à pas redoublez :
Quelle fauffe pudeur à feindre vous oblige?
Qu'avez-vous? Je n'ai rien. Mais... Je n'ai rien, vous dis-je,
Répondra ce Malade à fe taire obftiné.
Mais cependant voilà tout fon corps cangrené,
Et la fiévre demain fe rendant la plus forte,
Un benitier aux pieds va l'étendre à la porte.
Prévenons fagement un fi jufte malheur.
Le jour fatal eft proche & vient comme un voleur.
Avant qu'à nos erreurs le Ciel nous abandonne,
Profitons de l'inftant que de grâce il nous donne.
Hâtons-nous; le Tems fuit, & nous traîne avec foy.
Le moment où je parle eft déja loin de moy.

Mais quoy? toûjours la honte en eſclaves nous lie.
Oüi, c'eſt toy qui nous pers, ridicule folie.
C'eſt toy qui fis tomber le premier Malheureux,
Le jour que d'un faux bien ſottement amoureux,
Et n'oſant ſoupçonner ſa femme d'impoſture,
Au Démon par pudeur il vendit la Nature.
Helas! avant ce jour qui perdit ſes Neveux,
Tous les plaiſirs couroient au devant de ſes vœux.
La faim aux animaux ne faiſoit point la guerre.
Le blé, pour ſe donner, ſans peine ouvrant la terre,
N'attendoit point qu'un bœuf preſſé de l'éguillon,
Traçaſt à pas tardifs un pénible ſillon.
La vigne offroit par tout des grappes toûjours pleines,
Et des ruiſſeaux de lait ſerpentoient dans les plaines.
Mais dés ce jour Adam déchû de ſon état,
D'un tribut de douleurs paya ſon attentat.
Il fallut qu'au travail ſon corps rendu docile
Forçaſt la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun heriſſa les guerets;
Le ſerpent venimeux rampa dans les foreſts :
La canicule en feu deſola les campagnes :
L'Aquilon en fureur gronda ſur les montagnes.
Alors pour ſe couvrir durant l'âpre ſaiſon,
Il fallut aux brebis dérober leur toiſon.
La Peſte en même temps, la Guerre & la Famine,
Des malheureux Humains jurerent la ruine :
Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs,
Que la mauvaiſe honte exerça dans les cœurs.
De ce nid à l'inſtant ſortirent tous les vices.
L'Avare des premiers en proye à ſes caprices,
Dans un infâme gain mettant l'honneſteté,
Pour toute honte alors compta la pauvreté.

L'Honneur & la Vertu n'oferent plus paroiſtre.
La Pieté chercha les deſerts & le Cloiſtre.
Depuis on n'a point vû de cœur ſi détaché,
Qui par quelque lien ne tînt à ce peché.
Triſte & funeſte effet du premier de nos crimes!
Moi-même, Arnauld, icy qui te prêche en ces rimes,
Plus qu'aucun des Mortels par la honte abbattu,
Envain j'arme contr'elle une foible vertu.
Ainſi toûjours douteux, chancelant & volage,
A peine du limon où le vice m'engage,
J'arrache un pié timide, & ſors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'inſtant.
Car ſi, comme aujourd'huy, quelque rayon de zele
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain aux yeux d'autruy s'il faut la confirmer,
D'un geſte, d'un regard je me ſens alarmer;
Et meſme ſur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

EPISTRE IV.

AU ROY.

Envain, pour Te loüer, ma Muſe toûjours preſte,
Vingt fois de la Hollande a tenté la conqueſte :
Ce païs, où cent murs n'ont pû Te reſiſter,
Grand Roy, n'eſt pas en vers ſi facile à domter.
Des Villes que Tu prens, les noms durs & barbares,
N'offrent de toutes parts que ſyllabes bizarres.
Et, l'oreille effrayée, il faut depuis l'Iſſel,
Pour trouver un beau mot, courir juſqu'au Teſſel.
Oüi, par tout de ſon nom chaque Place munie,
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
Et qui peut, ſans fremir aborder Voerden?
Quel vers ne tomberoit au ſeul nom de Heuſden?
Quelle Muſe à rimer en tous lieux diſpozée
Oſeroit approcher des bords du Zuiderzée?
Comment en vers heureux aſſieger Doësbourg,
Zutphen, Wageninghen, Hardervic, Knotzembourg?

Il n'eſt Fort entre ceux que Tu prens par centaines,
Qui ne puiſſe arreſter un Rimeur ſix ſemaines :
Et par tout ſur le Whal, ainſi que ſur le Leck,
Le vers eſt en déroute, & le Poëte à ſec.
Encor, ſi Tes exploits moins grands & moins rapides,
Laiſſoient prendre courage à nos Muſes timides ;
Peut-eſtre avec le temps, à force d'y rêver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous ſauver.
Mais dés qu'on veut tenter cette vaſte carriere;
Pegâze s'effarouche & recule en arriere :
Mon Apollon s'étonne, & Nimegue eſt à Toy,
Que ma Muſe eſt encore au camp devant Orſoy.
Aujourd'huy toutefois mon zele m'encourage;
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux paſſage.
Un trop juſte devoir veut que nous l'eſſayons.
Muſes, pour le tracer, cherchez tous vos crayons.
Car, puiſqu'en cet exploit tout paroiſt incroyable,
Que la verité pure y reſſemble à la fable,
De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer :
Venez donc, & ſur tout gardez bien d'ennuyer.
Vous ſçavez des grands vers les diſgraces tragiques :
Et ſouvent on ennuye en termes magnifiques.
Au pied du mont Adulle* entre mille roſeaux,
Le Rhin tranquille, & fier du progrés de ſes eaux,
Appuyé d'une main ſur ſon urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de ſon onde naiſſante.
Lors qu'un cri tout à coup ſuivi de mille cris,
Vient d'un calme ſi doux retirer ſes eſprits.
Il ſe trouble, il regarde, & par tout ſur ſes rives
Il voit fuir à grands pas ſes Naïades craintives,

* Montagne d'où le Rhin prend ſa ſource.

Qui toutes accourant vers leur humide Roy,
Par un recit affreux redoublent ſon effroy.
Il apprend qu'un Heros conduit par la Victoire,
A de ſes bords fameux flétri l'antique gloire.
Que Rhimberg & Veſel terraſſez en deux jours
D'un joug déja prochain menacent tout ſon cours.
Nous l'avons veû, dit l'Une, affronter la tempeſte
De cent foudres d'airain tournez contre ſa teſte.
Il marche vers Tholus, & tes flots en couroux
Au prix de ſa fureur ſont tranquilles & doux.
Il a de Jupiter la taille & le viſage ;
Et depuis ce Romain*, dont l'inſolent paſſage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de ſi grand n'a paru ſur tes bords.
Le Rhin tremble & frémit à ces triſtes nouvelles,
Le feu ſort à travers ſes humides prunelles.
C'eſt donc trop peu, dit-il, que l'Eſcaut en deux mois
Ait appris à couler ſous de nouvelles loix :
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces Fleuves ſans nom ſuivra la deſtinée.
Ah! periſſent mes eaux! ou par d'illuſtres coups,
Montrons qui doit ceder des Mortels ou de nous.
A ces mots eſſuyant ſa barbe limoneuſe,
Il prend d'un vieux Guerrier la figure poudreuſe.
Son front cicatricé rend ſon air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ſes yeux.
En ce moment il part, & couvert d'une nuë,
Du fameux Fort de Skinq prend la route connuë.
Là contemplant ſon cours, il voit de toutes parts
Ses pâles Deffenſeurs par la frayeur épars.

* Jules Ceſar.

Il voit cent bataillons, qui loin de ſe deffendre,
Attendent ſur des murs l'Ennemi pour ſe rendre.
Confus, il les aborde, & renforçant ſa voix;
Grands Arbitres, dit-il, des querelles des Rois,
Eſt-ce ainſi que vôtre ame aux perils aguerrie,
Soûtient ſur ces remparts l'honneur & la patrie*?
Voſtre Ennemi ſuperbe, en cet inſtant fameux,
Du Rhin prés de Tholus fend les flots écumeux.
Du moins en vous montrant ſur la rive oppoſée,
N'oſeriez-vous ſaiſir une victoire aiſée?
Allez, vils Combattans, inutiles Soldats,
Laiſſez là ces mouſquets trop peſans pour vos bras :
Et la faux à la main, parmi vos marêcages,
Allez couper vos joncs, & preſſer vos laictages :
Ou gardant les ſeuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moy, de ce pas, venez vaincre ou mourir.
Ce diſcours d'un Guerrier que la colere enflâmme,
Reſſuſcite l'honneur déja mort en leur ame :
Et leurs cœurs s'allumant d'un reſte de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où LOUIS en perſonne
Déja preſt à paſſer, inſtruit, diſpoſe, ordonne.
Par ſon ordre Grammont** le premier dans les flots
S'avance ſoûtenu des regards du Heros.
Son courſier écumant ſous ſon Maiſtre intrepide,
Nâge tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le ſuit de prés : ſous ce Chef redouté
Marche des Cuiraſſiers l'eſcadron indomté.

* Il y avoit ſur les Drapeaux des Hollandois : *Pro honore & patriâ.*

** Monſieur le Comte de Guiche.

Mais déja devant eux une chaleur guerriere
Emporte loin du bord le boüillant l'Efdiguiere*,
Vivonne, Nantoüillet, & Coëflin, & Salart,
Chacun d'eux au peril veut la premiere part.
Vendofme que foûtient l'orgueil de fa naiffance,
Au mefme inftant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, Dambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans fous un fi noble poids.
LOUIS les animant du feu de fon courage,
Se plaint de fa grandeur qui l'attache au rivage.
Par fes foins cependant, trente legers vaiffeaux
D'un trenchant aviron déja coupent les eaux.
Cent Guerriers s'y jettant fignalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en couroux. Le plomb vole à l'inftant,
Et pleut de toutes parts fur l'efcadron flottant.
Du falpeftre en fureur l'air s'échauffe & s'allume;
Et des coups redoublez tout le rivage fume.
Déja du plomb mortel plus d'un Brave eft atteint :
Sous les fougueux Courfiers l'onde écume & fe plaint.
De tant de coups affreux la tempefte orageufe
Tient un temps fur les eaux la fortune douteufe.
Mais LOUIS d'un regard fçait bien-toft la fixer.
Le deftin à fes yeux n'oferoit balancer.
Bien-toft avec Grammont courent Mars & Bellone.
Le Rhin à leur afpect d'épouvante friffonne.
Quand pour nouvelle alarme à fes efprits glacez,
Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé font paffez :
Condé, dont le feul nom fait tomber les murailles,
Force les efcadrons, & gagne les batailles.

* Monfieur le Comte de Saux.

Enguien de ſon hymen le ſeul & digne fruit,
Par luy dés ſon enfance à la victoire inſtruit.
L'Ennemi renverſé fuit & gagne la plaine.
Le Dieu luy-meſme cede au torrent qui l'entraîne,
Et ſeul, deſeſperé, pleurant ſes vains efforts,
Abandonne à LOUIS la victoire & ſes bords.
Du Fleuve ainſi domté la déroute éclatante
A Wurts juſqu'en ſon camp va porter l'épouvante :
Wurts l'eſpoir du païs, & l'appui de ſes murs, Wurts!
Wurts.... ah quel nom, GRAND ROY! quel Hector que ce
Sans ce terrible nom mal né pour les oreilles,
Que j'allois à Tes yeux étaler de merveilles!
Bien-toſt on euſt veu Skinq dans mes vers emporté
De ſes fameux remparts démentir la fierté.
Bien-toſt... mais Wurts s'oppoſe à l'ardeur qui m'anime.
Finiſſons, il eſt temps : auſſi-bien, ſi la rime
Alloit mal-à-propos m'engager dans Arnheim,
Je ne ſçai pour ſortir de porte qu'Hildesheim.
O! que le Ciel ſoigneux de nôtre poëſie,
GRAND ROY, ne nous fiſt-il plus voiſins de l'Aſie!
Bien-toſt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
Il n'eſt plaine en ces lieux ſi ſeche & ſi ſterile,
Qui ne ſoit en beaux mots par tout riche & fertile.
Là plus d'un bourg fameux par ſon antique nom
Vient offrir à l'oreille un agreable ſon.
Quel plaiſir de Te ſuivre aux rives de Scamandre!
D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre :
De juger, ſi les Grecs qui briſerent ſes tours,
Firent plus en dix ans que LOUIS en dix jours.
Mais pourquoy ſans raiſon deſeſperer ma veine?
Eſt-il dans l'Univers de plage ſi lointaine,

Où Ta valeur, GRAND ROY, ne Te puiſſe porter,
Et ne m'offre bien-toſt des exploits à chanter?
Non, non, ne faiſons plus de plaintes inutiles;
Puis qu'ainſi dans deux mois Tu prens quarante villes,
Aſſuré des beaux vers dont Ton bras me répond,
Je T'attens dans deux ans aux bords de l'Helleſpont.

EPISTRE V.

A MONSIEUR DE GUILLERAGUES,

SECRETAIRE DU CABINET.

ESPRIT né pour la Cour, & maiſtre en l'art de plaire,
GUILLERAGUES, qui ſçais & parler & te taire,
Appren-moy, ſi je dois ou me taire, ou parler.
Faut-il dans la Satire encor me ſignaler,
Et dans ce champ fecond en plaiſantes malices,
Faire encore aux Auteurs redouter mes caprices?
Jadis, non ſans tumulte, on m'y vit éclater :
Quand mon Eſprit plus jeune & promt à s'irriter,
Aſpiroit moins au nom de diſcret & de ſage :
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon viſage.
Maintenant que le temps a meuri mes deſirs,
Que mon âge amoureux de plus ſages plaiſirs,
Bien-toſt s'en va frapper à ſon neuviéme luſtre*,
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illuſtre

* A la quarante & uniéme année.

Que d'une égale ardeur mille Auteurs animés
Aiguiſent contre moi leurs traits envenimés :
Que tout juſqu'à Pinchefne & m'inſulte & m'accable ;
Aujourd'huy vieux Lion je ſuis doux & traitable :
Je n'arme point contre eux mes ongles émouſſés.
Ainſi que mes beaux jours, mes chagrins ſont paſſés.
Je ne ſens plus l'aigreur de ma bile premiere,
Et laiſſe aux froids Rimeurs une libre carriere.
Ainſi donc Philoſophe à la raiſon ſoûmis,
Mes defauts deformais, ſont mes ſeuls ennemis.
C'eſt l'erreur que je fuis ; c'eſt la vertu que j'aime.
Je ſonge à me connoître, & me cherche en moi-même.
C'eſt là l'unique étude où je veux m'attacher.
Que l'aſtrolabe en main, un autre aille chercher
Si le Soleil eſt fixe, ou tourne ſur ſon axe :
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe :
Que Rohaut vainement ſeche pour concevoir,
Comment tout eſtant plein, tout a pû ſe mouvoir :
Ou que Bernier compoſe & le ſec & l'humide
Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide,
Pour moy ſur cette mer, qu'ici bas nous courons,
Je ſonge à me pourvoir d'eſquif & d'avirons,
A regler mes deſirs, à prévenir l'orage,
Et ſauver, s'il ſe peut, ma raiſon du naufrage.
C'eſt au repos d'eſprit que nous aſpirons tous :
Mais ce repos heureux ſe doit chercher en nous
Un Fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville, ainſi qu'à la campagne,
Envain monte à cheval, pour tromper ſon ennui,
Le chagrin monte en croupe & galoppe avec lui.
Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre?

Poſſedé d'un ennui, qu'il ne ſçauroit domter,
Il craint d'eſtre à ſoi-même, & ſonge à s'éviter.
C'eſt là ce qui l'emporte aux lieux où naiſt l'Aurore,
Où le Perſe eſt brûlé de l'aſtre qu'il adore.
De nos propres malheurs Auteurs infortunés,
Nous ſommes loin de nous à toute heure entraînés.
A quoi bon ravir l'or au ſein du nouveau monde?
Le bonheur tant cherché ſur la terre & ſur l'onde,
Eſt ici, comme aux lieux où meurit le coco,
Et ſe trouve à Paris, de même qu'à Cuſco*.
On ne le tire point des veines du Potoſe**.
Qui vit content de rien, poſſede toute choſe.
Mais ſans ceſſe ignorans de nos propres beſoins,
Nous demandons au Ciel ce qu'il nous faut le moins.
O! que ſi cet hyver, un rhûme ſalutaire
Guériſſant de tous maux mon avare Beau-pere,
Pouvoit, bien confeſſé, l'étendre en un cercueil,
Et remplir ſa maiſon d'un agreable deüil!
Que mon ame en ce jour de joye & d'opulence,
D'un ſuperbe convoi plaindroit peu la dépenſe!
Diſoit, le mois paſſé, doux, honneſte & ſoûmis,
L'heritier affammé de ce riche Commis,
Qui, pour lui préparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans ſa vie infortunée.
La mort vient de ſaiſir le vieillard catherreux.
Voila ſon Gendre riche. En eſt-il plus heureux?
Tout fier du faux éclat de ſa vaine richeſſe,
Déja nouveau Seigneur il vante ſa nobleſſe.
Quoi-que fils de Meuſnier encor blanc du moulin,

* Capitale du Perou.
** Montagne où ſont les mines d'argent.

Il eſt preſt à fournir ſes titres en vélin.
En mille vains projets à toute heure il s'égare,
Le voilà fou, ſuperbe, impertinent, bizarre,
Réveur, ſombre, inquiet, à ſoy-meſme ennuyeux.
Il vivroit plus content, ſi comme ſes Ayeux,
Dans un habit conforme à ſa vraye origine,
Sur le mulet encore il chargeoit la farine.
Mais ce diſcours n'eſt pas pour le peuple ignorant,
Que le faſte éblouït d'un bonheur apparent.
L'argent, l'argent, dit-on; Sans lui tout eſt ſterile.
La vertu ſans l'argent n'eſt qu'un meuble inutile.
L'argent en honneſte homme érige un ſcelerat.
L'argent ſeul au Palais peut faire un Magiſtrat.
Qu'importe, qu'en tous lieux on me traite d'infâme,
Dit ce Fourbe ſans foi, ſans honneur, & ſans âme;
Dans mon coffre tout plein de rares qualités,
J'ai cent mille vertus en louïs bien comptés.
Eſt-il quelque talent que l'argent ne me donne?
C'eſt ainſi qu'en ſon cœur ce Financier raiſonne.
Mais pour moi, que l'éclat ne ſçauroit decevoir,
Qui mets au rang des biens, l'eſprit & le ſçavoir,
J'eſtime autant Patru *, meſme dans l'indigence,
Qu'un Commis engraiſſé des malheurs de la France.
Non que je ſois du gouſt de ce Sage ** inſenſé,
Qui d'un argent commode eſclave embarraſſé,
Jetta tout dans la mer, pour crier, Je ſuis libre.
De la droite raiſon, je ſens mieux l'équilibre :
Mais je tiens qu'ici bas ſans faire tant d'appreſts,

* Fameux Avocat, & le meilleur Grammairien de noſtre ſiecle.

** Cratés, Philoſophe Cynique.

La vertu ſe contente, & vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets ſi vagues?
Ce que j'avance ici, croi-moi, cher Guilleragues,
Ton Ami dés l'enfance ainſi l'a pratiqué.
Mon Pere ſoixante ans au travail appliqué
En mourant me laiſſa pour rouler & pour vivre,
Un revenu leger, & ſon exemple à ſuivre.
Mais bien-toſt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frere, oncle, couſin, beaufrere de Greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liaſſe,
J'allay loin du Palais errer ſur le Parnaſſe.
La famille en pâlit, & vit en fremiſſant,
Dans la poudre du Greffe un Poëte naiſſant.
On vid avec horreur une Muſe effrénée
Dormir chez un Greffier la graſſe matinée.
Deſlors à la richeſſe il fallut renoncer.
Ne pouvant l'acquerir, j'appris à m'en paſſer :
Et ſur tout redoutant la baſſe ſervitude,
La libre verité fut mon unique étude.
Dans ce métier funeſte à qui veut s'enrichir,
Qui l'euſt creu? que pour moy le ſort duſt ſe fléchir.
Mais du plus grand des Rois la bonté ſans limite,
Toûjours preſte à courir au devant du merite,
Creut voir dans ma franchiſe un merite inconnu,
Et d'abord de ſes dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains Adverſaires,
Ne pûrent dans leur courſe arreſter ſes bienfaits.
C'en eſt trop : mon bonheur a paſſé mes ſouhaits.
Qu'à ſon gré deſormais la Fortune me jouë,
On me verra dormir au branle de ſa rouë.
Si quelque ſoin encore agite mon repos,

C'eſt l'ardeur de loüer un ſi fameux Heros.
Ce ſoin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit, lors que je dors, en ſurſaut me réveille;
Me dit : que ces bienfaits, dont j'oſe me vanter,
Par des vers immortels ont dû ſe meriter.
C'eſt là le ſeul chagrin qui trouble encor mon ame.
Mais ſi, dans le beau feu du zele qui m'enflame,
Par un ouvrage enfin des Critiques vainqueur,
Je puis, ſur ce ſujet, ſatisfaire mon cœur;
Guilleragues, plain-toi de mon humeur legere :
Si jamais entraîné d'une ardeur étrangere,
Ou d'un vil intereſt reconnoiſſant la loi,
Je cherche mon bonheur autre-part que chez moi.

EPISTRE VI.

A MONSIEUR DE LAMOIGNON,

AVOCAT GENERAL

Oui, Lamoignon, je fuis les Chagrins de la ville,
Et contre Eux la Campagne eſt mon unique azile.
Du Lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'eſt un petit Village*, ou plûtoſt un Hameau,
Baſti ſur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voiſines.
La Seine au pié des monts que ſon flot vient laver
Voit du ſein de ſes eaux vingt Iſles s'élever,
Qui partageant ſon cours en diverſes manieres,
D'une riviere ſeule, y forment vingt rivieres.
Tous ſes bords ſont couverts de ſaules non plantés,
Et de noyers ſouvent du Paſſant inſultés.
Le Village au deſſus forme un amphitheâtre.
L'Habitant ne connoiſt ni la chaux ni le plaſtre,
Et dans le roc qui cede & ſe coupe aiſément,

* Hautile, petite Seigneurie prés de la Roche-Guyon, appartenante à mon Neveu l'illuſtre Mr Dongois.

Chacun ſçait de ſa main creuzer ſon logement.
La maiſon du Seigneur ſeule un peu plus ornée
Se preſente au dehors de murs environnée :
Le Soleil en naiſſant la regarde d'abord,
Et le mont la deffend des outrages du Nord.
C'eſt-là, cher Lamoignon, que mon eſprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes deſirs,
J'achete à peu de frais de ſolides plaiſirs.
Tantoſt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raiſon d'utiles rêveries.
Tantoſt cherchant la fin d'un vers que je conſtruy,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fuy.
Quelquefois aux appas d'un hameçon perdfie,
J'amorce en badinant le poiſſon trop avide;
Ou d'un plomb qui ſuit l'œil, & part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table au retour propre & non magnifique
Nous préſente un repas agreable & ruſtique.
Là, ſans s'aſſujettir aux dogmes du Brouſſain,
Tout ce qu'on boit eſt bon, tout ce qu'on mange eſt ſain.
La maiſon le fournit, la Fermiere l'ordonne,
Et mieux que Bergerat* l'appetit l'aſſaizonne.
O fortuné ſéjour! ô Champs aimés des Cieux!
Que pour jamais foulant vos prés delicieux,
Ne puis-je ici fixer ma courſe vagabonde,
Et connu de vous ſeuls, oublier tout le monde!
Mais à peine du ſein de vos vallons cheris,
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les Chagrins m'attendent au paſſage.

* Fameux Traiteur.

Un Coufin abufant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, & fans me débotter,
Chez vingt Juges pour lui j'aille folliciter;
Il faut voir de ce pas les plus confiderables.
L'un demeure au Marais, & l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroy.
Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roy,
Et d'attentat horrible on traita la Satire.
Et le Roy, que dit-il? Le Roy fe prit à rire.
Contre vos derniers vers on eft fort en courroux:
Pradon a mis au jour un Livre contre vous,
Et chez le Chappelier du coin de noftre place
Autour d'un Caudebec j'en ay lû la Préface.
L'autre jour fur un mot la Cour vous condamna.
Le bruit court qu'avant-hier on vous affaffina.
Un Ecrit fcandaleux fous voftre nom fe donne.
D'un Pafquin qu'on a fait, au Louvre on vous foupçonne.
Moy? Vous. On me l'a dit dans le Palais Royal.
Douze ans font écoulez, depuis le jour fatal,
Qu'un Libraire imprimant les effais de ma plume,
Donna, pour mon malheur, un trop heureux volume;
Toûjours depuis ce temps en proye aux fots difcours,
Contre eux la verité m'eft un foible fecours.
Vient-il de la Province une Satire fade,
D'un Plaifant du Païs infipide boutade;
Pour la faire courir on dit qu'elle eft de moi :
Et le fot Campagnard le croit de bonne foi.
J'ay beau prendre à témoin & la Cour & la Ville.
Non, à d'autres, dit-il, on connoift voftre ftile.
Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coufté?
Ils ne font point de moi, Monfieur, en verité.
Peut-on m'attribuer ces fottifes étranges?

Ah ! Monſieur, vos mépris vous ſervent de loüanges.
Ainſi de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge, ſi toûjours triſte, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ay le temps de courtiſer les Muſes.
Le monde cependant ſe rit de mes excuſes,
Croit que pour m'inſpirer ſur chaque evenement,
Apollon doit venir au premier mandement.
Un bruit court, que le Roi va tout reduire en poudre,
Et dans Valencienne eſt entré comme un foudre;
Que Cambray des François l'épouventable écueil
A veu tomber enfin ſes murs & ſon orgueil :
Que devant Saint-Omer Naſſau par ſa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complete.
Dieu ſçait, comme les vers chés vous s'en vont couler,
Dit d'abord un Ami qui veut me cajoler,
Et dans ce temps guerrier, & fecond en Achilles
Croit que l'on fait des vers comme l'on prend des villes.
Mais moi, dont le genie eſt mort en ce moment,
Je ne ſçai que répondre à ce vain compliment :
Et juſtement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux eſt le Mortel, qui du monde ignoré,
Vit content de ſoi-meſme en un coin retiré !
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée,
N'a jamais enyvré d'une vaine fumée,
Qui de ſa liberté forme tout ſon plaiſir,
Et ne rend qu'à lui ſeul compte de ſon loiſir !
Il n'a point à ſouffrir d'affronts ni d'injuſtices,
Et du peuple inconſtant il brave les caprices.
Mais nous autres faiſeurs de livres & d'écrits,
Sur les bords du Permeſſe aux loüanges nouris,
Nous ne ſçaurions briſer nos fers, & nos entraves;

Du Lecteur dédaigneux honorables eſclaves,
Du rang où noſtre eſprit une fois s'eſt fait voir,
Sans un fâcheux éclat, nous ne ſçaurions déchoir.
Le Public enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajoûter merveilles ſur merveilles.
Au comble parvenus il veut que nous croiſſions :
Il veut en vieilliſſant que nous rajeuniſſions.
Cependant tout décroiſt, & moi-meſme à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a flétri le viſage,
Déja moins plein de feu, pour animer ma voix,
J'ai beſoin du ſilence & de l'ombre des bois.
Ma Muſe qui ſe plaiſt dans leurs routes perduës,
Ne ſçauroit plus marcher ſur le pavé des ruës.
Ce n'eſt que dans ces bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus, par quelle humeur ſauvage,
Tout l'Eſté loin de toy demeurant au village
J'y paſſe obſtinément les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris ſi peu de paſſion.
C'eſt à toy, Lamoignon, que le rang, la naiſſance,
Le merite éclatant, & la haute éloquence
Appellent dans Paris aux ſublimes emplois,
Qu'il ſied bien d'y veiller pour le maintien des loix.
Tu dois là tous tes ſoins au bien de ta patrie.
Tu ne t'en peux bannir que l'Orphelin ne crie;
Que l'Oppreſſeur ne montre un front audacieux;
Et Thémis pour voir clair a beſoin de tes yeux.
Mais pour moy de Paris citoyen inhabile,
Qui ne luy puis fournir qu'un réveur inutile,
Il me faut du repos, des prez & des foreſts.
Laiſſe-moy donc ici, ſous leurs ombrages frais,
Attendre que Septembre ait ramené l'Automne,

Et que Cerés contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ſes nouveaux bienfaits
Le Vendangeur ravi de ployer ſous le faix,
Auſſi-toſt ton Ami redoutant moins la ville
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Bâville.
Là, dans le ſeul loiſir que Thémis t'a laiſſé,
Tu me verras ſouvent à te ſuivre empreſſé,
Pour monter à cheval rappellant mon audace,
Apprenti Cavalier galopper ſur ta trace.
Tantoſt ſur l'herbe aſſis au pié de ces côteaux,
Où Polycrene * épand ſes liberales eaux,
Lamoignon, nous irons libres d'inquietude
Diſcourir des vertus dont tu fais ton étude :
Chercher quels ſont les biens veritables & faux :
Si l'honneſte homme en ſoi doit ſouffrir des defaux :
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaſte ſcience, ou la vertu ſolide.
C'eſt ainſi que chez toy tu ſçauras m'attacher.
Heureux ! ſi les Fâcheux promts à nous y chercher,
N'y viennent point ſemer l'ennuyeuſe triſteſſe.
Car dans ce grand concours d'Hommes de toute eſpece,
Que ſans ceſſe à Bâville attire le devoir;
Au lieu de quatre Amis qu'on attendoit le ſoir,
Quelquefois de Fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'inſtant aſſiegent les allées.
Alors, ſauve qui peut, & quatre fois heureux !
Qui ſçait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux.

* Fontaine à une demi-lieuë de Bâville, ainſi nommée par feu M. le premier Preſident de Lamoignon.

EPISTRE VII.

A MONSIEUR RACINE.

Que tu ſçais bien, Racine, à l'aide d'un Acteur
Emouvoir, étonner, ravir un Spectateur!
Jamais Iphigenie en Aulide immolée,
N'a couſté tant de pleurs à la Grece aſſemblée,
Que dans l'heureux ſpectacle à nos yeux étalé,
En a fait ſous ſon nom verſer la Chanmeſlé.
Ne croy pas toutefois, par tes ſçavans ouvrages
Entraînant tous les cœurs gagner tous les ſuffrages.
Si-toſt que d'Apollon un Genie inſpiré
Trouve loin du Vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre luy les cabales s'amaſſent,
Ses Rivaux obſcurcis autour de luy croaſſent,
Et ſon trop de lumiere importunant les yeux,
De ſes propres Amis luy fait des envieux.
La mort ſeule icy bas, en terminant ſa vie,
Peut calmer ſur ſon nom l'injuſtice & l'envie,
Faire au poids du bon ſens pezer tous ſes écrits,
Et donner à ſes vers leur legitime prix.

Avant qu'un peu de terre obtenu par priere,
Pour jamais ſous la tombe euſt enfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits aujourd'huy ſi vantez,
Furent des ſots Eſprits à nos yeux rebutés.
L'Ignorance & l'Erreur à ſes naiſſantes pieces,
En habits de Marquis, en robbes de Comteſſes,
Venoient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau,
Et ſecoüoient la teſte à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la ſcene plus exacte.
Le Vicomte indigné ſortoit au ſecond Acte.
L'un deffenſeur zelé des Bigots mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots le condamnoit au feu.
L'autre fougueux Marquis, luy declarant la guerre,
Vouloit vanger la Cour immolée au Parterre.
Mais ſi-toſt que, d'un trait de ſes fatales mains,
La Parque l'euſt rayé du nombre des Humains,
On reconnut le prix de ſa Muſe éclipſée.
L'aimable Comedie avec luy terraſſée
Envain d'un coup ſi rude eſpera revenir,
Et ſur ſes brodequins ne put plus ſe tenir.
Tel fut chez nous le ſort du Theâtre Comique.
Toy donc, qui t'élevant ſur la Scene Tragique,
Suis les pas de Sophocle, & ſeul de tant d'Eſprits
De Corneille vieilli ſçais conſoler Paris,
Ceſſe de t'étonner, ſi l'Envie animée,
Attachant à ton nom ſa roüille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te pourſuit.
En cela, comme en tout, le Ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller ſa profonde ſageſſe.
Le merite en repos s'endort dans la pareſſe :
Mais par les Envieux un genie excité
Au comble de ſon art eſt mille fois monté.

Plus on veut l'affoiblir, plus il croiſt & s'élance.
Au Cid perſecuté Cinna doit ſa naiſſance,
Et peut-eſtre ta plume aux Cenſeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moy-meſme, dont la gloire icy moins répanduë
Des paſles Envieux ne bleſſe point la vûë;
Mais qu'une humeur trop libre, un eſprit peu ſoûmis
De bonne heure a pourvû d'utiles Ennemis :
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avouë,
Qu'au foible & vain talent dont la France me louë.
Leur venin qui ſur moy brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je ſonge, à chaque trait que ma plume hazarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je ſçai ſur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si-toſt que ſur un vice ils penſent me confondre,
C'eſt en me guériſſant que je ſçais leur repondre :
Et plus en criminel ils penſent m'ériger,
Plus croiſſant en vertu je ſonge à me vanger.
Imite mon exemple; & lors qu'une Cabale,
Un flot de vains Auteurs follement te ravale;
Proffite de leur haine, & de leur mauvais ſens:
Ris du bruit paſſager de leurs cris impuiſſans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnaſſe François annobli par ta veine,
Contre tous ces complots ſçaura te maintenir,
Et ſoulever pour toy l'équitable Avenir.
Et qui voyant un jour la douleur vertueuſe
De Phédre malgré ſoy perfide, inceſtueuſe,
D'un ſi noble travail juſtement étonné,
Ne benira d'abord le ſiecle fortuné,

Qui rendu plus fameux par tes illuſtres veilles,
Vit naiſtre ſous ta main ces pompeuſes merveilles?
Cependant laiſſe ici gronder quelques Cenſeurs,
Qu'aigriſſent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire?
Que l'Auteur du Jonas s'empreſſe pour les lire?
Qu'ils charment de Senlis le Poëte idiot,
Où le ſec Traducteur du François d'Amyot :
Pourvû qu'avec éclat leurs rimes débitées,
Soient du Peuple, des Grands, des Provinces goûtées;
Pourvû qu'ils ſçachent plaire au plus puiſſant des Rois;
Qu'à Chantilli Condé les ſouffre quelquefois :
Qu'Enguien en ſoit touché, que Colbert & Vivone,
Que la Rochefoucaut, Marſillac & Pompone,
Et mille autres qu'icy je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats ſe laiſſent pénetrer.
Et plût au Ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montauſier vouluſt leur donner ſon ſuffrage.
C'eſt à de tels Lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas groſſier de frivoles Eſprits,
Admirateurs zelez de toute œuvre inſipide,
Que non loin de la place où Brioché* préſide,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni ſon,
Il s'en aille admirer le ſçavoir de Pradon.

* Fameux Joüeur de Marionetes, logé proche des Comediens.

EPISTRE VIII.

AU ROY.

GRAND ROY, ceſſe de vaincre, ou je ceſſe d'écrire
Tu ſçais bien que mon ſtile eſt né pour la Satire:
Mais mon Eſprit contraint de la deſavoüer,
Sous Ton regne étonnant ne veut plus que loüer.
Tantoſt dans les ardeurs de ce zele incommode,
Je ſonge à meſurer les ſyllabes d'une Ode :
Tantoſt d'une Eneïde auteur ambitieux,
Je m'en forme déja le plan audacieux.
Ainſi toûjours flatté d'une douce manie,
Je ſens de jour en jour déperir mon genie,
Et mes vers en ce ſtile, ennuyeux, ſans appas,
Deshonnorent ma plume, & ne T'honnorent pas.
  Encor, ſi Ta valeur à tout vaincre obſtinée
Nous laiſſoit pour le moins reſpirer une année,
Peut-eſtre mon Eſprit prompt à reſſuſciter,
Du temps qu'il a perdu ſçauroit ſe r'aquitter.
Le Parnaſſe François non exemt de tous crimes,
Offre encore à mes vers des ſujets & des rimes,

Mais à peine Dinan & Limbourg ſont forcez,
Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terraſſez.
Ton courage affammé de peril & de gloire
Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire.
Souvent ce qu'un ſeul jour Te voit executer,
Nous laiſſe pour un an d'actions à conter.
Que ſi quelquefois las de forcer des murailles,
Le ſoin de tes Sujets Te rappelle à Verſailles,
Tu viens m'embarraſſer de mille autres vertus;
Te voyant de plus prés, je T'admire encor plus.
Dans les nobles douceurs d'un ſejour plein de charmes,
Tu n'es pas moins Heros qu'au milieu des alarmes.
De ton thrône agrandi portant ſeul tout le faix,
Tu cultives les arts, Tu répans les bienfaits,
Tu ſçais recompenſer juſqu'aux Muſes critiques.
Ah! croi-moy, c'en eſt trop. Nous autres Satiriques
Propres à relever les ſottiſes du temps,
Nous ſommes un peu nés pour eſtre mécontens.
Noſtre Muſe ſouvent pareſſeuſe & ſterile
A beſoin, pour marcher, de colere & de bile.
Noſtre ſtile languit dans un remerciment:
Mais, Grand Roi, nous ſçavons nous plaindre élegamment.
O! que ſi je vivois ſous les regnes ſiniſtres
De ces Rois nés valets de leurs propres Miniſtres,
Et qui jamais en main ne prenant le timon,
Aux exploits de leurs temps ne prêtoient que leur nom;
Que, ſans les fatiguer d'une loüange vaine,
Aiſément les bons mots couleroient de ma veine!
Mais toûjours ſous Ton regne il faut ſe récrier.
Toûjours, les yeux au Ciel, il faut remercier.
Sans ceſſe à T'admirer ma Critique forcée,
N'a plus, en écrivant, de maligne penſée;

Et mes chagrins ſans fiel & preſque évanoüis,
Font grace à tout le ſiecle en faveur de LOUIS.
En tous lieux cependant la Pharſale* approuvée
Sans crainte de mes vers va la teſte levée.
La licence par tout regne dans les écrits.
Déja le mauvais Sens reprenant ſes eſprits,
Songe à nous redonner des Poëmes Epiques,
S'empare des diſcours meſmes Academiques.
Perrin a de ſes vers obtenu le pardon :
Et la Scene Françoiſe eſt en proye à Pradon.
Et moy, ſur ce ſujet, loin d'exercer ma plume,
J'amaſſe de Tes faits le penible volume,
Et ma Muſe occupée à cet unique employ,
Ne regarde, n'entend, ne connoiſt plus que Toy.
Tu le ſçais bien pourtant, cette ardeur empreſſée
N'eſt point en moy l'effet d'une ame intereſſée.
Avant que Tes bienfaits couruſſent me chercher,
Mon zele impatient ne ſe pouvoit cacher.
Je n'admirois que Toy. Le plaiſir de le dire
Vint m'apprendre à loüer au ſein de la Satire.
Et depuis que Tes dons ſont venus m'accabler,
Loin de ſentir mes vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le dirai-je, un remords legitime
Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.
Il me ſemble, GRAND ROI, dans mes nouveaux écrits,
Que mon encens payé n'eſt plus de meſme prix.
J'ay peur que l'Univers, qui ſçait ma récompenſe,
N'impute mes tranſports à ma reconnoiſſance,
Et que par Tes preſens mon vers décredité,
N'ait moins de poids pour Toy dans la poſterité.

* La Pharſale de Brebeuf.

Toutefois je ſçai vaincre un remords qui Te bleſſe.
Si tout ce qui reçoit des fruits de Ta largeſſe,
A peindre Tes exploits ne doit point s'engager,
Qui d'un ſi juſte ſoin ſe pourra donc charger?
Ah! plûtoſt de nos ſons redoublons l'harmonie.
Le zele à mon eſprit tiendra lieu de genie.
Horace tant de fois dans mes vers imité,
De vapeurs en ſon temps, comme moy tourmenté,
Pour amortir le feu de ſa ratte indocile,
Dans l'encre quelquefois ſçeut égayer ſa bile.
Mais de la meſme main qui peignit Tullius*
Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius**
Il ſçeut fléchir Glycere, il ſçeut vanter Auguſte,
Et marquer ſur la lyre une cadence juſte.
Suivons les pas fameux d'un ſi noble Ecrivain.
A ces mots quelquefois prenant la lyre en main,
Au recit que pour Toy je ſuis preſt d'entreprendre,
Je croy voir les rochers accourir pour m'entendre,
Et déja mon vers coule à flots précipitez;
Quand j'entens le Lecteur qui me crie, Arreſtez :
Horace eut cent talens; mais la Nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre :
Vous paſſez en audace & Perſe & Juvenal :
Mais ſur le ton flatteur Pincheſne eſt voſtre égal.
A ce Diſcours, Grand Roi, que pourrois-je répondre?
Je me ſens ſur ce point trop facile à confondre,
Et ſans trop relever des reproches ſi vrais,
Je m'arreſte à l'inſtant, j'admire, & je me tais.

* Senateur Romain.

** Fameux Muſicien, le plus eſtimé de ſon tems, & fort cheri d'Auguſte.

EPISTRE IX.

A M. LE MARQUIS DE SEIGNELAY,

SECRETAIRE D'ETAT.

DANGEREUX Ennemi de tout mauvais Flatteur,
SEIGNELAY, c'eſt envain qu'un ridicule Auteur,
Preſt à porter ton nom de l'*Ebre juſqu'au Gange*,
Croit te prendre aux filets d'une ſotte loüange.
Auſſi-toſt ton eſprit prompt à ſe revolter,
S'échappe, & rompt le piége où l'on veut l'arreſter.
Il n'en eſt pas ainſi de ces Eſprits frivoles,
Que tout Flatteur endort au ſon de ſes paroles,
Qui dans un vain Sonnet placez au rang des Dieux,
Se plaiſent à fouler l'Olympe radieux,
Et fiers du haut étage où La Serre les loge,
Avalent ſans dégouſt le plus groſſier éloge.
Tu ne te repais point d'encens à ſi bas prix

Non, que tu ſois pourtant de ces rudes Eſprits
Qui regimbent toûjours, quelque main qui les flate.
Tu ſouffres la loüange adroite & délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les ſens.
Mais un Auteur novice à répandre l'encens,
Souvent à ſon Heros, dans un bizarre ouvrage
Donne de l'encenſoir au travers du viſage :
Va loüer Monterey d'Oudenarde forcé,
Ou vante aux Electeurs Turenne repouſſé.
Tout éloge impoſteur bleſſe une ame ſincere.
Si pour faire ſa cour à ton illuſtre Pere,
SEIGNELAY, quelque Auteur d'un faux zele emporté,
Au lieu de peindre en luy la noble activité,
La ſolide vertu, la vaſte intelligence,
Le zele pour ſon Roy, l'ardeur, la vigilance,
La conſtante équité, l'amour pour les beaux arts,
Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars;
Et, pouvant juſtement l'égaler à Mecene,
Le comparoit au fils de Pelée ou d'Alcmene,
Ses yeux d'un tel diſcours foiblement ébloüis,
Bien-toſt dans ce tableau reconnoiſtroient LOUIS;
Et, glaçant d'un regard la Muſe & le Poëte,
Impoſeroient ſilence à ſa verve indiſcrete.
Un cœur noble eſt content de ce qu'il trouve en luy,
Et ne s'applaudit point des qualitez d'autruy.
Que me ſert en effet, qu'un admirateur fade,
Vante mon embonpoint, ſi je me ſens malade,
Si dans cet inſtant meſme un feu ſeditieux
Fait boüillonner mon ſang, & petiller mes yeux?
Rien n'eſt beau que le Vrai. Le Vrai ſeul eſt aimable.
Il doit regner par tout, & meſme dans la fable :
De toute fiction l'adroite fauſſeté

Ne tend qu'à faire aux yeux briller la Verité.
Sçais-tu pourquoi mes vers ſont lûs dans les Provinces,
Sont recherchez du peuple, & receus chez les Princes?
Ce n'eſt pas que leurs ſons, agreables, nombreux,
Soient toûjours à l'oreille également heureux :
Qu'en plus d'un lieu le ſens n'y geſne la meſure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la céſure.
Mais c'eſt qu'en eux le Vrai du Menſonge vainqueur
Par tout ſe montre aux yeux, & va ſaiſir le cœur :
Que le Bien & le Mal y ſont priſez au juſte,
Que jamais un Faquin n'y tinſt un rang auguſte,
Et que mon cœur toûjours conduiſant mon eſprit,
Ne dit rien aux Lecteurs, qu'à ſoy-meſme il n'ait dit.
Ma penſée au grand jour par tout s'offre & s'expoſe,
Et mon vers, bien ou mal, dit toûjours quelque choſe.
C'eſt par là quelquefois que ma rime ſurprend.
C'eſt là ce que n'ont point Jonas, ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles ſornettes,
Montre, Miroir d'amours, Amitiez, Amourettes,
Dont le titre ſouvent eſt l'unique ſoûtien,
Et qui parlant beaucoup ne diſent jamais rien.
Mais peut-eſtre enyvré des vapeurs de ma Muſe,
Moi-meſme en ma faveur, SEIGNELAY, je m'abuſe,
Ceſſons de nous flatter. Il n'eſt Eſprit ſi droit
Qui ne ſoit impoſteur, & faux par quelque endroit.
Sans ceſſe on prend le maſque, & quittant la Nature,
On craint de ſe montrer ſous ſa propre figure.
Par là le plus ſincere aſſez ſouvent déplaiſt.
Rarement un Eſprit oſe eſtre ce qu'il eſt.
Vois-tu cet Importun que tout le monde évite,
Cet Homme à toûjours fuïr qui jamais ne vous quitte?
Il n'eſt pas ſans eſprit : mais né triſte & peſant,

Il veut eſtre folâtre, évaporé, plaiſant :
Il s'eſt fait de ſa joye une loy neceſſaire,
Et ne déplaiſt enfin que pour vouloir trop plaire.
La ſimplicité plaiſt ſans étude & ſans art.
Tout charme en un Enfant, dont la langue ſans fard,
A peine du filet encor débarraſſée,
Sçait d'un air innocent bégayer ſa penſée.
Le faux eſt toûjours fade, ennuyeux, languiſſant :
Mais la Nature eſt vraye, & d'abord on la ſent.
C'eſt elle ſeule en tout qu'on admire, & qu'on aime.
Un eſprit né chagrin plaiſt par ſon chagrin meſme.
Chacun pris dans ſon air eſt agreable en ſoy.
Ce n'eſt que l'air d'autrui qui peut déplaire en moy.
Ce Marquis eſtoit né doux, commode, agreable :
On vantoit en tous lieux ſon ignorance aimable :
Mais depuis quelques mois devenu grand Docteur,
Il a pris un faux air, une ſotte hauteur :
Il ne veut plus parler que de rime & de proſe.
Des Auteurs décriez il prend en main la cauſe.
Il rit du mauvais gouſt de tant d'Hommes divers,
Et va voir l'Opera, ſeulement pour les vers.
Voulant ſe redreſſer ſoi-meſme on s'eſtropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un ſçavoir affecté.
Rien n'eſt beau, je reviens, que par la verité,
C'eſt par elle qu'on plaît, & qu'on peut long-tems plaire.
L'eſprit laſſe aiſément, ſi le cœur n'eſt ſincere.
Envain par ſa grimace, un Bouffon odieux
A table nous fait rire, & divertit nos yeux.
Ses bons mots ont beſoin de farine & de plâtre.
Prenez-le teſte à teſte, oſtez-luy ſon theâtre,
Ce n'eſt plus qu'un cœur bas, un Coquin tenebreux.

Son viſage eſſuyé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un Eſprit aiſé, qui ſe montre, qui s'ouvre,
Et qui plaiſt d'autant plus, que plus il ſe découvre.
Mais la ſeule Vertu peut ſouffrir la clarté,
Le Vice toûjours ſombre aime l'obſcurité.
Pour paroiſtre au grand jour il faut qu'il ſe déguiſe.
C'eſt luy qui de nos mœurs a banni la franchiſe.
Jadis l'Homme vivoit au travail occupé,
Et ne trompant jamais, n'eſtoit jamais trompé.
On ne connoiſſoit point la ruſe & l'impoſture.
Le Normand même alors ignoroit le parjure.
Aucun Rheteur encore arrangeant le diſcours,
N'avoit d'un air menteur enſeigné les détours.
Mais ſi-toſt qu'aux Humains faciles à ſeduire,
L'Abondance eut donné le loiſir de ſe nuire,
La Molleſſe amena la fauſſe Vanité.
Chacun chercha pour plaire un viſage emprunté.
Pour ébloüir les yeux la Fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe inſolente.
L'or éclata par tout ſur les riches habits.
On polit l'émeraude, on tailla le rubis,
Et la laine & la ſoye en cent façons nouvelles
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
La trop courte Beauté monta ſur des patins.
La Coquette tendit ſes laqs tous les matins,
En mettant la céruſe & le plâtre en uſage,
Compoſa de ſa main les fleurs de ſon viſage.
L'ardeur de s'enrichir chaſſa la bonne foy.
Le Courtiſan n'eut plus de ſentimens à ſoy.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie.
On vit par tout regner la baſſe flatterie.
Le Parnaſſe ſur tout fecond en Impoſteurs,

Diffamma le papier par ſes propos menteurs.
De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, Odes, Sonnets, Epiſtres liminaires,
Où toûjours le Heros paſſe pour ſans pareil,
Et fuſt-il louche & borgne, eſt reputé Soleil.
Ne croi pas toutefois, ſur ce diſcours bizarre,
Que d'un frivole encens malignement avare,
J'en veüille ſans raiſon fruſtrer tout l'Univers.
La loüange agreable eſt l'ame des beaux vers.
Mais je tiens, comme toy, qu'il faut qu'elle ſoit vraye,
Et que ſon tour adroit n'ait rien qui nous effraye.
Alors, comme j'ai dit, tu la ſçais écouter,
Et ſans crainte à tes yeux on pourroit t'exalter.
Mais ſans t'aller chercher des vertus dans les nuës,
Il faudroit peindre en toy des veritez connuës:
Décrire ton eſprit ami de la raiſon,
Ton ardeur pour ton Roy puiſée en ta maiſon,
A ſervir ſes deſſeins ta vigilance heureuſe,
Ta probité ſincére, utile, officieuſe.
Tel, qui hait à ſe voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin voit tracer ſes veritables traits.
Condé meſme, Condé, ce Heros formidable,
Et non moins qu'aux Flamans aux Flatteurs redoutable,
Ne s'offenſeroit pas, ſi quelque adroit pinceau
Traçoit de ſes exploits le fidele tableau;
Et dans Seneffe en feu contemplant ſa peinture,
Ne deſavoûroit pas Malherbe ni Voiture.
Mais, malheur au Poëte inſipide, odieux,
Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuyeux.
Il auroit beau crier; *Premier Prince du monde**,

* Commencement du Poëme de Charlemagne.

Courage ſans pareil, lumiere ſans ſeconde,
Ses vers jettez d'abord, ſans tourner le feüillet,
Iroient dans l'antichambre amuſer Pacolet*.

* Fameux Valet de pié de Monſeigneur le Prince.

PREFACE.

Je ne ſçay ſi les trois nouvelles Epiſtres que je donne ici au Public auront beaucoup d'Approbateurs : mais je ſçay bien que mes Cenſeurs y trouveront abondamment dequoy exercer leur critique. Car tout y eſt extrêmement hazardé. Dans le premier de ces trois ouvrages, ſous prétexte de faire le procez à mes derniers Vers, je fais moimeſme mon éloge, & n'oublie rien de ce qui peut eſtre dit à mon avantage. Dans le ſecond je m'entretiens avec mon Jardinier de choſes tres-baſſes, & tres-petites; & dans le troiſiéme je décide hautement du plus grand & du plus important point de la Religion : Je veux dire, de l'Amour de Dieu. J'ouvre donc un beau champ à ces Cenſeurs, pour attaquer en moi, & le Poëte orgueilleux, & le Villageois groſſier, & le Theologien temeraire. Quelque fortes pourtant que ſoient leurs attaques, je doute qu'elles ébranlent la ferme reſolution que

j'ay prise il y a long-temps de ne rien répondre au moins sur le ton serieux, à tout ce qu'ils écriront contre moi.

A quoy bon en effet perdre inutilement du papier? Si mes Epistres sont mauvaises, tout ce que je diray ne les fera pas trouver bonnes; & si elles sont bonnes, tout ce qu'ils diront ne les fera pas trouver mauvaises. Le Public n'est pas un Juge qu'on puisse corrompre, ni qui se regle par les passions d'autruy. Tout ce bruit, tous ces Escrits qui se font ordinairement contre des ouvrages où l'on court, ne servent qu'à y faire encore plus courir, & à en mieux marquer le merite. Il est de l'essence d'un bon Livre d'avoir des Censeurs : & la plus grande disgrace qui puisse arriver à un Escrit qu'on met au jour, ce n'est pas que beaucoup de gens en disent du mal, c'est que personne n'en dise rien.

Je me garderay donc bien de trouver mauvais qu'on attaque mes trois Epistres. Ce qu'il y a de certain, c'est que je les ay fort travaillées, & principalement celle de l'Amour de Dieu, que j'ay retouchée plus d'une fois, & où j'avouë que j'ay employé tout le peu que je puis avoir d'esprit, & de lumieres. J'avois dessein d'abord de la donner toute seule; les deux autres me paroissant trop frivoles pour estre presentées au grand jour de l'impression, avec un Ouvrage si serieux. Mais des Amis tres-sensés m'ont fait comprendre, que ces deux Epistres, quoique dans le stile enjoüé, estoient pourtant des Epistres morales, où il n'estoit rien enseigné que de vertueux. Qu'ainsi estant liées avec l'autre,

bien loin de lui nuire, elles pourroient mefme faire une diverſité agreable; & que d'ailleurs beaucoup d'honneſtes gens ſouhaitant de les avoir toutes trois enſemble, je ne pouvois pas avec bienſéance me diſpenſer de leur donner une ſi legere ſatisfaction. Je me ſuis rendu à ce ſentiment, & on les trouvera raſſemblées ici dans un mefme cahier. Cependant comme il y a des Gens de pieté, qui peut-eſtre ne ſe ſoucieront guere de lire les entretiens que je puis avoir avec mon Jardinier & avec mes Vers, il eſt bon de les avertir, qu'il y a ordre de leur diſtribuer à part la derniere, c'eſt à ſçavoir celle qui traite de l'Amour de Dieu; & que non ſeulement je ne trouveray pas étrange, qu'ils ne liſent que celle-là; mais que je me ſens quelquefois moi-mefme en des diſpoſitions d'eſprit, où je voudrois de bon cœur n'avoir jamais compoſé que ce ſeul Ouvrage, qui vrayſemblablement ſera la derniere piece de Poëſie qu'on aura de moy : mon genie pour les Vers commençant à s'épuiſer, & mes emplois hiſtoriques ne me laiſſant guere le temps de m'appliquer à chercher, & à ramaſſer des rimes.

Voila ce que j'avois à dire aux Lecteurs. Avant neanmoins que de finir cette Preface, il ne ſera pas hors de propos, ce me ſemble, de r'aſſeurer des Perſonnes timides, qui n'ayant pas une fort grande idée de ma capacité en matiere de Theologie douteront peut-eſtre que tout ce que j'avance en mon Epiſtre ſoit fort infaillible, & apprehenderont qu'en voulant les conduire je ne les égare. Afin donc qu'elles marchent ſeurement, je leur diray, vanité à part : Que j'ay leû pluſieurs fois cette Epiſtre à un fort

grand nombre de Docteurs de Sorbonne, de Peres de l'Oratoire & de Jesuites tres-celebres qui tous y ont applaudi, & en ont trouvé la Doctrine tres-saine & tres-pure. Que beaucoup de Prélats illustres à qui je l'ay recitée en ont jugé comme Eux. Que Monseigneur l'Evesque de Meaux, c'est à dire, une des plus grandes lumieres qui ayent éclairé l'Eglise dans les derniers Siecles, a eu long-temps mon Ouvrage entre les mains; & qu'aprés l'avoir leû & releû plusieurs fois, il m'a non seulement donné son approbation, mais a trouvé bon que je publiasse à tout le monde, qu'il me la donnoit. Enfin, que pour mettre le comble à ma gloire, ce saint Archevesque dans le Diocese duquel j'ay le bonheur de me trouver, ce grand Prélat, dis-je, aussi éminent en doctrine & en vertus, qu'en dignité & en naissance, que le plus grand Roy de l'Univers, par un choix visiblement inspiré du Ciel, a donné à la Ville capitale de son Royaume, pour asseurer l'Innocence, & pour détruire l'Erreur; Monseigneur l'Archevesque de Paris, en un mot, a bien daigné aussi examiner soigneusement mon Epistre, & a eu mesme la bonté de me donner sur plus d'un endroit des conseils que j'ay suivis; & m'a enfin accordé aussi son approbation avec des éloges dont je suis également ravi & confus.

Au reste, comme il y a des Gens qui ont publié, que mon Epistre n'estoit qu'une vaine déclamation, qui n'attaquoit rien de réel, ni qu'aucun Homme eûst jamais avancé : Je veux bien, pour l'interest de la Verité, mettre ici la proposition que j'y combats, dans la langue & dans les termes qu'on la soûtient

en plus d'une Ecole. La voici. *Attritio ex gehennæ metu ſufficit etiam ſine ullâ Dei dilectione, & ſine ullo ad Deum offenſum reſpectu ; quia talis honeſta, & ſupernaturalis eſt.* C'eſt cette propoſition que j'attaque, & que je ſoûtiens fauſſe, abominable, & plus contraire à la vraye Religion que le Lutheraniſme ni le Calviniſme. Cependant je ne croy pas qu'on puiſſe nier qu'on ne l'ayt encore ſoûtenuë depuis peu, & qu'on ne l'ayt meſme inſerée dans quelques Catechiſmes en des mots fort approchans des termes Latins que je viens de rapporter.

EPISTRE X.

A MES VERS.

J'AY beau vous arrefter, ma remontrance eft vaine ;
Allés, partés, mes Vers, dernier fruit de ma veine ;
C'eft trop languir chés moi dans un obfcur féjour.
La prifon vous déplaift, vous cherchés le grand jour,
Et déja chés Barbin, ambitieux Libelles,
Vous brûlez d'etaler vos feüilles criminelles.
Vains & foibles Enfans dans ma vieilleffe nés,
Vous croyés fur les pas de vos heureux Aifnés,
Voir bien-toft vos bons mots paffant du Peuple aux Princes,
Charmer également la Ville & les Provinces,
Et par le prompt effet d'un fel réjoüiffant
Devenir quelquefois proverbes en naiffant.
Mais perdés cette erreur dont l'appas vous amorce.
Le temps n'eft plus, mes Vers, où ma Mufe en fa force
Du Parnaffe François formant les Nouriçons,
De fi riches couleurs habilloit fes leçons :

Quand mon Efprit pouffé d'un courroux legitime
Vint devant la Raifon plaider contre la Rime,
A tout le Genre Humain fceût faire le procez,
Et s'attaqua foy-mefme avec tant de fuccez.
Alors il n'eftoit point de Lecteur fi fauvage
Qui ne fe déridaft en lifant mon Ouvrage,
Et qui, pour s'égayer, fouvent dans fes Difcours
D'un mot pris en mes Vers n'empruntaft le fecours.
Mais aujourd'hui qu'enfin la Vieilleffe venuë,
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chénuë,
A jetté fur ma tefte, avec fes doigts pezans,
Onze luftres complets furchargés de trois ans,
Ceffés de préfumer, dans vos folles penfées,
Mes Vers, de voir en foule à vos rimes glacées,
Courir, l'argent en main, les Lecteurs empreffés.
Nos beaux jours font finis, nos honneurs font paffés.
Dans peu vous allés voir vos froides refveries
Du Public exciter les juftes moqueries,
Et leur Auteur jadis à Regnier preferé,
A Pynchefne, à Liniere, à Perrin comparé.
Vous aurés beau crier, *O vieilleffe ennemie !* *
N'a-t-il donc tant vefcu que pour cette infamie ?
Vous n'entendrez par tout qu'injurieux brocards
Et fur vous, & fur luy fondre de toutes parts.
Que veut-il, dira-t-on ? Quelle fougue indifcrette
Ramene fur les rangs encor ce vain Athlete ?
Quels pitoyables vers ! Quel ftile languiffant !
Malheureux, laiffe en paix ton cheval vieilliffant :
De peur que tout à coup efflanqué, fans haleine,
Il ne laiffe en tombant fon Maiftre fur l'arene.

* Vers du Cid.

Ainſi s'expliqueront nos Cenſeurs ſourcilleux :
Et bien-toſt vous verrés mille Auteurs pointilleux
Piece à piece épluchant vos ſons & vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles,
Traiter tout noble mot de terme hazardeux,
Et dans tous vos Diſcours, comme monſtres hideux,
Hüer la Metaphore, & la Metonymie,
(Grands mots que Pradon croit des termes de Chymie :)
Vous ſoûtenir qu'un Lict ne peut eſtre effronté :
Que nommer la Luxure eſt une impureté.
Envain contre ce flot d'averſion publique,
Vous tiendrez quelque tems ferme ſur la boutique :
Vous irez à la fin honteuſement exclus
Trouver au magazin Pyrâme & Regulus*,
Ou couvrir chez Thierry d'une feüille encor neuve
Les Meditations de Buzée & d'Hayneuve,
Puis, en triſtes lambeaux ſemez dans les Marchez,
Souffrir tous les affronts au Jonas ** reprochez.
Mais quoy, de ces diſcours bravant la vaine attaque,
Déja comme les vers de Cinna, d'Andromaque,
Vous croyez à grands pas chez la Poſterité
Courir marquez au coin de l'Immortalité.
Hé bien, contentez donc l'orgueil qui vous enyvre.
Montrez-vous, j'y conſens: mais du moins dans mon Livre
Commencez par vous joindre à mes premiers Ecrits.
C'eſt-là qu'à la faveur de vos Freres cheris
Peut-eſtre enfin ſoufferts comme Enfans de ma plume,
Vous pourrez vous ſauver épars dans le volume.
Que ſi meſmes un jour le Lecteur gracieux,

* Pieces de Theâtre de M. Pradon.
** Poëme heroïque non vendu.

Amorcé par mon nom ſur vous tourne les yeux;
Pour m'en recompenſer, mes Vers, avec uſure,
De voſtre Auteur alors faites-luy la peinture :
Et ſur tout, prenez ſoin d'effacer bien les traits
Dont tant de Peintres faux ont flétri mes portraits.
Dépoſez hardiment, qu'au fond cet Homme horrible,
Ce Cenſeur qu'ils ont peint ſi noir, & ſi terrible,
Fut un Eſprit doux, ſimple, ami de l'équité,
Qui cherchant dans ſes vers la ſeule verité,
Fit ſans eſtre malin ſes plus grandes malices,
Et qu'enfin ſa candeur ſeule a fait tous ſes vices.
Dites; que harcelé par les plus vils Rimeurs
Jamais, bleſſant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs:
Libre dans ſes diſcours, mais pourtant toûjours ſage,
Aſſez foible de corps, aſſez doux de viſage,
Ni petit, ni trop grand, tres-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutoſt que vertueux.
Que ſi quelqu'un, mes Vers, alors vous importune,
Pour ſçavoir mes parens, ma vie & ma fortune;
Contez-luy, qu'allié d'aſſez hauts Magiſtrats,
Fils d'un Pere Greffier, né d'ayeux Avocats,
Dés le berceau perdant une fort jeune Mere,
Reduit ſeize ans aprés à pleurer mon vieux Pere,
J'allay d'un pas hardi, par moi-meſme guidé,
Et de mon ſeul genie en marchant ſecondé,
Studieux amateur, & de Perſe, & d'Horace,
Aſſez prés de Regnier m'aſſeoir ſur le Parnaſſe.
Que par un coup du ſort au grand jour amené,
Et des bords du Permeſſe à la Cour entraîné,
Je ſçeûs, prenant l'eſſor par des routes nouvelles,
Eſlever aſſez haut mes poëtiques aîles:
Que ce Roy dont le nom fait trembler tant de Rois

Voulut bien que ma main crayonnaſt ſes exploits:
Que plus d'un Grand m'aima juſques à la tendreſſe;
Que ma veuë à Colbert inſpiroit l'allegreſſe:
Qu'aujourd'huy meſme encor de deux ſens affoibli,
Retiré de la Cour, & non mis en oubli;
Plus d'un Heros épris des fruits de mon étude
Vient quelquefois chez moy goûter la ſolitude.
Mais des heureux regards de mon Aſtre étonnant
Marquez bien cet effet encor plus ſurprenant,
Qui dans mon ſouvenir aura toûjours ſa place:
Que de tant d'Eſcrivains de l'Ecole d'Ignace,
Eſtant, comme je ſuis, ami ſi declaré,
Ce Docteur toutefois ſi craint, ſi reveré,
Qui contre Eux de ſa plume épuiſa l'énergie,
Arnauld le grand Arnauld fit mon apologie. *
Sur mon tombeau futur, mes Vers, pour l'énoncer,
Courez en lettres d'or de ce pas vous placer.
Allez juſqu'où l'Aurore en naiſſant void l'Hydaſpe,
Chercher, pour l'y graver, le plus précieux jaſpe.
Sur tout à mes Rivaux ſçachez bien l'étaler.
Mais je vous retiens trop. C'eſt aſſez vous parler.
Déja plein du beau feu qui pour vous le tranſporte,
Barbin impatient chez moi frappe à la porte.
Il vient pour vous chercher. C'eſt luy: j'entens ſa voix.
Adieu, mes Vers, adieu pour la derniere fois.

* Monſieur Arnauld a fait une Diſſertation où il me juſtifie contre mes Cenſeurs, & c'eſt ſon dernier Ouvrage.

EPISTRE XI.

A MON JARDINIER.

LABORIEUX Valet du plus commode Maiſtre,
Qui pour te rendre heureux ici bas pouvoit naiſtre,
Antoine, Gouverneur de mon jardin d'Auteüil,
Qui diriges chez moy l'if & le chevrefeüil,
Et ſur mes eſpaliers, induſtrieux genie,
Sçais ſi bien exercer l'art de la Quintinie.
O ! que de mon eſprit triſte & mal ordonné,
Ainſi que de ce champ par toy ſi bien orné,
Ne puis-je faire oſter les ronces, les épines,
Et des defaux ſans nombre arracher les racines ?
Mais parle : Raiſonnons. Quand du matin au ſoir,
Chez moy pouſſant la bêche, ou portant l'arroſoir,
Tu fais d'un ſable aride une terre fertile,
Et rens tout mon Jardin à tes loix ſi docile ;
Que dis-tu de m'y voir reſveur, capricieux,
Tantoſt baiſſant le front, tantoſt levant les yeux,

De paroles dans l'air par élans envolées,
Effrayer les Oyſeaux perchez dans mes allées?
Ne ſoupçonnes-tu point qu'agité du Démon,
Ainſi que ce Couſin * des quatre Fils Aymon,
Dont tu lis quelquefois la merveilleuſe hiſtoire,
Je rumine en marchant quelque endroit du Grimoire?
Mais non : Tu te ſouviens qu'au Village on t'a dit,
Que ton Maiſtre eſt nommé pour coucher par écrit
Les faits d'un Roy plus grand en ſageſſe, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze Pairs de France.
Tu crois qu'il y travaille, & qu'au long de ce mur
Peut-eſtre en ce moment il prend Mons & Namur.
Que penſerois-tu donc? ſi l'on t'alloit apprendre,
Que ce grand Chroniqueur des geſtes d'Alexandre
Aujourd'huy méditant un projet tout nouveau,
S'agite, ſe démene, & s'uze le cerveau,
Pour te faire à toi-meſme en rimes inſenſées
Un bizarre portrait de ſes folles penſées.
Mon Maiſtre, dirois-tu, paſſe pour un Docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un Predicateur.
Sous ces arbres pourtant, de ſi vaines ſornettes
Il n'iroit point troubler la paix de ces fauvettes:
S'il luy falloit toûjours, comme moy, s'exercer,
Labourer, couper, tondre, applanir, paliſſer,
Et dans l'eau de ces puits ſans relaſche tirée
De ce ſâble étancher la ſoif démeſurée.
Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi,
Que le plus occupé dans ce jardin, c'eſt toi.
O ! Que tu changerois d'avis, & de langage !
Si deux jours ſeulement libre du jardinage,

* Maugis.

Tout à coup devenu poëte & bel Eſprit,
Tu t'allois engager à polir un écrit
Qui dît ſans s'avilir les plus petites choſes,
Fiſt des plus ſecs chardons des œüillets & des roſes,
Et ſçeûſt meſme au diſcours de la ruſticité
Donner de l'élegance, & de la dignité;
Un ouvrage, en un mot, qui juſte en tous ſes termes,
Sceûſt plaire à D'Agueſſeau *, ſceûſt ſatisfaire Termes,
Sceûſt, dis-je, contenter en paroiſſant au jour,
Ce qu'ont d'eſprits plus fins & la Ville, & la Cour.
Bien-toſt de ce travail revenu ſec, & paſle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de haſle,
Tu dirois, reprenant ta pelle & ton rateau,
J'aime mieux mettre encor cent arpens au niveau,
Que d'aller follement égaré dans les nuës
Me laſſer à chercher des viſions cornuës,
Et pour lier des mots ſi mal s'entr'accordans,
Prendre dans ce jardin la Lune avec les dents.
Approche donc, & vien : qu'un Pareſſeux t'apprenne
Antoine, ce que c'eſt que fatigue, & que peine.
L'Homme ici bas toûjours inquiet, & geſné,
Eſt dans le repos meſme au travail condamné.
La fatigue l'y ſuit. C'eſt envain qu'aux Poëtes
Les neuf trompeuſes Sœurs dans leurs douces retraites
Promettent du repos ſous leurs ombrages frais.
Dans ces tranquilles Bois pour Eux plantez exprés,
La Cadence auſſi-toſt, la Rime, la Céſure,
La riche Expreſſion, la nombreuſe Meſure,
Sorcieres dont l'amour ſçait d'abord les charmer,
De fatigues ſans fin viennent les conſumer.

* Avocat General.

Sans ceſſe pourſuivant ces fugitives Fées,
On voit ſous les Lauriers haleter les Orphées.
Leur Eſprit toutefois ſe plaiſt dans ſon tourment,
Et ſe fait de ſa peine un noble amuſement.
Mais je ne trouve point de fatigue ſi rude,
Que l'ennuyeux loiſir d'un Mortel ſans étude,
Qui jamais ne ſortant de ſa ſtupidité,
Soûtient dans les langueurs de ſon oiſiveté,
D'une lâche Indolence eſclave volontaire,
Le penible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offuſqué de ſes penſers épais,
Loin du trouble & du bruit, il croit trouver la paix
Dans le calme odieux de ſa ſombre pareſſe.
Tous les honteux Plaiſirs Enfans de la Molleſſe,
Uſurpant ſur ſon ame un abſolu pouvoir,
De monſtrueux deſirs le viennent émouvoir,
Irritent de ſes ſens la fureur endormie,
Et le font le joüet de leur triſte infamie.
Puis ſur leurs pas ſoudain arrivent les Remords :
Et bien-toſt avec eux tous les Fleaux du corps,
La Pierre, la Colique, & les Goutes cruelles,
Guenaud, Rainſſant, Brayer*, preſqu'auſſi triſtes qu'Elles,
Chez l'indigne Mortel courent tous s'aſſembler,
De travaux douloureux le viennent accabler,
Sur le duvet d'un Lict theâtre de ſes geſnes,
Lui font ſcier des rocs, lui font fendre des cheſnes,
Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnois donc, Antoine, & conclus avec moi,
Que la Pauvreté maſle, active & vigilante,
Eſt parmi les travaux moins laſſe, & plus contente,

Fameux Medecins.

Que la Richeſſe oiſive au ſein des voluptez.
Je te vais ſur cela prouver deux Veritez,
L'une, que le travail aux Hommes neceſſaire
Fait leur felicité plûtoſt que leur miſere,
Et l'autre, qu'il n'eſt point de Coupable en repos.
C'eſt ce qu'il faut ici montrer en peu de mots.
Suy-moy donc. Mais je voi, ſur ce début de prône,
Que ta bouche déja s'ouvre large d'une aune,
Et que les yeux fermez tu baiſſes le menton.
Ma foy, le plus ſeur eſt de finir ce ſermon.
Auſſi-bien j'apperçois ces Melons qui t'attendent,
Et ces Fleurs qui là bas entre Elles ſe demandent;
S'il eſt feſte au village ; & pour quel Saint nouveau,
On les laiſſe aujourd'huy ſi long-temps manquer d'eau.

EPISTRE XII.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

A MONSIEUR L'ABBÉ RENAUDOT.

Docte Abbé, tu dis vray, l'Homme au crime attaché
Envain, ſans aimer Dieu, croit ſortir du peché.
Toutefois, n'en déplaiſe aux tranſports frenetiques
Du fougueux Moine * auteur des troubles Germaniques,
Des tourmens de l'Enfer la ſalutaire Peur
N'eſt pas toûjours l'effet d'une noire vapeur,
Qui de remords ſans fruit agitant le Coupable,
Aux yeux de Dieu le rende encor plus haïſſable.
Cette utile frayeur propre à nous penetrer,
Vient ſouvent de la Grace en nous preſte d'entrer,
Qui veut dans noſtre cœur ſe rendre la plus forte,
Et pour ſe faire ouvrir déja frappe à la porte.
Si le Pecheur pouſſé de ce ſaint mouvement,
Reconnoiſſant ſon crime, aſpire au Sacrement,

* Luther.

Souvent Dieu tout à coup d'un vrai zele l'enflâme,
Le Saint Efprit revient habiter dans fon ame,
Y convertit enfin les tenebres en jour,
Et la crainte fervile en filial Amour.
C'eft ainfi que fouvent la Sageffe fuprême
Pour chaffer le Démon fe fert du Démon même.
Mais lors qu'en fa malice un Pécheur obftiné,
Des horreurs de l'Enfer vainement étonné,
Loin d'aimer humble Fils fon veritable Pere,
Craint & regarde Dieu comme un Tyran fevere,
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
Et fouhaite en fon cœur que ce Dieu ne foit pas ;
Envain la peur fur luy remportant la victoire
Aux piés d'un Preftre il court décharger fa mémoire.
Vil Efclave toûjours fous le joug du peché,
Au Démon qu'il redoute il demeure attaché.
L'Amour effentiel à noftre penitence
Doit eftre l'heureux fruit de noftre repentance.
Non, quoique l'Ignorance enfeigne fur ce poinct,
Dieu ne fait jamais grace à qui ne l'aime point.
A le chercher la Peur nous difpofe, & nous aide :
Mais il ne vient jamais que l'Amour ne fuccede.
Ceffez de m'oppofer vos difcours impofteurs,
Confeffeurs infenfez, ignorans Seducteurs,
Qui pleins des vains propos que l'Erreur vous debite,
Vous figurez qu'en vous un pouvoir fans limite
Juftifie à coup feûr tout Pécheur alarmé,
Et que fans aimer Dieu l'on peut en eftre aimé.
Quoy donc, cher Renaudot, un Chrétien effroyable
Qui jamais fervant Dieu, n'eut d'objet que le Diable,
Pourra marchant toûjours dans des fentiers maudits,
Par des formalitez gagner le Paradis;

Et parmi les Elûs dans la Gloire éternelle,
Pour quelques Sacremens reçûs ſans aucun zele,
Dieu fera voir aux yeux des Saints épouvantez
Son Ennemi mortel aſſis à ſes coſtez ?
Peut-on ſe figurer de ſi folles chimeres ?
On voit pourtant, on voit des Docteurs même auſteres,
Qui les ſemant par tout s'en vont pieuſement
De toute pieté ſaper le fondement ;
Qui, le cœur infecté d'erreurs ſi criminelles,
Se diſent hautement les purs, les vrais Fideles ;
Traitant d'abord d'Impie, & d'Heretique affreux
Quiconque oſe pour Dieu ſe déclarer contre Eux.
De leur audace envain les vrais Chrétiens gemiſſent :
Preſts à la repouſſer les plus hardis molliſſent,
Et voyant contre Dieu le Diable accredité,
N'oſent qu'en bégayant prêcher la verité.
Mollirons-nous auſſi ? Non, ſans peur, ſur ta trace,
Docte Abbé, de ce pas j'iray leur dire en face :
Ouvrez les yeux enfin, Aveugles dangereux.
Oüi, je vous le ſoûtiens : Il ſeroit moins affreux
De ne point reconnoiſtre un Dieu maiſtre du monde,
Et qui regle à ſon gré le Ciel, la Terre, & l'Onde ;
Qu'en avoüant qu'il eſt, & qu'il ſçeut tout former
D'oſer dire, qu'on peut luy plaire ſans l'aimer.
Un ſi bas, ſi honteux, ſi faux Chriſtianiſme
Ne vaut pas des Platons l'éclairé Paganiſme ;
Et cherir les vrais biens, ſans en ſçavoir l'Auteur,
Vaut mieux, que ſans l'aimer connoiſtre un Createur
Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur ſi ſainte
Que je veux qu'en un cœur amene enfin la Crainte,
Je n'entens pas ici ce doux ſaiſiſſement,
Ces tranſports pleins de joye, & de raviſſement,

Qui font des Bienheureux la juſte recompenſe,
Et qu'un cœur rarement gouſte ici par avance.
Dans nous l'Amour de Dieu fécond en ſaints deſirs,
N'y produit pas toûjours de ſenſibles plaiſirs.
Souvent le cœur qui l'a ne le ſçait pas lui-même.
Tel craint de n'aimer pas qui ſincérement aime,
Et tel croit au contraire eſtre brûlant d'ardeur
Qui n'eût jamais pour Dieu que glace & que froideur.
C'eſt ainſi quelquefois qu'un indolent Myſtique,
Au milieu des pechés tranquille Fanatique
Du plus parfait Amour penſe avoir l'heureux don,
Et croit poſſeder Dieu dans les bras du Démon.
Voulez-vous donc ſçavoir, ſi la Foy dans voſtre ame
Allume les ardeurs d'une ſincere flamme?
Conſultés-vous vous-meſme. A ſes regles ſoûmis
Pardonnés-vous ſans peine à tous vos Ennemis?
Combattés-vous vos ſens? Domtés-vous vos foibleſſes?
Dieu dans le Pauvre eſt-il l'objet de vos largeſſes?
Enfin dans tous ſes points pratiqués-vous ſa loy?
Oüi, dites-vous. Allés, vous l'aimés, croyés-moy.
Qui fait exactement ce que ma Loy commande
A pour Moy, dit ce Dieu, *l'Amour que je demande.*
Faites-le donc, & ſeûrs qu'il nous veut ſauver tous,
Ne vous allarmés point pour quelques vains dégouts
Qu'en ſa ferveur ſouvent la plus ſainte ame éprouve:
Marchés, courés à luy. Qui le cherche le trouve.
Et plus de voſtre cœur il paroiſt s'écarter,
Plus par vos actions ſongés à l'arreſter.
Mais ne ſoûtenés point cet horrible blaſphême,
Qu'un Sacrement receû, qu'un Preſtre, que Dieu même,
Quoique vos faux Docteurs oſent vous avancer,
De l'Amour qu'on luy doit puiſſent vous diſpenſer.

Mais s'il faut qu'avant tout dans une ame Chreſtienne,
Diront ces grands Docteurs, l'Amour de Dieu ſurvienne :
Puiſque ce ſeul Amour ſuffit pour nous ſauver,
Dequoy le Sacrement viendra-t-il nous laver ?
Sa vertu n'eſt donc plus qu'une vertu frivole ?
O le bel argument digne de leur Ecole !
Quoy dans l'Amour divin en nos cœurs allumé
Le vœu du Sacrement n'eſt-il pas renfermé ?
Un Payen converti, qui croit un Dieu ſuprême,
Peut-il eſtre Chreſtien qu'il n'aſpire au Baptême ;
Ni le Chreſtien en pleurs eſtre vrayment touché
Qu'il ne veüille à l'Egliſe, avoüer ſon péché ?
Du funeſte eſclavage où le Démon nous traiſne
C'eſt le Sacrement ſeul qui peut rompre la chaiſne.
Auſſi l'Amour d'abord y court avidement :
Mais luy-meſme il en eſt l'ame, & le fondement.
Lors qu'un Pécheur émeû d'une humble repentance
Par les degrés preſcrits court à la Penitence,
S'il n'y peut parvenir, Dieu ſçait les ſuppoſer.
Le ſeul Amour manquant ne peut point s'excuſer.
C'eſt par luy que dans nous la Grace fructifie,
C'eſt luy qui nous ranime, & qui nous vivifie.
Pour nous rejoindre à Dieu luy ſeul eſt le lien ;
Et ſans luy, Foy, Vertus, Sacremens, tout n'eſt rien.
A ces Diſcours preſſans que ſçauroit-on répondre?
Mais approchés ; Je veux encor mieux vous confondre,
Docteurs. Dites-moi donc. Quand nous ſommes abſous,
Le Saint Eſprit eſt-il, ou n'eſt-il pas en nous?
S'il eſt en nous, peut-il n'eſtant qu'Amour luy-meſme
Ne nous échauffer point de ſon Amour ſuprême ?
Et s'il n'eſt pas en nous, Sathan toûjours vainqueur
Ne demeure-t-il pas maiſtre de noſtre cœur ?

Avoüez donc qu'il faut qu'en nous l'Amour renaiſſe,
Et n'allés point, pour fuïr la raiſon qui vous preſſe,
Donner le nom d'Amour au trouble inanimé
Qu'au cœur d'un Criminel la peur ſeule a formé.
L'ardeur qui juſtifie, & que Dieu nous envoye,
Quoi qu'ici bas ſouvent inquiete, & ſans joye,
Eſt pourtant cette ardeur, ce meſme feu d'amour
Dont brûle un Bienheureux en l'éternel Séjour.
Dans le fatal inſtant qui borne noſtre vie
Il faut que de ce feu noſtre ame ſoit remplie;
Et Dieu ſourd à nos cris, s'il ne l'y trouve pas,
Ne l'y rallume plus aprés noſtre trépas.
Rendés-vous donc enfin à ces clairs ſyllogiſmes,
Et ne pretendés plus par vos confus ſophiſmes,
Pouvoir encore aux yeux du Fidele éclairé
Cacher l'Amour de Dieu dans l'Ecole égaré.
Apprenés que la Gloire, où le Ciel nous appelle,
Un jour des vrais Enfans doit couronner le zele,
Et non les froids remords d'un Eſclave craintif,
Où crût voir Abely * quelque Amour negatif.
Mais quoy? J'entens déja plus d'un fier Scolaſtique
Qui me voyant icy ſur ce ton dogmatique,
En vers audacieux traiter ces poincts ſacrés,
Curieux me demande, où j'ay pris mes degrés :
Et ſi, pour m'éclairer ſur ces ſombres matieres,
Deux cens Auteurs extraits m'ont preſté leurs lumieres,
Non. Mais pour decider, que l'Homme, qu'un Chreſtien
Eſt obligé d'aimer l'unique Auteur du bien,
Le Dieu qui le nourit, le Dieu qui le fit naiſtre,
Qui nous vint par ſa mort donner un ſecond eſtre,

* Miſerable Deffenſeur de la fauſſe Attrition.

Faut-il avoir receu le bonnet Doctoral,
Avoir extrait Gamache, Ifambert, & Du Val?
Dieu dans fon Livre faint, fans chercher d'autre Ouvrage,
Ne l'a-t-il pas écrit luy-mefme à chaque page?
De vains Docteurs encore, ô prodige honteux!
Oferont nous en faire un problême douteux!
Viendront traiter d'erreur digne de l'anathême
L'indifpenfable Loy d'aimer Dieu pour luy mefme,
Et par un Dogme faux dans nos jours enfanté,
Des devoirs du Chreftien rayer la Charité!
Si jallois confulter chés Eux le moins fevere,
Et luy difois: Un Fils doit-il aimer fon Pere?
Ah! peut-on en douter, diroit-il brufquement.
Et quand je leur demande en ce mefme moment:
L'Homme ouvrage d'un Dieu feul bon, & feul aimable,
Doit-il aimer ce Dieu fon Pere veritable?
Leur plus rigide Auteur n'ofe le décider,
Et craint en l'affirmant de fe trop hazarder.
Je ne m'en puis deffendre; il faut que je t'efcrive
La Figure bizarre & pourtant affés vive,
Que je fçûs l'autre jour employer dans fon lieu,
Et qui déconcerta ces Ennemis de Dieu.
Au fujet d'un efcrit, qu'on nous venoit de lire,
Un d'entre-Eux m'infulta, fur ce que j'ofay dire,
Qu'il faut, pour eftre abfous d'un crime confeffé,
Avoir pour Dieu du moins un Amour commencé.
Ce dogme, me dit-il, eft un pur Calvinifme.
O Ciel! me voilà donc dans l'erreur, dans le fchifme,
Et partant reprouvé. Mais, pourfuivis-je alors,
Quand Dieu viendra juger les Vivans, & les Morts,
Et des humbles Agneaux, objet de fa tendreffe,
Séparera des Boucs la trouppe pechereffe,

A tous il nous dira, ſevere ou gracieux,
Ce qui nous fit impurs ou juſtes à ſes yeux.
Selon vous donc, à moy reprouvé, bouc infame,
Va brûler, dira-t-il, en l'éternelle flamme,
Malheureux, qui ſoûtins que l'Homme deût m'aimer,
Et qui ſur ce ſujet, trop promt à déclamer,
Prétendis qu'il falloit, pour fléchir ma juſtice,
Que le Pécheur touché de l'horreur de ſon vice,
De quelque ardeur pour moi ſentiſt les mouvemens,
Et gardaſt le premier de mes commandemens.
Dieu, ſi je vous en croy, me tiendra ce langage.
Mais à vous, tendre Agneau, ſon plus cher heritage,
Orthodoxe Ennemi d'un dogme ſi blaſmé,
Venez, vous dira-t-il, Venez mon Bien-aimé :
Vous, qui dans les détours de vos raiſons ſubtiles
Embarraſſant les mots d'un des plus ſaints Conciles,
Avez délivré l'Homme, O l'utile Docteur!
De l'importun fardeau d'aimer ſon Createur,
Entrez au Ciel, Venez, comblé de mes loüanges,
Du beſoin d'aimer Dieu deſabuſer les Anges.
A de tels mots, ſi Dieu pouvoit les prononcer
Pour moi je répondrois, je croy, ſans l'offenſer:
O! que pour vous mon cœur moins dur & moins farouche,
Seigneur, n'a-t-il, helas! parlé comme ma bouche?
Ce feroit ma réponſe à ce Dieu fulminant.
Mais vous de ſes douceurs objet fort ſurprenant,
Je ne ſçai pas comment ferme en voſtre Doctrine,
Des ironiques mots de ſa bouche divine,
Vous pouriez ſans rougeur, & ſans confuſion,
Soûtenir l'amertume, & la dériſion.
L'audace du Docteur, par ce diſcours frappée,
Demeura ſans réplique à ma Proſopopée.

Il ſortit tout à coup, & murmurant tout bas
Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas,
S'en alla chez Binsfeld ou chez Baſile Ponce *,
Sur l'heure à mes raiſons chercher une reſponce.

* Deux Deffenſeurs de la fauſſe Attrition.

NOTES & VARIANTES.

PREFACE.

P. 1. C'eſt la préface de l'édition de 1701. Boileau en avait fait cinq autres pour les éditions de 1666, 1674, in-4°; 1674, in-12; 1683 & 1694.

— *Agé, comme je ſuis, de plus de ſoixante & trois ans.* Boileau, étant né en 1636, était alors plus âgé.

P. 3. *Theophile.* Théophile de Viau ou de Viaud (1590-1626), auteur d'odes, de ſtances, de ſonnets, d'un Traité de l'immortalité de l'âme, en proſe & en vers, & de tragédies.

— *Benſerade dans ſes Métamorphoſes en rondeaux.* Le vers cité ſe trouve p. 17 des « Metamorphoſes d'Ovide en rondeaux imprimez & enrichis de figures Par ordre de ſa Majeſté, & dediez à Monſeigneur le Dauphin. A Paris, de l'imprimerie Royale. M. DC. LXXVI. in-4° ». — Iſaac de Benſerade (1612-1691), membre de l'Académie françaiſe.

P. 6. *Une liſte exacte & detaillée de tous mes Ecrits.*

Cette liſte ne comprend que les ouvrages figurant dans l'édition de 1701.

P. 8. *Monſieur P***. Charles Perrault.

— *Meas eſſe aliquid putare nugas.* Penſer que mes bagatelles ſont quelque choſe. (Catulle, Épigramme I.)

P. 9. *Dans la Préface de mes deux Editions précedentes.* C'eſt-à-dire celles qui ont paru en 1683 & en 1694.

DISCOURS AU ROY.

P. 13. Ce diſcours, fait en 1665, n'eſt pas le premier ouvrage de Boileau, qui avait déjà compoſé cinq ſatires.

— *Seul, ſans Miniſtre.* Après la mort de Mazarin, Louis XIV ne nomma pas de premier miniſtre & gouverna lui-même.

P. 14. *L'Un en ſtile pompeux habillant une Eglogue.* Charpentier avoit fait dans ce temps-là une Eglogue pour le Roi en vers magnifiques, intitulée, *Eglogue Royale* (Éd. de 1713). — François Charpentier (1620-1702), membre de l'Académie françaiſe.

— *Dans la fin d'un Sonnet Te compare au Soleil.* Alluſion à un ſonnet de Chapelain. — Jean Chapelain (1595-1674), académicien.

P. 15. *Parmi les Pelletiers.* Pierre Du Pelletier, auteur d'un grand nombre de ſonnets, mort en 1680.

P. 16. *N'aille du fond du Puits tirer la verité.* Democrite diſoit que la Verité eſtoit dans le fond d'un puits, & que perſonne ne l'en avoit encore pû tirer (1713).

— *Au moindre bruit qui court, qu'un Auteur les menace.* Moliere environ vers ce temps-là fit joüer ſon Tar-

tuffe (1713). — Les trois premiers actes de cette comédie furent joués à la Cour en mai 1664.

P. 17. *Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre.* Le Roi ſe fit faire ſatisfaction dans ce temps-là, des deux inſultes faites à ſes Ambaſſadeurs à Rome, & à Londres; & ſes troupes, envoyées au ſecours de l'Empereur, deffirent les Turcs ſur les bords du Raab (1713).

— *Aux lieux où le Soleil le forme en ſe levant.* Alluſion à la Compagnie françaiſe des Indes fondée par Colbert en 1664.

DISCOURS SUR LA SATIRE.

P. 21. Ce diſcours, qui parut en 1668 avec la Satire IX ſe trouve dans le tome II de l'éd. de 1701.

— *La nation des Poëtes, & ſur tout des mauvais Poëtes.* Cecy regarde particulierement Cotin, qui avoit publié une Satire contre l'Autheur (1713).

— *Les libelles diffamatoires qu'on a publiez contre moi.* Cotin avait publié un libelle en proſe ayant pour titre : « La Critique déſintereſſée ſur les Satyres du temps. »

P. 23. *Num Lælius, aut qui*
Duxit ab oppreſſa meritum Carthagine nomen, &c.

(Horace, Satires, II, I, v. 65-69.) Eſt-ce que Lælius ou celui qui dut ſon nom à la ruine de Carthago, s'offenſèrent de ſon génie? Se plaignirent-ils des bleſſures de Métellus & des vers déshonorants qui chargeaient Lupus? Cependant il attaquait les premiers du peuple & le peuple lui-même. (Trad. Leconte de Liſle, t. II, p. 75.)

P. 24. *Fundos Aufidio Luſco Prætore libenter*
Linquimus...

(Horace, Satires, I, V, v. 35 ; trad. Leconte de Lifle, t. II, p. 38.)

P. 24. *Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona...* (Horace, Satires, I, X, v. 36; trad. Leconte de Lifle, t. II, p. 64.)

P. 26. *Gallet, le fieur de Provins, le Coufin, Pierre du Puis,* dont parle Regnier, Sat. XIV, p. 134, & Sat. VI, p. 53. éd. Courbet.

— *Balandran.* Cafaque de campagne (1713).

— *Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.* Que celui qui ne hait pas Bavius, aime tes vers, Mævius. (Virgile, Églog. III, v. 90.)

P. 27. *Neuf-Germain.* Louis de Neufgermain, auteur de « Les Poëfies & Rencontres dv fievr Denevfgermain Poete heteroclite de Monfeigneur Frere Vnique du Roy. Imprimé par commandement de mondict Seigneur. Paris, M. DC. XXX, in-4° ».

— *En certains pais.* Dans le Temple, qui eft aujourd'huy l'Abbaye d'Ainay à Lyon (1713).

SATIRE I.

P. 31. La Satire I, compofée en 1660, fut le début de l'auteur en ce genre. Elle comprenait d'abord la defcription des embarras de Paris qui forma la Satire VI; elle fut imprimée pour la première fois en 1666, mais elle fut remaniée dans l'éd. de 1674.

— *Damon ce grand Auteur.* J'ay eu en veuë Caffandre, celui qui a traduit la Rhetorique d'Ariftote (1713) — François Caffandre eft mort en 1695.

— *Ou que d'un bonnet vert le falutaire affront*
Flétriffe les lauriers...

Du temps que cette Satire fut faite, un Debiteur insolvable pouvoit sortir de prison en faisant cession, c'est-à-dire, souffrant qu'on lui mist en pleine ruë un bonnet vert sur la teste (1713).

P. 32. *Un Calepin complet.* C'est-à-dire un dictionnaire semblable au vocabulaire polyglotte d'Ambroise Calepin ou Calepino (1435-1511), savant italien de l'ordre des Augustins.

P. 33. *Rolet.* Procureur trés-décrié, qui a esté dans la suite condamné à faire amende honorable, & banni à perpetuité (1713).

— *D'un Pédant, quand il veut, sçait faire un Duc & Pair.* L'Abbé de la Riviere, dans ce temps-là fut fait Evesque de Langres. Il avoit esté Regent dans un College (1713). — Louis Barbier, abbé de la Rivière, fut fait duc & pair en 1665 & devint plus tard Cardinal.

— Après le vers cité dans la note précédente, les premières éditions contenaient les vers suivants, qui ont été retranchés dans l'éd. de 1674.

Je sçai bien que souvent, un cœur lasche & servile
A trouvé chez les Grands un esclavage utile :
Et qu'un Riche pourroit, dans la suite du temps,
D'un Flateur affamé payer les soins ardens.
Mais avant que pour vous il parle ou qu'il agisse,
Il faut de ses forfaits devenir le complice,
Et sçachant de sa vie & l'horreur & le cours,
Le tenir en estat de vous craindre toûjours :
De trembler qu'à toute heure, un remors legitime
Ne vous force à le perdre, en découvrant son crime.
Car n'en attendez rien ; si son esprit discret
Ne vous a confié qu'un honneste secret.
Pour de si hauts projets, je me sens trop timide :
L'inceste me fait peur, & je hais l'homicide :
L'adultere & le vol allarment mes esprits,

Je ne veux point d'un bien qu'on achete à ce prix.
Non non, c'eſt vainement, qu'au mépris du Parnaſſe,
J'irois de porte en porte étaler ma diſgrace.
Il n'eſt plus d'honneſte homme : & Diogene en vain
Iroit, pour en chercher, la lanterne à la main.
Le chemin aujourd'hui, par où chacun s'eleve,
Fut le chemin jadis qui menoit à la Greve :
Et Monleron ne doit qu'à ſes crimes divers
Ses ſuperbes lambris, ſes jardins toûjours verds.

P. 33. *Colletet.* Fameux Poëte, fort gueux, dont on a encore pluſieurs ouvrages (1713). — François Colletet, fils de Guillaume Colletet, membre de l'Académie françaiſe.

— *Monmaur.* Celebre Paraſite, dont Menage a écrit la vie (1713). — Pierre de Montmaur, profeſſeur royal de grec au Collége de France.

— *Il eſt vray que du Roy la bonté ſecourable.* Le Roi en ce temps-là, à la ſollicitation de M. Colbert, donna pluſieurs penſions aux Gens de Lettres (1713).

P. 34. *Aller piller le miel que l'Abeille diſtile.* Après ce vers, il y avait, dans l'éd. de 1668, les huit vers ſuivants, qui ont été ſupprimés dans l'éd. de 1674 :

Enfin je ne ſçaurois, pour faire un juſte gain,
Aller bas & rampant flechir ſous Pucelain.
Cependant, pour flater ce Rimeur titulaire,
Le frere en un beſoin va renier ſon frere :
Et Phœbus en perſonne, y faiſant la leçon,
Gagneroit moins ici, qu'au métier de maçon ;
Ou, pour eſtre couché ſur la Liſte nouvelle,
S'en iroit chez Conrart admirer la Pucelle.

— *Saint-Amand.* On a pluſieurs Ouvrages de lui où il y a beaucoup de genie. Il ne ſçavoit pas le latin, & eſtoit fort pauvre (1713). — Marc-Antoine Gérard de Saint-Amant (1594-1660), membre de l'Académie françaiſe.

P. 34. *Deux placets.* Siéges ſans bras, ni doſſier, qu'on appelle aujourd'hui tabourets.

— *Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,*
Conduit d'un vain eſpoir il parut à la Cour.

Le Poëme qu'il y porta eſtoit intitulé, *le Poëme de la Lune,* & il y loüoit le Roi, ſur tout de ſçavoir bien nager (1713).

— *L'Angely.* Celebre fou, que Monſieur le Prince avoit amené avec lui des Pays-Bas, & qu'il donna au Roi (1713).

— *Bartole.* Barthole (1313-1356), célèbre juriſconſulte italien, qui a été appelé le Coryphée des interprètes du droit.

P. 35. *Loüet alongé par Brodeau.* Brodeau a commenté Loüet (1713). — Alluſion à l'ouvrage ſuivant, dont il y a eu pluſieurs éditions : « Recueil d'aucuns notables Arreſts donnez en la Cour de Parlement de Paris, par Georges Louet. Nouvelle édition augmentée par Julien Brodeau. Paris, M. DC. L. in-fol. »

— *Où Patru gagne moins qu'Uot & Le Mazier.* Olivier Patru (1604-1681), académicien, célèbre avocat & auteur de Remarques ſur la langue françaiſe. — Huot & Le Mazier étaient deux avocats fort médiocres qui avaient beaucoup d'affaires.

— *Pé-Fournier.* Celebre Procureur : il s'appelloit Pierre Fournier : mais les gens de Palais, pour abreger, l'appelloient Pé-Fournier (1713).

— *Arnauld... devenir Huguenot.* Antoine Arnauld (1612-1694), docteur de Sorbonne, auteur de pluſieurs ouvrages contre les Calviniſtes.

— *Saint-Sorlin Janſeniſte.* Jean Deſmarets de Saint-Sorlin (1595-1676), académicien, auteur de la comédie

des Visionnaires, qui en 1663 écrivit contre Port-Royal & les Jansénistes.

P. 35. *Saint-Pavin bigot.* Sanguin de Saint-Pavin (1592-1670), poëte fameux par son athéisme & son libertinage. Ses poésies les plus remarquables se trouvent t. IV de « Recueil des plus belles Pieces de Poëtes françois, tant anciens que modernes, Depuis Villon jusqu'à M. de Benserade. Paris, M DC XCII, 5 vol. in-8° ».

— Et va la mitre en teste & la crosse à la main:
Où l'Argent seul tient lieu d'esprit & de noblesse:
Où la Vertu se peze au poids de la Richesse:
Où l'on emporte à peine, à suivre les neuf Sœurs,
Un laurier chimerique & de maigres honneurs (1668).

SATIRE II.

P. 37. Cette satire fut composée en 1664, après la septième.

— *L'Abbé de Pure.* Michel de Pure, mort en 1680, traducteur de Quintilien & auteur de plusieurs pièces de théâtre. Boileau avait d'abord mis le nom de Ménage.

P. 38. *Quinaut.* Philippe Quinault (1636-1688), auteur dramatique, membre de l'Académie française.

— *Je ferois comme un autre...* C'est-à-dire comme Ménage, auteur de « Christine, Eglogue de Mr Menage. Paris, M. DC. LIV, in-fol. », où se trouvent les expressions citées plus loin.

P. 39. *Pelletier.* Poëte de dernier ordre, qui faisoit tous les jours un Sonnet (1713). — Voir la note de la p. 15.

— *Scuderi.* C'est le fameux Scuderi, Auteur de beau-

coup de Romans, & frere de la fameuſe Mademoiſelle de Scuderi (1713). — Georges de Scudéri (1601-1667), académicien, qui a auſſi compoſé pluſieurs pièces de théâtre & le poëme d'Alaric.

SATIRE III.

P. 41. Cette Satire date de 1665.

— *A*. Cette lettre, placée avant le premier vers, indique l'auditeur, celui qui interroge; & la lettre *P* qui précède le 14e vers, déſigne le poëte.

— *A l'aſpect d'un arreſt*. Le Roi en ce temps-là avoit ſupprimé un quartier des Rentiers (1713).

P. 42. *Boucingo*. Illuſtre Marchand de vin (1713).

— *Le Commandeur*. Jacques de Souvré, commandeur de Saint-Jean de Latran, puis grand prieur de France, qui était renommé pour ſon amour de la bonne chère.

— *Villandry*. Homme de qualité, qui alloit frequemment dîner chez le Commandeur de Souvré (1713).

— *Moliere avec Tartuffe y doit joüer ſon rôle*. Cette comédie, dont les trois premiers actes furent joués à la Cour en mai 1664, ne put pas être repréſentée en public avant le 5 août 1667.

— *Lambert*. Michel Lambert (1610-1696), muſicien diſtingué, dont la fille épouſa J.-B. Lulli.

— *Cyrus*. Roman de dix tomes de Mademoiſelle de Scuderi (1713). — « Artamene ou le grand Cyrvs. Paris, 1650-1653, 10 vol. in-8° .»

P. 43. *Aux ſermons de Caſſaigne, ou de l'Abbé Cotin*. Jacques Caſſagne (1636-1679), académicien, prédicateur,

poëte & traducteur. — L'abbé Charles Cotin (1604-1682), de l'Académie françaiſe, que Molière a dépeint ſous le nom de Triſſotin, auteur du « Sonnet à la Princeſſe Uranie, Sur ſa Fievre » & de l'Epigramme « Sur un Caroſſe de Couleur amarante... » dont il eſt queſtion dans « Les Femmes ſçavantes ».

P. 43. *Mignot.* Jacques Mignot, pâtiſſier, rue de la Harpe, en face la rue Percée, qui, n'ayant pas réuſſi dans le procès qu'il voulait intenter à Boileau au ſujet de cette ſatire, ſe vengea en faiſant imprimer une ſatire de Cotin dont il enveloppait ſes biſcuits.

— *D'un Auvernat fumeux, qui mêlé de Lignage.* Deux fameux vins du terroir d'Orleans (1713).

— *Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage.* Fameux Marchand de vin, logé à la pomme de Pin (1713). — Il en eſt déjà queſtion dans Rabelais & dans Regnier. — Le vin de l'Hermitage eſt un excellent cru des bords du Rhône, près la ville de Thain, vis-à-vis de Tournon.

P. 44. *Ordre des Coſteaux.* Les trois grands ſeigneurs dont il eſt parlé dans la note de Boileau, étaient le commandeur de Souvré, le duc de Mortemart & le marquis de Silleri.

P. 45. *Clapiers.* Nom donné aux lapins domeſtiques.

— *Pelletier.* Voir la note de la p. 15.

— *Ou comme la Statuë eſt au feſtin de Pierre.* Alluſion à « Dom Juan, ou le Feſtin de Pierre, comédie. Par I. B. P. de Moliere. Repreſentée pour la premiere fois, le quinziéme Février 1665. ſur le Théâtre de la Salle du Palais Royal ».

P. 46. *Luy ſervoient de Maſſiers.* Le Recteur quand il va en proceſſion, eſt toûjours accompagné de deux Maſſiers (1713).

P. 46. *A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.* L'Angleterre & la Hollande eſtoient alors en guerre, & le Roi avoit envoyé des ſecours aux Hollandois (1713).

P. 47. *Theophile.* Voir la note de la p. 3.

— *Ronſard.* Pierre de Ronſard (1524-1585), poëte français.

— *La Serre.* Eſcrivain celebre pour ſon galimathias (1713). — Jean Puget de la Serre (1600-1665), auteur de très-nombreux ouvrages en proſe & en vers.

— *La Pucelle.* « La Pvcelle ou La France delivrée Poëme heroïque. Par M. Chapelain. Paris, M. DC. LVI, in-fol. »

— *Et je ne ſçay pourquoy je baaille en la liſant.* Mme de Longueville, après une lecture de la Pucelle, faite par Chapelain lui-même, s'écria : « Oui, cela eſt parfaitement beau, mais il eſt bien ennuyeux. »

— *Le Païs.* Eſcrivain eſtimé chez les Provinciaux à cauſe d'un Livre qu'il a fait, intitulé, *Amitiez, Amours, & Amourettes* (1713). — René le Pays, ſieur du Pleſſis-Villeneuve (1636-1690), directeur général des gabelles de Dauphiné & de Provence, qui, dans ſes écrits, cherchait à imiter le ſtyle de Boileau.

— *Je ne ſçay pas pourquoy l'on vante l'Alexandre.* « Alexandre le Grand, » tragédie de Racine dont la première repréſentation eut lieu au Palais-Royal, le 4 décembre 1665.

— *Les Heros chez Quinaut.* Alluſion aux ſcènes VI & VII de l'acte II de « Stratonice Tragi-Comedie. Imprimé à Roven, & ſe vend à Paris, M. DC. LX, in-12 ».

— *Dans certaine ſatire.* Il s'agit de la Satire II adreſſée à Molière.

— *Avez-vous vû l'Aſtrate?* « Aſtrate, Roy de Tyr. Tra-

gedie. Par M. Quinault. Paris, M. DCCIV, in-12 », dont la première repréſentation avait eu lieu au commencement de l'année 1665.

P. 47. *L'Anneau Royal.* C'eſt un des incidents de l'Aſtrate ; il fait le ſujet des ſcènes III-IV de l'acte III.

P. 49. *Que tous les vins pour moy deviennent vins de Brie.* Les vins de la province de Brie étaient déjà, à cette époque, célèbres par leur mauvaiſe qualite.

SATIRE IV.

P. 50. Cette Satire a été faite en 1664, immédiatement après la Satire II.

— *Le Vayer.* L'abbé Lamothe le Vayer, traducteur de Florus, fils unique du Conſeiller d'État, précepteur de Monſieur, frère du roi, qui mourut en ſeptembre 1664 à l'âge de trente-cinq ans ; c'eſt à l'occaſion de cette mort que Molière compoſa un remarquable ſonnet. (Voir notre édition de Molière, VIII, p. 319 ; & « Le Livre des Sonnets », ſonnet 38.)

— *Petites-Maiſons.* C'était une maiſon pour les fous, ſituée rue de Sèvres, au coin de la rue de la Chaiſe, où l'on a établi plus tard l'hoſpice des Petits-Ménages.

P. 51. *Deſnaud & l'antimoine...* Dans l'édition de 1685, il y a *Guenaud* & l'antimoine. Guenaud était le médecin du prince de Condé & de la reine, grand partiſan de l'antimoine, que Molière a peint ſous le nom de Macroton dans « L'Amovr Medecin ».

— *La Neveu.* Infâme Débordée connuë de tout le monde (1713).

— *Ne different entre Eux que du plus ou du moins.*

Les éditions in-4° & in-12 publiées en 1701 portent *du plus & du moins,* mais nous avons cru devoir ſuivre la leçon donnée par les autres éditions.

P. 52. *A groſſir un tréſor qui ne luy ſert de rien.* Après ce vers, il y avoit, dans l'éd. de 1668, les treize vers ſuivants, qui ont été ſupprimés dans l'éd. de 1674 :

Dites-moi, pauvre Eſprit, ame baſſe & venale,
Ne vous ſouvient-il point du tourment de Tantale,
Qui dans le triſte eſtat où le Ciel l'a reduit,
Meurt de ſoif au milieu d'un fleuve qui le fuit?
Vous riez : Sçavez-vous que c'eſt voſtre peinture,
Et que c'eſt vous par là que la Fable figure?
Chargé d'or & d'argent, loin de vous en ſervir,
Vous brûlez d'une ſoif, qu'on ne peut aſſouvir :
Vous nagez dans les biens : mais voſtre ame alterée,
Se fait de ſa richeſſe une choſe ſacrée;
Et tous ces vains treſors que vous allez cacher,
Sont pour vous un depoſt où vous n'oſez toucher.
Quoi donc, de voſtre argent ignorez-vous l'uſage?

— *Fredoc.* C'était le directeur d'une académie de jeu de la place du Palais-Royal.

P. 53. *Chapelain veut rimer...* Cet Auteur, avant que ſa Pucelle fuſt imprimée, paſſoit pour le premier Poëte du ſiecle. L'impreſſion gaſta tout (1713). — Au lieu de Chapelain, il y avait dans l'éd. de 1666 : *Ariſte,* & dans celle de 1668 : *Pucelain.*

— *Chez Ménage ſiflez.* On tenoit chez Ménage toutes les ſemaines, une aſſemblée, où alloient beaucoup de petits eſprits (1713).

—*Montez ſur deux grands mots, comme ſur deux échaſſes.* Critique de pluſieurs vers de Chapelain compoſés de deux grands mots qui forment preſque ſeuls le vers tout entier.

P. 54. *Souvent, comme Joly, perd ſon temps à preſcher.*

Illuſtre Predicateur, alors Curé de Saint Nicolas des Champs à Paris, & depuis Evêque d'Agen (1713).— Claude Joly (1610-1678), auteur d'un grand nombre de prônes fort eſtimés, dont pluſieurs ont été imprimés.

SATIRE V.

P. 55. Cette Satire ſur la véritable nobleſſe eſt de 1665.

— *Dangeau.* Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau (1638-1720), de l'Académie françaiſe, gouverneur de Touraine.

P. 56. *La poſterité d'Alfane & de Bayard.* Alfane, cheval du Roi Gradaſſe dans l'Arioſte. Bayard, cheval des quatre Fils Aymon (1713).

P. 58. *Et tout ce que Segong dans ſon Mercure entaſſe.* Auteur qui a fait le Mercure Armorial (1713). — « Treſor heraldiqve, ov Mercvre Armorial. Où ſont demonſtrées toutes les choſes neceſſaires pour acquerir vne parfaite connoiſſance de l'Art de blazonner... Par Me Charles Segoing... Paris, M. DC. LVII. in-fol. »

— *Le Duc & le Marquis ſe reconnut aux Pages.* Tous les Gentilſhommes conſiderables en ce temps-là avoient des Pages (1713).

P. 59. *Mandille.* Petite caſaque, qu'en ce temps-là portoient les Laquais (1713).

— *D'Hozier.* Auteur tres ſçavant dans les Genealogies (1713). — Pierre d'Hozier (1592-1660), généalogiſte de la maiſon du roi, juge général des armes & blaſons de France, auteur d'une Généalogie des principales familles de France, ouvrage manuſcrit qui ſe trouve à la Bibliothèque nationale.

SATIRE VI.

P. 60. Cette deſcription des embarras de Paris faiſait, comme nous l'avons dit plus haut, partie de la première Satire, dont Boileau la détacha pour en faire un tableau à part.

— *L'Abbé de Pure.* Ennuieux celebre (1713). — Voir la note de la p. 37.

P. 61. *Une croix de funeſte preſage.* On faiſoit pendre alors du toit de toutes les maiſons, que l'on couvroit, une croix de lattes, pour avertir les Paſſans de s'éloigner. On n'y pend plus maintenant qu'une ſimple latte (1713).

P. 62. *Au milieu de la paix font voir les barricades.* Alluſion aux barricades de la Fronde en août 1468.

— *Guenaua.* C'eſtoit le plus celebre Medecin de Paris, & qui alloit toûjours à cheval (1713). — Voir la note de la page 51.

P. 63. *Le Marché-neuf.* Ce marché ſe trouvait entre le pont Saint-Michel & le petit pont de l'Hôtel-Dieu.

— *Bien-toſt quatre Bandits...* On voloit beaucoup en ce temps-là dans les ruës à Paris (1713).

— *Des maſſacres ameux aille groſſir l'Hiſtoire.* Il y a une hiſtoire intitulée, *Hiſtoire des Larrons* (1713). — « Hiſtoire generale des Larrons... Le tout recueilly des plus beaux Memoires de noſtre temps, par le Sieur d'Aubrincourt, Gentilhomme Angevin... Paris, M. DC. XXIII, in-8° », qui, d'après Quérard, aurait été compoſée par François de Calvi, dont les initiales ſe trouvent dans les réimpreſſions de 1631 à 1709.

P. 63. *Pourpoint.* Tout le monde en ce temps-là portoit des pourpoints (1713).

P. 64. *Païs de Cocagne.* Pays imaginaire où tout abonde, où l'on trouve tout à ſouhait. (Littré.)

— *Moi... qui n'ai ni feu ni lieu.* Lorſqu'il compoſa cette ſatire, Boileau demeurait chez ſon frère Jérôme, au cinquième étage de la cour du Palais, dans une eſpèce de guérite ſituée au-deſſus du grenier.

SATIRE VII.

P. 65. Cette Satire, qui a ſuivi la Satire I, eſt de la fin de 1663; c'eſt une imitation d'Horace, Sat. I, II.

P. 66. *La Pucelle.* Poëme heroïque de Chapelain, dont tous les vers ſemblent faits en dépit de Minerve (1713). Voir la note de la p. 47.

— *Sofal.* Boileau veut parler de Henri Sauval, mort en 1670, auteur de l'ouvrage ſuivant publié longtemps après ſa mort : « Hiſtoire & Recherches des antiquités de la Ville de Paris. Par Me Henri Sauval, Avocat au Parlement. Paris, MD. CC. XXIV, 3 vol. in-fol. »

— *Je rencontre à la fois Perrin & Pelletier,*
Bonnecorſe, Pradon, Colletet, Titreville.

Poëtes décriés (1713). — Pierre Perrin, dit l'abbé Perrin, mort en 1680, qui, le 28 juin 1669, obtint le privilége de l'Opéra en France. — Pierre du Pelletier, objet d'une note à la p. 15. — Bonnecorſe, poëte marſeillais, mort en 1706. — Nicolas Pradon (1632-1698), auteur dramatique qui a compoſé une tragédie de Phèdre que quelques eſprits envieux tentèrent d'oppoſer au chef-d'œuvre de Racine. — François Colletet, dont Boi-

leau avait parlé dans la Satire I; voir la note de la p. 33. — Titreville eſt un poëte fort obſcur dont on trouve les vers dans des Recueils du temps.

P. 67. *On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreüil,*
Groſſir impunément les feüillets d'un recueil.

Le nom de Montreüil dominoit dans tous les fréquens Recueils de poëſies choiſies qu'on faiſoit alors (1713). — Mathieu Montreuil (1620-1691), poëte français dont les ouvrages ont été réunis ſous le titre de : « Les Œvvres de Monſievr de Montrevil. Paris, M. DC. LXVI, in-12 ».

SATIRE VIII.

P. 69. La Satire de l'Homme, compoſée en 1667, parut avec la Satire IX en 1668.

— *Monſieur M** Docteur de Sorbonne.* Claude Morel, doyen de la Faculté de théologie & chanoine théologal de Paris, mort en 1679.

— *De tous les Animaux...* Cette Satire eſt tout à fait dans le gouſt de Perſe, & marque un Philoſophe chagrin, qui ne peut plus ſouffrir les vices des Hommes (1713).

P. 70. *Au retour du Belier.* C'eſt-à-dire au retour du printemps, lorſque le ſoleil entre dans le ſigne du Bélier.

— *Au rang des Saints qu'a celebrez Buſſi.* Buſſi dans ſon hiſtoire galante, raconte beaucoup de galanteries trés-criminelles de Dames mariées de la Cour (1713). — Buſſy-Rabutin (1618-1693), académicien, auteur de : « Hiſtoire amoureuſe des Gaules. Liege, 1665, in-12 », & de : « Hiſ-

toire amoureuſe de France. Par Buſſy Rabutin, avec ſes Maximes d'amour. M. DC. LXVI, in-12 ».

P. 71. *Les Lions de Barca.* Barca ou Barquah, la Cyrénaïque des anciens, eſt une vaſte contrée des États barbareſques le long de la Méditerranée & dans l'État de Tripoli.

— *Goa.* Ville des Portugais dans les Indes Orientales (1713).

P. 72. *Galet.* Fameux joueur, dont il eſt fait mention dans Regnier (1713). — Voir Satire XIV, p. 134, éd. Courbet.

— *L'Angely.* Il en eſt parlé dans la premiére Satire (1713). — Voir la note de la p. 34.

— *Petites-Maiſons.* C'eſt un Hoſpital de Paris, où l'on enferme les Fous (1713). — Voir la note de la p. 50.

P. 73. *Traiter, comme Senaut, toutes les paſſions...* Senaut, La Chambre, & Coëffeteau, ont tous trois fait chacun un Traité des Paſſions (1713). — Jean-François Senault (1599-1672), général de l'Oratoire, auteur de : « De l'Vſage des Paſſions. Par le R. P. I.-François Senavlt, Preſtre de l'Oratoire. Paris, M. DC XLI, in-4° ». — Marin Cureau de la Chambre (1594-1669), auteur de : « Les Characteres des paſſions. Par le Sr de la Chambre, conſeiller du Roy en ſes Conſeils & ſon premier Medecin ordinaire. Paris, M. DC. LXII, in-4° ». — Nicolas Coëffeteau (1574-1623), théologien & prédicateur, auteur de : « Tableav des Paſſions hvmaines, de levrs cavſes, & de levrs effets. Par R. P. en Diev F. N. Coeffeteav, Eueſque de Dardanie, conſeiller du Roy en ſes Conſeils d'Eſtat & Priué, Suffragant & Adminiſtrateur general de l'Eueſché de Mets. Paris, M. DC. XX, in-8° ».

— *Hyrcanie.* Province de Perſe, ſur les bords de la Mer Caſpienne (1713).

P. 73. *Lions contre Lions, Parens contre Parens.* Parodie. Il y a dans le Cinna, *Romains contre Romains,* &c. (1713).

— *Droit d'aubeine.* C'eſt un droit qu'a le Roy de ſucceder aux biens des Etrangers qui meurent en France, & qui n'y ſont point naturaliſez (1713).

P. 74. *Rolet.* Voir la note de la p. 33.

— *Le congrés.* Cet uſage fut aboli ſur le Plaidoyer de Mr le Preſident de Lamoignon, alors Avocat General (1713).

— *Voit-on fleurir chez eux des quatre Facultez?* L'Univerſité eſt compoſée de quatre Facultez, qui ſont les Arts, la Theologie, le Droit, & la Medecine. Les Docteurs portent dans les jours de ceremonie des Robes rouges fourrées d'hermine (1713).

P. 75. *Le Guidon des Finances.* Livre qui traite des Finances (1713). — « Le Guidon general des Finances, contenant la conſervation & l'interpretation des Droicts ſacrez & inalienables du Domaine du Roy & Coronne de France; avec l'Inſtruction du maniement de toutes ſes finances, tant ordinaires, qu'extraordinaires; par Jean Hennequin. Paris, M. D. LXXXV, in-8° », dont il a paru pluſieurs éditions annotées par Vincent Gelée & augmentées par Sébaſtien Hardy.

— *Et trompant de Colbert la prudence importune.* Alluſion aux meſures priſes par Colbert lorſqu'il devint contrôleur général des finances.

P. 76. *Laiſſe-là Saint Thomas s'accorder avec Scot.* Il s'agit ici des célèbres querelles ſcolaſtiques qui exiſtèrent entre les partiſans de ſaint Thomas & ceux de Jean Duns Scot.

P. 77. *Et que ſert à Cotin la raiſon qui lui crie.* Il avoit écrit contre moy, & contre Moliere. Ce qui donna occaſion à Moliere de faire les *Femmes ſçavantes,* & d'y tour-

ner Cotin en ridicule (1713). — Voir auſſi la note de la p. 43.

P. 77. *Plus de douze attroupez craindre le nombre impair.* Bien des gens croyent que lorſqu'on ſe trouve treize à table, il y a toujours dans l'année un des treize qui meurt; & qu'un Corbeau aperçeu dans l'air, preſage quelque choſe de ſiniſtre (1713).

P. 78. *Un hazard au Palais le conduit un Jeudi.* C'eſt le jour des grandes Audiences (1713).

SATIRE IX.

P. 80. Cette Satire eſt entierement dans le gouſt d'Horace, & d'un Homme qui ſe fait ſon procez à ſoi-meſme, pour le faire à tous les autres (1713). — Elle fut compoſée en 1667 & parut en 1668 avec la précédente.

— *Gautier.* Claude Gauthier, avocat du barreau de Paris, ſurnommé Gauthier la gueule, mort en 1666.

P. 81. *L'Abbé de Pure.* Voir la note de la p. 37.

— *Cotin.* Voir la note de la p. 43.

P. 82. *Aux Saumaiſes futurs.* Saumaiſe, celebre Commentateur (1713). — Claude Saumaiſe (1588-1653).

— *Neuf-Germain.* Auteur extravagant (1713). — Voir la note de la p. 27.

— *La Serre.* Auteur peu eſtimé (1713). — Voir la note de la p. 47.

— *Parer demi rongez les rebords du Pont-neuf.* Où l'on vend d'ordinaire les livres de rebut (1713).

P. 82. *Servir de ſecond tome aux airs du Savoyard.* « Recveil novveav des Chanſons dv Savoyard par luy ſevl chantées dans Paris. Paris. M. DC. LXV, in-12 », qui a été réimprimé en 1862 par A. Percheron.

P. 83. *Le Jonas, le David, le Moïſe.* Ces trois Poëmes avoient eſté faits, le Jonas par Coras, le David par Les Fargues, & le Moïſe par S. Amant (1713). — « Ionas, ov Ninive penitente. Poëme Sacré. Paris, M. DC. LXIII, in-12 », dont la dédicace eſt ſignée : *De Coras.* — « David, Poeme heroïqve. Dedié à Monſeignevr le Chancelier. Par le Sievr Lesfargves. Paris, M. DC. LX, in-12. » — « Moyſe Savvé, Idyle heroïqve dv Sievr de Saint-Amant. A la Sereniſſime Reine de Pologne & de Svede. Paris, M. DC. LIII, in-4° ».

— *... Perrin, Bardin, Pradon, Haynaut,*
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut.

Boileau avait déjà fait figurer quelques-uns de ces noms dans ſes ſatires précédentes; voir les notes des pp. 15, 33, 38 & 66. — Pierre Bardin (1596-1637), académicien. — Jean Heſnault, poëte mort en 1682, maître de madame Deſhoulières, connu ſurtout par le ſonnet irrégulier de l'*Avorton* & par ſa traduction en vers de l'Invocation à Vénus de Lucrèce.

— *Sans que le moindre edit...* On venait de faire un grand nombre d'édits de réformation & de ſuppreſſion.

P. 84. *Peut conduire un Heros au dixiéme volume.* Les Romans de Cyrus, de Clelie & de Pharamond ſont chacun de dix volumes (1713).

— *N'eſt qu'un gueux revêtu des dépoüilles d'Horace.* S. Pavin reprochoit à l'Auteur, qu'il n'étoit riche que des dépouïlles d'Horace, de Juvenal & de Regnier (1713).

— *Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux ſermons de Cotin.* Voir Satire III, v. 60.

P. 85. *Alidor à ſes frais bâtit un monaſtere.* Suivant les

commentateurs, Boileau voulait désigner Pinette qui construisit à ses frais la maison de l'institution de l'Oratoire, rue d'Enfer.

P. 86. *Tous les jours à la Cour un Sot de qualité...* Un homme de qualité fit un jour ce beau jugement en ma presence (1713).

— *Et qui sçauroit sans moy que Cotin a prêché?* Allusion au vers 60 de la Sat. III, & au vers 130 de la Sat. IX.

— *Il a tort,* dira l'un, *Pourquoy faut-il qu'il nomme?* L'abbé de la Victoire avait dit à Boileau : « Chapelain est de mes amis; & je suis fâché que vous l'ayez nommé dans vos satires. Il est vray, que s'il m'en avoit cru, il n'auroit jamais fait de vers; la prose lui convenoit mieux. »

P. 87. *Balzac en fait l'éloge...* Dans les lettres de Balzac à Chapelain. Voir sur Chapelain la note de la p. 14.

— *Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Esprits.* Chapelain avoit de divers endroits 8000. livres de pension (1713).

— *Que Bilaine l'étale au deuxiéme Pilier.* Libraire du Palais (1713). — Sa boutique était dans la grand'salle du Palais contre le deuxième pilier.

— *Envain contre le Cid un Ministre se ligue.* Voiez l'Histoire de l'Academie, par Pelisson (1713).

P. 88. *Liniere.* Pajot de Linières (1628-1704), poëte surnommé l'Athée de Senlis, qui avait composé une épigramme contre la Pucelle de Chapelain.

— *Feüillet.* Fameux Predicateur, & Chanoine de S. Cloud (1713).

— *Irai-je dans une Ode, en phrases de Malherbe.* Critique des Odes de Charles du Perrier.

P. 88. *Pour quelque Iris en l'air, faire le langoureux.* Allusion aux stances amoureuses & aux élégies à Iris, composées par Charles Perrault, de l'Académie française, & son frère Pierre Perrault.

P. 89. *Lucile.* Poëte Latin, Satirique (1713).

— *Lelie.* Consul Romain (1713).

— *Quinaut est un Virgile.* Voir Sat. II, 20.

— *Saufal... Perrin...* Auteurs médiocres (1713). Sur Pradon, Pelletier, Patru, Sauval & Perrin, voir les notes des pp. 15, 35 & 66.

— *Ablancourt.* Perrot d'Ablancourt (1606-1664), de l'Académie française, traducteur de Lucien, de Xénophon, de Tacite, &c.

P. 90. *Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.* Cotin, dans un de ses Ecrits, m'accusoit d'estre criminel de leze-majesté divine & humaine (1713).

SATIRE X.

P. 91. La Satire X contre les femmes parut pour la première fois dans l'édition des Œuvres publiée en 1694.

— *Instrument authentique.* Instrument : en stile de pratique, veut dire toutes sortes de Contracts (1713).

P. 95. *Qu'aux temps les plus féconds en Phrynés, en Lays.* Phryné, courtisanne d'Athenes. Laïs, courtisanne de Corinthe (1713).

— *Il en est jusqu'à Trois.* Cecy est dit figurément (1713).

P. 96. *Et tous ces vieux Recueils de Satires naïves.* Les Contes de la Reine de Navarre, &c. (1713).

P. 96. *A ce commun filet les Railleurs mêmes pris.* Allusion à La Fontaine que ses railleries sur la galanterie & l'infidélité des femmes n'empêchèrent pas de se marier.

P. 97. *Ces Histoires de morts lamentables, tragiques.* Blandin & Du Rosset ont composé ces Histoires (1713). — « Histoires tragiqves de Nostre Temps. Ov sont descrites les morts funestes, déplorables & desastreuses de plusieurs personnes... Composées par François de Rosset... », dont il a paru plusieurs éditions de 1619 à 1721.

P. 98. *Desmâres.* Le père Toussaint Desmare, prêtre de l'Oratoire, l'un des docteurs députés à Rome en 1653 au sujet du livre de Jansénius.

— *Saint-Roch.* Paroisse de Paris (1713).

— *Dans Port-Royal instruite.* Il existait à Port-Royal un monastère de religieuses où étaient élevées les jeunes filles nobles; elles furent dispersées en 1709, sous prétexte de jansénisme, & leur maison fut détruite en 1710.

— *Sçaura d'eux qu'à l'Amour comme au seul Dieu suprême.* Maximes fort ordinaires dans les Opera de Quinault (1713).

— *Lully.* Jean-Baptiste Lulli (1633-1687), célèbre compositeur d'origine italienne.

P. 99. *Digne Ecoliere enfin d'Angelique & d'Armide.* Voyez les Opera de Quinault, intitulez, *Roland* & *Armide* (1713).

— *Recevant ses Amans sous le doux nom d'Amis.* Roman de Clelie, & autres Romans du même Auteur (1713). — « Clelie, Histoire Romaine. Dediée à Mademoiselle de Longveville. Par Mr de Scvdery... Paris, M. DC. LX-M. DC. LXI, 10 vol. in-8°. »

— *Le fleuve de Tendre.* Dans la Clélie, il y avait une carte allégorique du pays de Tendre où l'on trouvait

les rivières de l'Eſtime, de la Reconnaiſſance & de l'Inclination, les villes de Tendre ſur Eſtime, Tendre ſur Reconnaiſſance, Tendre ſur Inclination, & le village de Petits-ſoins.

P. 99. *Cadet.* Gentilhomme qui ſervait comme ſoldat & bientôt après comme bas-officier, pour apprendre le métier. (Littré.)

— *La Cornu.* Une infame, dont le nom étoit alors connu de tout le monde (1713).

— *De Phèdre dédaignant la pudeur enfantine.* Alluſion à la Phèdre de Racine.

— *Meſſaline.* Impératrice romaine, femme de l'empereur Claude, fameuſe par ſes débauches.

P. 101. *Un pique.* Terme du jeu de Piquet (1713).

— *Un ſonnés.* Terme du jeu de Trictrac (1713).

— *Baſſette.* Jeu de cartes aſſez ſemblable au lanſquenet. (Littré.)

— *Un gâno.* Terme du jeu d'Ombre (1713).

— *La Beſte.* Jeu de cartes qui ſe joue à quatre ou à cinq, en donnant cinq cartes à chacun, après avoir ôté du jeu les petites cartes. (Littré.)

P. 102. *Comme ce Magiſtrat de hideuſe memoire.* Le Lieutenant Criminel Tardieu (1713).

P. 104. ... *Ce que la Femme aux Voiſins excroquoit.* C'eſt Marie Ferrier, femme du lieutenant criminel Tardieu, à laquelle Racine fait alluſion dans les Plaideurs.

— *Un vieux maſque pelé.* La pluſpart des Femmes portoient alors un maſque de velours noir, lorſqu'elles ſortoient (1713).

P. 105. *Des voleurs...* Le lieutenant criminel & ſa femme furent aſſaſſinés chez eux le 24 août 1665.

P. 105. *Bourdalouë.* Celebre Jeſuite (1713). — Louis Bourdaloue (1632-1704), illuſtre prédicateur, dont les œuvres imprimées forment 17 vol. in-8°.

— *Richelet.* Auteur qui a donné un Dictionnaire François (1713). — Pierre-Céſar Richelet (1631-1698), avocat au Parlement de Paris, auteur de : « Dictionnaire françois, contenant les mots & les choſes, pluſieurs nouvelles remarques ſur la langue françoiſe... Par P. Richelet. Geneve, M. DC. LXXX, in-4° ».

— *Saint Cyr.* Celebre Maiſon prés de Verſailles, où on éleve un grand nombre de jeunes Demoiſelles (1713).

P. 106. *Fontange.* C'eſt un nœud de ruban, que les Femmes mettent ſur le devant de la tête pour attacher leur coëffure (1713).

— *Alecto.* Une des Furies, peinte dans l'Eneïde, liv. VII (1713).

— *Ces douces Ménades.* Bacchantes (1713).

P. 107. *Courtois & Denyau.* Medecins de Paris (1713). — Paul Courtois (1618-1688), profeſſeur de médecine au Collége de France. — Alexandre-Michel Denyau, mort en 1714, profeſſeur de médecine au Collége de France.

— *Fagon.* Premier Medecin du Roy (1713). — Gui-Creſcent Fagon (1638-1718).

— *Roberval & Sauveur.* Illuſtres Mathematiciens (1713). — Gilles Perſonne, ſieur de Roberval (1602-1675), géomètre & profeſſeur royal de mathématiques, membre de l'Académie des ſciences. — Joſeph Sauveur (1653-1716), qui fut auſſi du Collége royal & de l'Académie des ſciences.

P. 108. *Caſſini.* Fameux Aſtronome (1713). — Jean-Dominique Caſſini (1625-1712).

— *Aſtrolabe.* Inſtrument autrefois employé pour

meſurer la hauteur des aſtres au-deſſus de l'horizon. (Littré.)

P. 108. *Dalancé.* Chez qui on faiſoit beaucoup d'experiences de Phyſique (1713).—Auteur de : « Traités des Barométres, thermométres, & noteométres ou hygrométres. Par M. D***. Amſterdam, 1688, in-12 ».

— *Du Vernay.* Medecin du Roy, connu pour eſtre tres-ſçavant dans l'Anatomie (1713). — Joſeph Guichard Du Verney (1648-1730), membre de l'Académie des ſciences.

— *Que d'un coup de ſon art Moliere a diffamez.* Voiez la Comedie des Precieuſes (1713). Les Precievſes Ridicvles, dont la première repréſentation avait eu lieu le 18 novembre 1659.

— *Perrin.* Voir la note de la p. 66.

— *Coras.* Jacques de Coras (1630-1677), auteur des poëmes de David, Joſué, Samſon, Jonas, &c.

— *Pradon.* Voir la note de la p. 66.

— *Cotin.* Voir la note de la p. 43.

— *Chappelain.* Voir la note de la p. 14.

— *Et pour faire goûter ſon Livre à l'Univers,*
Croit qu'il faudroit en proſe y mettre tous les Vers.

Au lieu de ces deux vers, il y avait dans la première édition de 1694, les quatorze vers ſuivants, que Boileau ſupprima après ſa réconciliation avec Perrault :

Et croit qu'on pourra meſme enfin le lire un jour,
Quand la langue vieillie ayant changé de tour,
On ne ſentira plus la barbare ſtructure
De ſes expreſſions miſes à la torture;
S'étonne cependant, d'où vient que chez Coignard
Le Saint Paulin écrit avec un ſi grand art,
Et d'une plume douce, aiſée, & naturelle,
Pourit vingt fois encor moins leu que la Pucelle.

Elle en accuſe alors noſtre Siecle infecté
Du pedanteſque gouſt qu'ont pour l'Antiquité
Magiſtrats, Princes, Ducs, & meſme Fils de France,
Qui liſent ſans rougir & Virgile & Terence;
*Et toûjours pour P** pleins d'un dégouſt malin,*
Ne ſçavent pas s'il eſt au monde un Saint Paulin.

Le Saint-Paulin eſt un poëme de Perrault, qui ſe vendait chez Coignard.

P. 109. *D'où vient que tu t'es fait Secretaire du Roy.* George Dantrague, après s'être enrichi dans la recette générale des Aides de Paris, voulant s'ennoblir pour épouſer une demoiſelle de condition, acheta une charge de ſecrétaire du roi.

— *D'Hozier.* Voir la note de la p. 59.

— *L'aſſiſtance au ſceau.* C'était un des priviléges des ſecrétaires du roi.

P. 110. *J'en ſçais Une cherie & du Monde & de Dieu.* Madame de Maintenon.

P. 111. *Les Buſſis, les Brantômes.* Voir la note de la p. 70. — Pierre Bourdeille de Brantôme (1527-1614), auteur de : « Memoires de Meſſire Pierre de Bourdeille, Seigneur de Brantome, contenans les Vies des Dames Galantes de ſon temps. Leyde, M. DC. LXVI, 2 vol. in-12 ».

— *Rodriguez.* Alphonſe Rodriguez (1528-1616), jéſuite eſpagnol, auteur de : « Exercicios de Perfeccion y virtudes Chriſtianas... » dont il a paru trois traductions françaiſes (1667-1675) par Moreri, par Binet & par Regnier des Marais.

P. 112. *Et le premier Citron à Roüen fut confit.* Les plus exquis citrons confits ſe font à Roüen (1713).

P. 114. *Un charmant Quietiſme.* C'était la doctrine de Molinos dont il eſt queſtion dans la note ſuivante.

P. 114. *Vray Molinoziſme.* Syſtème myſtique, qui faiſait conſiſter toute la vertu dans l'anéantiſſement abſolu de la volonté & dans un abandon complet à la grâce divine. (Littré.) — Cette doctrine, introduite par Miguel Molinos, fut condamnée à Rome en 1687.

— *Et Theophraſte meſme aidé de la Bruyere.* La Bruyere a traduit les Caracteres de Theophraſte; & a fait ceux de ſon ſiecle (1713).

P. 115. *Une Capanée.* Capanée étoit un des ſept Chefs de l'Armée qui mit le ſiege devant Thebes. Les Poëtes ont dit que Jupiter le foudroya, à cauſe de ſon impiété (1713).

— *Du ton de Des-Barreaux.* On dit qu'il ſe convertit avant que de mourir (1713). — Jacques de Vallée, ſeigneur des Barreaux (1602-1673), auteur d'un ſonnet reſté célèbre. Voir « Le Livre des Sonnets. Paris, Lemerre, 1874 », ſonnet 39.

— *Qui... ſe fait Cabaretiere.* Il y a des Femmes qui donnent à ſouper aux Joüeurs, de peur de ne les plus revoir, s'ils ſortoient de leur maiſon (1713).

P. 116. *Phalaris.* Tyran en Sicile tres-cruel (1713).

P. 117. *C'eſt le procez qu'elle aime.* Alluſion à la Comteſſe de Criſſé, plaideuſe acharnée, qui a ſervi de modèle à Racine pour ſa comteſſe de Pimbêche dans les Plaideurs.

SATIRE XI.

P. 118. La ſatire ſur le vrai & le faux honneur fut compoſée en 1698, à l'occaſion d'un procès intenté à Gilles Boileau par le Commis à la recherche des uſurpateurs du titre de nobleſſe.

— *Valincour.* J.-B.-H. Du Trouſſet de Valincour (1653-

1730), hiſtoriographe du roi, conſeiller du roi, ſecrétaire général de la marine, qui fut le ſucceſſeur de Racine à l'Académie françaiſe.

P. 118. *Aux yeux leur portant la lanterne.* Alluſion au mot de Diogene le Cynique, qui portoit une lanterne en plein jour, & qui diſoit qu'il cherchoit un homme (1713).

P. 120. *Le Pactôle.* Fleuve de Lydie, où l'on trouve de l'or ainſi que dans pluſieurs autres Fleuves (1713).

—*Saint Evremond.* S. Evremond a fait une Diſſertation, dans laquelle il donne la preference à Petrône ſur Seneque (1713). — Charles-Marguerite de Saint-Évremond (1613-1703), dont les œuvres parurent à Londres en 1705, en 3 vol. in-4°.

— *Un injuſte Guerrier.* Alexandre (1713).

P. 121. *La Reynie.* Célebre Lieutenant General de Police à Paris (1713).—Gabriel-Nicolas La Reynie (1625-1709).

— *Caumartin.* Urbain-François-Louis le Fèvre de Caumartin, conſeiller d'État & intendant des finances.

— *Bignon.* Jérôme Bignon (1589-1656), célèbre magiſtrat, qui, après avoir été avocat général au Parlement de Paris, devint garde de la Bibliothèque du roi.

—*D'Agueſſeau.* Henri-François d'Agueſſeau (1668-1751), chancelier de France.

P. 122. Le mot Évangile était alors des deux genres.

— *Molinos.* Voir la note de la p. 114.

P. 123. *Oſtraciſme.* Loi, par laquelle les Athéniens avoient droit de releguer tel de leurs Citoiens qu'ils vouloient (1713).

— *Ni ne s'appelloit point alors un* ****. Il s'agit ici du janſéniſme.

P. 124. *Meurs ou Tuë.* Vers du Cid, I, v.

— *Tanaïs.* Le Tanaïs eſt un Fleuve du païs des Scythes (1713).

SATIRE XII.

P. 129. Cette Satire, que nous donnons comme appendice aux Satires de l'édition de 1701, ne fut pas publiée du vivant de l'auteur & ne figure pas dans l'édition poſthume de 1713. On en fit, après la mort de Boileau, en 1711, trois éditions qui ne portent ni lieu d'impreſſion ni nom d'imprimeur.

P. 131. *Derniére Edition.* Celle de 1701 que nous reproduiſons.

P. 140. *Benſerade.* Voir la note de la p. 3.

— *Collets montez.* Collet que portaient les femmes; il était ſoutenu par des cartes, de l'empois & du fil de fer. (Littré.)

— *Vertugadins.* Gros & large bourrelet que les femmes avaient coutume de porter au-deſſous de leur corps de robe. (Littré.)

P. 145. *Arrienne.* La doctrine d'Arius combattait l'unité & la conſubſtantialité des trois perſonnes de la Trinité, ainſi que la divinité de Jéſus-Chriſt; elle fut officiellement protégée par les empereurs Conſtantin & Conſtance.

— *D'une ſyllabe impie un ſaint mot augmenté.* Les Ariens, niant la conſubſtantialité du Verbe, ajoutaient la diphthongue οι au mot ὁμούσιος (conſubſtantiel) adopté par les orthodoxes, & prétendaient que le Fils était

ὁμοιούσιος τῷ πατρὶ, c'eſt-à-dire de ſubſtance ſemblable à celle du Père & non pas de même ſubſtance.

P. 145. *Arius.* Fameux héréſiarque (270-336), fondateur de la doctrine arienne.

— *Valentin.* Héréſiarque égyptien du IIe ſiècle, qui fonda, vers l'an 140, la ſecte des Gnoſtiques qui mêlaient les doctrines orientales & les idées chrétiennes.

— *Pélage.* Héréſiarque du Ve ſiècle, qui prétendait que l'homme peut, par ſon ſeul arbitre, s'abſtenir du péché, & niait la néceſſité de la grâce, le péché originel, la damnation des enfants morts ſans baptême.

P. 146. *Mercure Galant.* Journal fondé en 1672 par Donneau de Viſé, qui, en 1724, prit le titre de « Mercure de France », & forme, de 1672 à 1820, 1772 vol. in-12 & in-8°.

P. 147. *Au ſignal tout à coup donné pour le carnage.* Le maſſacre des proteſtants en 1572, le jour de la Saint-Barthélemy.

P. 148. *Pouvoit, ſans aimer Dieu ni même la vertu.* Dans ce vers & les ſuivants, Boileau fait alluſion aux doctrines émiſes par les Jéſuites, dont parle Paſcal dans les « Lettres eſcrites à un Provincial par un de ſes amis ».

P. 149. *Pape illuſtre.* Le pape Innocent XI qui condamna les propoſitions des Caſuiſtes.

— *Wendrock.* Pſeudonyme ſous lequel Nicole a publié en 1658 une traduction latine des Lettres provinciales.

— *Les cinq dogmes fameux par ta main fabriquez.* Les cinq propoſitions hérétiques qui ſuivant les Jéſuites ſe trouvaient dans l'ouvrage ſuivant : « Cornelii Ianſenii epiſcopi iprenſis Avgvſtinvs... Lovanii, M. DC. XL, in-folio ».

P. 150. *Trevoux.* Les Jéſuites avaient, en 1701, commencé à Trévoux la publication d'un journal littéraire menſuel ſous le titre de : « Memoires pour ſervir à l'hiſtoire des ſciences & des arts. Recueillis par l'ordre de S. A. S. Monſeigneur le Prince ſouverain de Dombes. Trévoux & Paris... » qui parut juſqu'en 1767 & forme 878 parties en 265 vol. in-12.

EPISTRE I.

P. 153. Boileau avait trente-deux ans quand il compoſa cette Épître, en 1668.

— Ce n'eſt pas *que ma main*, comme *une* autre à ton char,
Grand Roi, ne pûſt lier Alexandre & Ceſar;
Ne pûſt, ſans ſe peiner, dans quelque Ode inſipide
T'exalter aux dépens & de Mars & d'Alcide (1674).

P. 154. *Cotin.* Voir la note de la p. 43.

— *La Pucelle.* Voir la note de la p. 47.

— *Pris Memphis & Byſance.* Ce vers & les trois ſuivants contiennent des alluſions à des poéſies de Malherbe & de ſes imitateurs.

— *Francœur.* Claude Julienne dit Francœur était épicier rue Saint-Honoré, devant la croix du Trahoir.

— *Conrart.* Valentin Conrart (1603-1675), ſecrétaire du roi, membre de l'Académie françaiſe, qui n'a jamais rien fait imprimer.

P. 155. *N'oſe le ſuivre aux champs de l'Iſle, & de Bruxelle.* Pendant la campagne de Flandre en 1667.

— *Diſoit au Roi Pyrrhus un ſage Confident.* Plutarque dans la vie de Pyrrhus (1713).

P. 156. *Fanges Mœotides.* Le Palus Méotide, aujourd'hui la mer d'Azov, entre l'Europe & l'Aſie.

P. 157. *Le Cours ne fut pas long d'un empire ſi doux.* Titus ne régna que deux ans & deux mois.

— *Et chercher dans la paix...* La Paix de 1668 (1713).

— *Et camper devant Dôle au milieu des hyvers.* Le Roi venoit de conquerir la Franche-Comté en plein hyver (1713).

— *Je peindray les plaiſirs en foule renaiſſans.* Il s'agit ici des fêtes données ſous le nom de « Les Plaiſirs de l'Iſle enchantée. Covrſe de bagve, collation ornée de machines... Et autres Feſtes galantes & magnifiques; faites par le Roy à Verſailles, le 7. May 1664. Et continuées pluſieurs autres Iours ». Voir notre édition de Molière, III, 155-273.

— *Les Oppreſſeurs du peuple à leur tour gemiſſans.* Alluſion à l'établiſſement de la Chambre de juſtice par l'édit ſuivant : « Edict du Roy, portant creation & eſtabliſſement d'vne Chambre de Iuſtice, pour la recherche des abus & maluerſations commiſes dans les Finances de ſa Majeſté, depuis l'année 1635 (18 novembre 1661). Verifié en Parlement, Chambre des Comptes & Cour des Aydes; & Regiſtré en ladite Chambre de Iuſtice le 3. decembre 1661, jour de ſon eſtabliſſement. Paris, M. DC. LXI, in-4° de 12 pp. »

— *Au fort de la famine.* Ce fut en 1663 (1713).

— *La licence & l'orgueil en tous lieux reprimez.* Pluſieurs Edits donnez pour réformer le luxe (1713).

— *Du débris des Traitans Ton épargne groſſie.* La Chambre de Juſtice (1713). — Voir l'avant-dernière note.

— *Des ſubſides affreux la rigueur adoucie.* Les Tailles furent diminuées de 4. millions (1713). — Alluſion à

l'arrêt ſuivant : « Arreſt dv Conſeil d'Eſtat, portant décharge de trois millions de liures ſur les Tailles & autres Reglemens pour le ſoulagement du Peuple. Du 2. Avril 1661. Paris, M. DC. LXI, in-4° de 7 pp. »

P. 158. *Le Soldat dans la paix ſage & laborieux.* Les Soldats emploiez aux Travaux publics (1713).

— *Nos Artiſans groſſiers rendus induſtrieux.* Eſtabliſſement en France des Manufactures (1713).

— *Nos voiſins fruſtrez de ces tributs ſerviles.* Création de la manufacture des points de France.

— *Que payoit à leur art le luxe de nos villes.* Dans l'édition de 1674, ce vers était ſuivi des 4 vers ſuivants :

O que j'aime à les voir, de ta gloire troublés,
Se priver follement du ſecours de nos blés!
Tandis que nos vaiſſeaux par tout maiſtres des ondes,
Vont enlever pour nous les tréſors des deux Mondes.

— *J'entends déja frémir les deux mers étonnées.* Le Canal de Languedoc (1713).

— *Tes nouvelles lois.* L'Ordonnance de 1667 (1713). — Cette Ordonnance, nommée l'Ordonnance civile ou le Code civil, a paru ſous le titre ſuivant : « Ordonnance de Louis XIV. Roy de France & de Navarre. Donnée à Saint Germain en Laye au mois d'Avril 1667. Paris, M. DC. LXVII, in-4° ».

— *Que de ſçavans Plaideurs deſormais inutiles!* Cette épître, dans la première édition (1670), ſe terminait par les vers ſuivants :

Muſe, abbaiſſe ta voix : je veux les conſoler,
Et d'un conte en paſſant il faut les regaler.
Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux Voiageurs à jeun rencontrerent une huiſtre.
Tous deux la conteſtoient : lors que dans leur chemin,
La Iuſtice paſſa la balance à la main.

Devant elle auſſi-toſt, ils expliquent la choſe.
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cauſe.
La Iuſtice pezant ce droit litigieux,
Demande l'huiſtre, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux:
Et par ce bel arreſt terminant la bataille;
Tenés, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des ſottiſes d'autrui nous vivons au Palais.
Meſſieurs, l'huiſtre eſtoit bonne. Adieu : Vivés en paix.
Mais quoi! j'entends déjà quelque auſtere Critique
Qui trouve en cét endroit la Fable un peu comique.
Que veut-il? c'eſt ainſi qu'Horace dans ſes vers
Souvent délaſſe Auguſte en cent ſtiles divers,
Et, ſelon qu'au haſard ſon caprice l'entraîne,
Tantoſt perce les cieux, tantoſt raze la plaine.
Revenons toutefois : Mais par où revenir?
GRAND ROI, je m'apperçois qu'il eſt temps de finir.
C'eſt aſſés : il ſuffit, que ma plume fidelle
T'ayt fait voir en ces vers quelque eſſay de mon zele.
Envain, je pretendrois contenter un Lecteur
Qui redoute ſur tout le nom d'admirateur,
Et ſouvent pour raiſon, oppoſe à la ſcience
L'invincible dégouſt d'une injuſte Ignorance.
Preſt à juger de tout, comme un jeune Marquis,
Qui, plein d'un grand ſçavoir chés les Dames acquis,
Dedaignant le Public, que lui ſeul il attaque,
Va pleurer au Tartuffe, & rire à l'Andromaque.

P. 158. *Et qu'en foule Tes dons...* Le Roi en 1663, donna des penſions à beaucoup de Gens de Lettres de toute l'Europe (1713).

EPISTRE II.

P. 160. Boileau a compoſé, en 1669, cette Épître pour utiliſer la fable de l'huître & des plaideurs qui terminait

l'épître précédente & que le grand Condé lui avait conſeillé de ſupprimer. Voir l'avant-dernière note.

P. 160. *L'abbé Des Roches.* Jean-François-Armand Fumée, ſeigneur des Roches, mort en 1711 à l'âge de ſoixante-quinze ans.

— *Liniere.* Voir la note de la p. 88.

P. 161. *Auſanet.* Fameux Avocat au Parlement de Paris (1713). — Barthélemy Auzanet (1611-1693), nommé conſeiller d'État quelques années avant ſa mort.

— *Corbin ni le Mazier.* Deux autres Avocats (1713). — Jacques Corbin, mort en 1653, qui a laiſſé des plaidoyers, des poéſies & une traduction de la Bible. — Pour Le Mazier, voir la note de la p. 35.

— *Un jour, dit un Auteur...* La fable de l'huître & des plaideurs ſe trouvait d'abord dans l'Épître I, voir la note de la p. 158.

EPISTRE III.

P. 163. Cette Epître eſt de 1673.

— *Arnauld.* Voir la note de la p. 35.

— *Au travers des ſophiſmes de Claude.* Il eſtoit alors occupé à eſcrire contre le ſieur Claude, Miniſtre de Charenton (1713). — Jean Claude (1619-1687), célèbre miniſtre proteſtant, auteur de pluſieurs livres de controverſe.

— *Charenton.* Lieu prés de Paris, où ceux de la R. P. R. avoient un Temple (1713).

P. 164. *Hâtons-nous ; le Tems fuit, & nous traîne avec ſoy.* Perſe, Satire 5 (1713).

EPISTRE IV.

P. 167. L'Épître IV a été composée & publiée en 1672.

— *Voerden, Heusden, Doësbourg*, &c., &c. Ces localités & les suivantes ont été, pendant la campagne de Hollande, illustrées par les victoires des Français.

P. 168. *Mont Adulle.* Aujourd'hui le Saint-Gothard.

P. 171. *L'Esdiguiere.* François-Emmanuel de Blanchefort de Bonne de Créqui, duc de Lesdiguières, comte de Saux, pair de France, gouverneur du Dauphiné, mort en 1681.

— *Vivonne.* Louis-Victor de Rochechouart, duc de Mortemart & de Vivonne, maréchal de France, mort en 1688.

— *Nantoüillet.* François du Prat, chevalier de Nantouillet, plus tard comte de Barbançon.

— *Coëslin.* Armand de Cambout, duc de Coislin, pair de France, mort en 1702.

— *Vendosme.* Louis-Joseph de Vendôme (1654-1712) arrière-petit-fils de Henri IV, qui fit ses premières armes contre la Hollande en 1672.

— *La Salle.* Louis de Caillebot, marquis de la Salle, sous-lieutenant des chevau-légers, qui devint ensuite maître de la garde-robe.

— *Beringhen.* Le marquis de Beringhen, premier écuyer du roi, colonel du régiment Dauphin.

— *Nogent.* Arnauld de Bautru, comte de Nogent, capitaine des gardes de la porte, maréchal de camp, tué au passage du Rhin.

P. 171. *Dambre.* François Gelas de Voiſins, marquis d'Ambres, colonel du régiment de Champagne, puis lieutenant général au gouvernement de la haute Guyenne, mort en 1721 à quatre-vingt-deux ans.

— *Cavois.* Louis d'Oger, marquis de Cavois, grand maréchal des logis de la maiſon du roi.

— *Grammont.* Le comte de Guiche, fils aîné du maréchal de Grammont.

— *Enguien.* Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien, fils du prince de Condé, mort en 1709.

— P. 172. *Wurts.* Commandant de l'Armée ennemie (1713).

EPISTRE V.

P. 174. La Ve Épître, qui parut en 1675, avait été compoſée l'année précédente.

— *Guilleragues.* Gabriel-Joſeph de Lavergne, comte de Guilleragues, ſecrétaire des commandements du prince de Conti, ſecrétaire de la Chambre & du Cabinet du roi, ambaſſadeur à Conſtantinople, mort en 1684.

P. 175. *Pincheſne.* Pincheſne eſtoit neveu de Voiture (1713). — Étienne-Martin de Pinchêne, contrôleur de la Maiſon du roi, auteur de pluſieurs recueils de poéſies publiés de 1670 à 1677.

— *Aſtrolabe.* Voir la note de la p. 108.

— *Faire un parallaxe.* Terme d'aſtronomie. Angle formé, au centre d'un aſtre, par deux lignes droites, dont l'une eſt menée de ce point à un obſervateur placé en un certain lieu, & l'autre à un obſervateur placé en un autre lieu. (Littré.)

P. 175. *Rohaut.* Fameux Carteſien (1713). Jacques Rohault (1620-1675), dont la Phyſique fut longtemps un livre claſſique en France.

— *Bernier.* Celebre Voyageur, qui a compoſé un Abregé de la Philoſophie de Gaſſendi (1713). —François Bernier, médecin & voyageur, mort en 1688.

P. 177. *Patru.* Voir la note de la p. 35.

— *Ce Sage inſenſé.* Ariſtipe fit cette action; & Diogene conſeilla à Cratés, Philoſophe Cynique, de faire la meſme choſe (1713).

P. 178. *Un revenu leger.* Boileau hérita de ſon père, en 1657, de 12,000 écus, dont il plaça le tiers à fonds perdus ſur l'Hôtel de ville de Lyon.

— *Fils, frere, oncle, couſin, beau-frere de Greffier.* Son frère Jérôme était, comme ſon père, greffier du Conſeil de la grand'chambre; Dongois, ſon oncle, était greffier d'audience à la même chambre, & Sirmond, ſon beau-frère, était greffier du conſeil de cette chambre.

EPISTRE VI.

P. 180. Cette Épître fut compoſée en 1677 après la VIIe.

— *Lamoignon.* Chreſtien-François de Lamoignon, depuis Preſident à Mortier, fils de Guillaume de Lamoignon Premier Preſident du Parlement de Paris (1713). — Il naquit en 1644 & mourut en 1709.

P. 181. *Aux dogmes du Brouſſain.* René Brulart, comte du Brouſſin, célèbre par ſa gourmandiſe.

P. 181. *Bergerat.* Ce traiteur demeurait rue des Bons-Enfants.

P. 182. *Un Coufin.* Baltazar Boileau, qui voulait obtenir le rembourfement de trois charges de payeur de rentes qui avaient été fupprimées.

— *Le Roy fe prit à rire.* Le duc de Montaufier décriant un jour devant Louis XIV les Satires de Boileau, le roi, dit-on, tourna le dos & fe mit à rire.

— *Contre vos derniers vers.* L'Épître VII à Racine, compofée avant la VIe.

— *Pradon a mis au jour un Livre contre vous.* Il s'agit ici de la préface que Pradon a mife en tête de fa Phèdre.

— *Un Caudebec.* Sorte de chapeau de laine qui fe fait à Caudebec en Normandie.

— *Avant-hier on vous affaffina.* Allufion à un bruit de ce genre qu'avait fait courir l'abbé Tallemant l'aîné & que Pradon propageait.

— *Un Ecrit fcandaleux fous voftre nom fe donne.* Un fonnet fatirique contre le duc de Nevers, que l'on attribuait à Boileau.

— *On me l'a dit dans le Palais Royal.* Allufion aux Nouvelliftes, qui s'affemblent dans le jardin de ce Palais (1713).

Douze ans font écoulez... La première édition des Satires avait paru en mars 1666.

P. 183. *Et dans Valencienne eft entré comme un foudre.* Cette ville fut prife d'affaut en moins d'une demi-heure, en mars 1677.

— *Que Cambray des François l'épouventable écueil.* Le 17 avril 1677, le roi s'était emparé de cette ville que,

ſous les règnes précédents, on avait pluſieurs fois aſſiégée inutilement.

P. 183. *Que devant Saint-Omer Naſſau par ſa défaite.* Guillaume de Naſſau, prince d'Orange, avait été défait devant cette ville le 11 avril 1677.

— *Philippe Vainqueur.* La Bataille de Caſſel, gagnée par Monſieur Philippe de France, Frère Unique du Roi, en 1677 (1713).

P. 184. *Les ardeurs du Lion.* C'eſt-à-dire le mois de juillet, pendant lequel le ſoleil eſt dans le ſigne du Lion.

P. 185. *Bâville.* Maiſon de campagne de Monſieur de Lamoignon (1713).

EPISTRE VII.

P. 186. Cette Épître à Racine, à l'occaſion de la cabale ſuſcitée par ſa Phèdre, fut compoſée en 1677 avant la VIe.

— *La Chanmeſlé.* Celebre Comedienne (1713). — Marie Deſmares, dite la Champmeſlé (1644-1698).

P. 187. *Avant qu'un peu de terre obtenu par priere.* Alluſion à la conduite de l'archevêque de Paris lors de la mort de Molière. Voir la notice en tête de notre édition des Œuvres de Molière.

— *Ses naiſſantes pieces.* L'École des femmes & la Critique.

— *Le Commandeur.* Le commandeur de Souvré.

— *Le Vicomte indigné.* Le comte de Brouſſin. Voir la note de la p. 181.

P. 187. *L'un deffenſeur zelé des Bigots mis en jeu.* Alluſion aux intrigues qui eurent lieu à l'occaſion de Tartuffe.

— *La calomnie en main, quelquefois te pourſuit.* Madame Deſhoulières avait fait un ſonnet contre la Phèdre de Racine.

P. 189. *Perrin.* Il a traduit l'Eneïde, & a fait le premier Opera qui ait paru en France (1713). — Voir la note de la p. 66.

— *L'Auteur du Jonas.* Coras, dont nous avons parlé dans la note de la p. 88.

— *De Senlis le Poëte idiot.* Liniere (1713). — Voir la note de la p. 88.

— *Le ſec Traducteur du François d'Amyot.* L'abbé Tallemant, auteur de la traduction ſuivante : « Les Vies des Hommes illvſtres de Plvtarqve... Nouuellement traduites de Grec en François. Par M. l'Abbé Tallemant. Paris, 1663-1665, 8 vol. in-12 ». — Jacques Amyot (1513-1593), évêque d'Auxerre, grand aumônier de France, commandeur des ordres du roi, traducteur des œuvres de Plutarque & des romans grecs de Longus & d'Héliodore.

— *Enguien... Vivone.* Voir les notes de la p. 171.

— *La Rochefoucaut.* François VI, duc de La Rochefoucauld (1613-1680), gouverneur du Poitou, auteur des « Reflexions ou Sentences & Maximes Morales », dont cinq éditions ont été publiées du vivant de l'auteur (1665, 1666, 1671, 1675, 1678).

— *Marſillac.* François VII, duc de la Rochefoucauld, fils du précédent (1634-1714), grand veneur de France & grand maître de la garde-robe du roi, qui, du vivant de ſon père, s'appelait le prince de Marſillac.

— *Pompone.* Simon Arnauld, marquis de Pomponne

(1618-1699), ambaſſadeur en Suède, puis miniſtre d'État.

P. 189. *Montauſier.* Charles de Sainte-Maur, duc de Montauſier (1610-1690), pair de France, qui épouſa la célèbre Julie d'Angennes, demoiſelle de Rambouillet.

— *Brioché.* C'était le fils de Pierre Datelin, dit Brioché, montreur de marionnettes, qui mourut en 1671 à l'âge de cent cinq ans.

— *Pradon.* Voir la note de la p. 66.

EPISTRE VIII.

P. 190. Cette Épître, compoſée en 1675, parut en 1677.

P. 191. *Dinan & Limbourg... Bouchain & Condé.* Ces quatre villes furent priſ s en 1675.

— *Ces Rois nés valets.* Les derniers rois de la première race.

P. 192. *La Pharſale.* « La Pharſale de Lvcain, ov les gverres civiles de Ceſar & de Pompée, en Vers François. Par Mr de Brebevf », dont la première édition a paru en 1655. Guillaume de Brebeuf (1618-1661) a auſſi laiſſé des poéſies diverſes.

— *Songe à nous redonner des Poëmes Epiques.* Childebrand & Charlemagne, Poëmes qui n'ont point réuſſi (1713). — Voir ſur ces deux poëmes les notes des pp. 196 & 199.

— *Perrin... Pradon.* Voir les notes de la p. 66.

P. 193. *Tullius.* Senateur Romain. Ceſar l'exclut du Senat; mais il y rentra aprés ſa mort (1713).

— *Il ſçeut fléchir Glycere.* Voir Horace, Odes, I, 19.

— *Pincheſne.* Voir la note de la p. 175.

EPISTRE IX.

P. 194. Cette Épître, qui date de 1675, a été composée avant l'Épître VIII.

— *Seignelay.* Jean-Baptiste Colbert, Ministre & Secretaire d'Estat, mort en 1690, fils de Jean-Baptiste Colbert Ministre & Secretaire d'Estat (1713).

— *L'Ebre.* Riviere d'Espagne (1713).

— *Gange.* Riviere des Indes (1713).

— *La Serre.* Voir la note de la p. 47.

P. 195. *Monterey.* Gouverneur des Païs-Bas (1713).

— *Ou vante aux Electeurs Turenne repoussé.* Le 5 janvier 1675, Turenne avait vaincu les Électeurs au combat de Turkeim.

— *Fils de Pelée ou d'Alcmene.* Achille; Hercule (1713).

P. 196. *C'est là ce que n'ont point Jonas, ni Childebrand.* Sur le poëme de Jonas, voir la note de la p. 83. — Childebrand, frère de Charles Martel, est le héros d'un poëme de Carel de Sainte-Garde dont la première partie, dédiée au roi, a paru en 1667, sous le titre suivant : « Les Sarrazins chassez de France. Poëme heroïqve. Par le Sieur de Sainte Garde, Conseiller & Aumosnier ordinaire du roi. Paris, M. DC. LXVII, in-12 ».

— *Montre.* « La Montre. Par M. de Bonnecorse. Dediée à Monseigneur de Vivonne », dont la premiere édition parut en 1666.

— *Miroir d'amours.* « Le Miroir ou la Metamorphose d'Orante », p. 48 de « Recueil de divers ouvrages en prose & en vers. Par Monsieur Perrault de l'Academie Françoise ».

P. 196. *Amitiez, Amourettes.* Voir la note de la p. 47.

P. 197. *Ce Marquis eſtoit né doux...* Alluſion, dit-on, au comte de Fieſque.

P. 199. *Et fuſt-il louche & borgne, eſt reputé Soleil.* Le ſurintendant des Finances Servien avait été traité de Soleil dans certaines épîtres dédicatoires, quoiqu'il fût borgne.

— *Condé.* Louïs de Bourbon, Prince de Condé, mort en 1686 (1713).

— *Dans Seneffe en feu.* Combat fameux de Monſeigneur le Prince (1713).

— (En note). *Poëme de Charlemagne.* « Charlemagne, Poëme Heroïque. A Son Alteſſe Sereniſſime Monſeignevr le Prince. Par Lovis Le Labovrevr, Bailly du Duché de Montmorency. Paris, M. DC. LXIV, in-8°. »

PRÉFACE DES EPISTRES X-XII.

P. 201. Cette Préface, qui a paru en 1698 avec les trois dernières Épîtres, avait été compoſée en 1697.

P. 204. *Jeſuites tres-celebres.* Les pères La Chaiſe & Gaillard.

— *L'Eveſque de Meaux.* Jacques Benigne Boſſuet (1713).

— *Ce ſaint Archeveſque.* Louïs Antoine de Noailles, Cardinal, Archeveſque de Paris (1713).

EPISTRE X.

P. 206. Elle eſt de 1695.

— *Barbin.* Libraire du Palais (1713).

P. 207. *Sous mes faux cheveux blonds.* L'Auteur avoit pris la perruque (1713).

— *Onze luſtres complets ſurchargés de trois ans.* C'eſt-à-dire 58 ans.

— *A Pyncheſne, à Liniere, à Perrin comparé.* Voir les notes des pp. 175, 88 & 66.

P. 208. *Pradon.* Voir la note de la p. 66.

— *Vous ſoûtenir qu'un Lict ne peut eſtre effronté.* Terme de la dixieſme Satire (1713).

— *Que nommer la Luxure eſt une impureté.* Perrault avait reproché à Boileau d'avoir, dans la Satire X, parlé des *Heros à voix luxurieuſe.*

— *Thierry.* Libraire de la rue Saint-Jacques, qui a édité les œuvres de Boileau en 1701.

— *Les Meditations de Buzée & d'Hayneuve.* « Meditations ſur les Evangiles des Dimanches, des Fétes, & des principales Octaves de toute l'année, du Caréme, & des quatre temps : ſur pluſieurs points importans de la Vie, & de la Doctrine de Ieſus-Chriſt... compoſées en Latin par le R. P. Buſée Iéſuite, & augmentées depuis d'un grand nombre de Meditations... Traduction nouvelle (par Binet). Paris, M. DC. LXXXII, in-12 ». — « Meditations povr le temps des exercices qvi ſe font dans la retraite de hvict ov de dix iovrs ſur le ſujet de trente Veritez & Maximes fondamentales, qui montrent le progrez de la Vie ſpirituelle, & qui en font le parfait Reglement... Par le P. Ivlien Haynevfve de la Compagnie de Ieſvs. Paris, M. DC. LXI, in-4°. »

— *Jonas.* Voir la note de la p. 83.

P. 209. *Allié d'aſſez hauts Magiſtrats.* Amelot, préſident à la Cour des aides; Gilbert, préſident aux enquêtes; De Lionne, grand audiencier de France.

P. 209. *Dés le berceau perdant une fort jeune Mere.* Boileau n'avait que onze mois lorſqu'il perdit ſa mère en 1637.

P. 210. *Que ma main crayonnaſt ſes exploits :* Boileau fut nommé, en 1677, hiſtoriographe du roi.

— *De deux ſens affoibli.* La Vue & l'Ouïe.

— *Plus d'un Heros...* Le grand Condé & le prince de Conti.

— *Vient quelquefois chez moy.* A Auteüil (1713).

— *Tant d'Eſcrivains de l'Ecole d'Ignace.* Les pères Rapin, Bourdaloue, Bouhours, Gaillard & Thoulier.

— *L'Hydaſpe.* Fleuve des Indes (1713).

EPISTRE XI.

P. 211. Cette Épître a été faite en 1696.

— *L'Art de la Quintinie.* Celebre Directeur des Jardins du Roi (1713). — Jean de la Quintinie (1626-1688), auteur de l'ouvrage ſuivant qui a eu un grand nombre d'éditions : « Inſtruction pour les Jardins fruitiers & potagers, Avec un Traité des orangers, ſuivy de quelques Refléxions ſur l'Agriculture. Par feu Mr de la Quintinye, Directeur de tous les Jardins fruitiers & potagers du Roy. Paris, 1697, 2 vol. in-4° ».

P. 212. *Que Charlemagne aidé des douze Pairs de France.* Alluſion à l'ouvrage ſuivant qui a paru pour la première fois en 1501 & qui a eu beaucoup d'éditions : « La conqueſte du grant roy charlemaigne des eſpaignes : & des vaillances des douze pers de France : & auſſi celles du vaillant Fierabras ».

P. 213. *Dagueſſeau.* Alors Avocat General, & maintenant Procureur General (1713). — Voir la note de la p. 121.

P. 213. *Termes.* Roger de Pardaillan de Gondrin, marquis de Termes, mort en 1704.

P. 214. *Ces fugitives Fées.* Les Muſes (1713).

— *Guenaud, Rainſſant, Brayer.* Sur Guénaud, voir la note de la p. 51. — Pierre Rainſſant, médecin, antiquaire & garde des médailles du cabinet du roi, mort en 1689. — Nicolas Brayer, né en 1604, mort en 1676.

EPISTRE XII.

P. 216. Cette Épître eſt de 1696.

— *L'Abbé Renaudot.* Euſèbe Renaudot (1646-1720), membre de l'Académie françaiſe, de l'Académie des inſcriptions & belles-lettres, & des académies des Humoriſtes de Rome & de la Cruſca de Florence, qui donna, en 1713, une édition des œuvres de Boileau.

P. 219. *Un indolent Myſtique.* Quietiſtes dont les erreurs ont eſté condamnées par les Papes Innocent XI. & Innocent XII. (1713). Voir la note de la p. 114.

P. 221. *Abely.* Auteur de la *Mouëlle Theologique,* qui ſoutient la fauſſe Attrition, par les raiſons refutées dans cette Epiſtre (1713). — Louis Abelly (1603-1691), docteur en théologie, évêque de Rhodez, auteur de : « Medvlla Theologica ex Sacris Scriptvris, conciliorvm Pontificvmqve Decretis, & Sanctorvm Patrvm ac Doctorum placitis expreſſa... Authore Magiſtro Lvdovico Abelly Pariſino, in Sacra Theologiæ Facultate Doctore... ».

P. 222. *Gamache, Iſambert & Du Val.* Ce ſont trois commentateurs de la Somme de ſaint Thomas, docteurs de Sorbonne & profeſſeurs de théologie. Philippe de Gamaches (1568-1625). — Nicolas Iſambert (1565-1642). — André Duval, mort en 1638.

P. 222. *Leur plus rigide Auteur n'ose le décider.* D'après Broſſette, il s'agirait ici de Burluguay, docteur de Sorbonne, auteur du Bréviaire de Sens, qui ne voulut pas répondre d'une manière préciſe à Boileau au ſujet de l'amour de Dieu.

— *Je ne m'en puis deffendre...* Une brochure, publiée en 1706 ſous le titre de : Boileau aux priſes avec les jéſuites, prétend que c'eſt une alluſion à une converſation avec le P. Cheminais, jéſuite.

P. 223. *Un des plus ſaints Conciles.* Le Concile de Trente (1713).

P. 224. *S'en alla chez Binsfeld ou chez Baſile Ponce.* Deux deffenſeurs de la fauſſe attrition. Le premier eſtoit Chanoine de Treves, & l'autre eſtoit de l'Ordre de S. Auguſtin (1713). — Pierre Binsfeld, chanoine de Trèves & grand vicaire de l'archevêque électeur. — Baſile Ponce de Léon (1570-1629), de l'ordre de Saint-Auguſtin.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

AVERTISSEMENT i

NOTICE. . . . . iij

PRÉFACE DE L'ÉDITION DE 1701. 1

DISCOURS AU ROY 13

DISCOURS SUR LA SATIRE. 21

SATIRES :

Satire I. 31

Satire II.. 37

Satire III. 41

Satire IV. 50

Satire V. 55

Satire VI 60

Satire VII. 65

Satire VIII. 69

Satire IX. 80

Satire X. 91

Satire XI. 118
Appendice aux Satires de l'édition de M.DCC.I.
Satire XII. 129
EPISTRES
Epiſtre I. 153
Epiſtre II. 160
Epiſtre III. 163
Epiſtre IV. 167
Epiſtre V. 174
Epiſtre VI 180
Epiſtre VII. 186
Epiſtre VIII. 190
Epiſtre IX. 194
Preface des Epiſtres X-XII. 201
Epiſtre X. 206
Epiſtre XI. 211
Epiſtre XII. 216
NOTES ET VARIANTES. 225

Imprimé

PAR J. CLAYE

POUR

A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 111044738